

OEUVRES
DE
LA BRUYÈRE.
TOME TROISIÈME.

CARACTÈRES
DE
THÉOPHRASTE.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉREOTYPE DE TREMBLAY.

LES CARACTÈRES
DE
THÉOPHRASTE,
TRADUITS
PAR LA BRUYERE.

AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES NOUVELLES,

PAR J. G. SCHWEIGHÆUSER.



BIBLIOTECA MUNICIPAL
ORIGENES LESSA

Tombo N.º 27289.

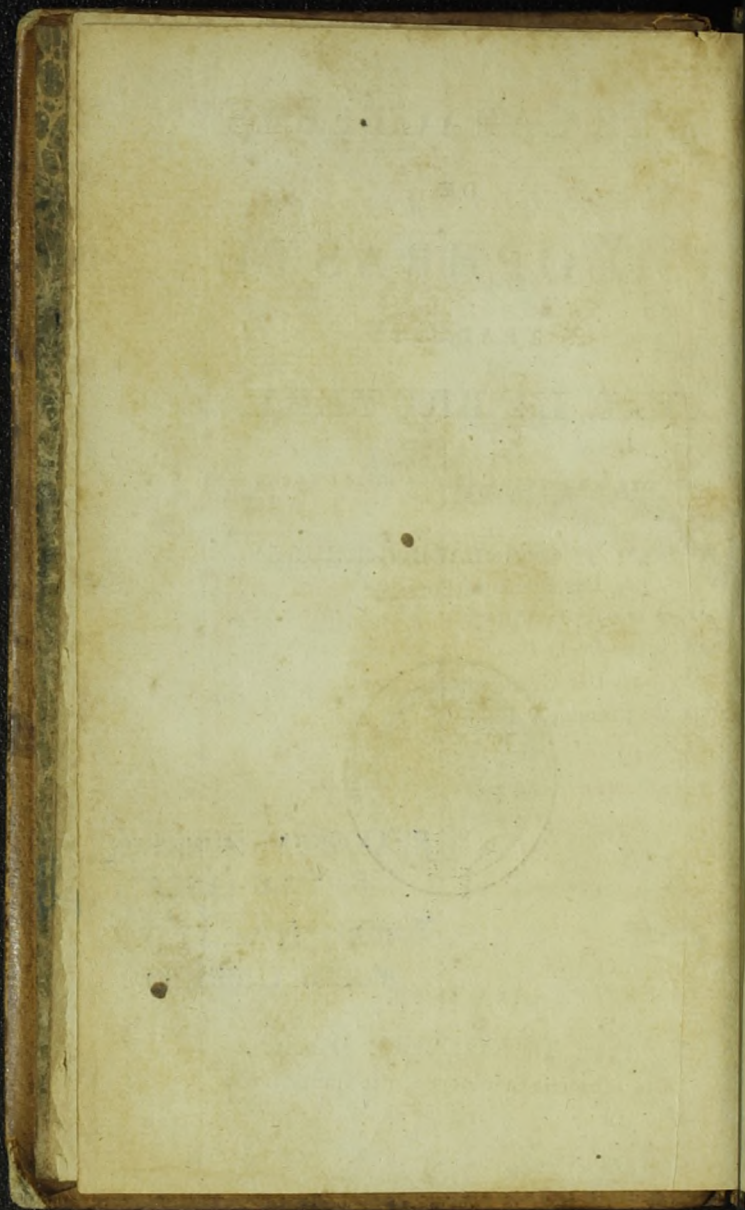
MUSEU LITERARIO

PARIS,

CHEZ THEODORE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1821.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DEPUIS la traduction des caractères de Théophraste par La Bruyere, cet ouvrage a reçu des additions importantes; et d'excellents critiques en ont éclairci beaucoup de passages difficiles.

En 1712, Needham publia les leçons de Duport sur treize de ces caractères. En 1763, Fischer résuma dans une édition critique presque tout ce qui avoit été fait pour cet ouvrage, et y ajouta des recherches nouvelles. En 1786, M. Amaduzzi publia deux nouveaux caractères, que Prosper Petronius avoit découverts, et qui se trouvent, à la suite des anciens, dans un manuscrit de la bibliothèque palatine du Vatican. En 1790, le citoyen Belin de Ballu traduisit ces deux caractères en françois et les joignit à une édition de La Bruyere, dans laquelle il ajouta quelques notes critiques à celles dont Coste avoit accompagné la traduction de Théophraste dans les éditions précédentes.

En 1798, M. Goetz publia les quinze derniers caractères avec des additions considérables sur les papiers de M. Siebenkees, qui avoit tiré cette copie plus complète du même manuscrit où l'on

avoit trouvé les deux derniers chapitres, mais qui malheureusement ne contient pas les quinze premiers.

En 1799. an VII. le citoyen Coray donna une édition grecque et françoise de l'ouvrage entier, qu'il éclaircit par une traduction nouvelle, et par des notes aussi intéressantes pour la critique du texte que pour la connoissance des mœurs de l'antiquité. Ce savant helléniste, presque compatriote du philosophe qu'il interprète, a même expliqué quelquefois très-heureusement, par des usages de la Grèce moderne. des particularités de ceux de la Grèce ancienne. En dernier lieu, M. Schneider, l'un des plus savants philologues d'Allemagne, a publié une édition critique de ces caractères, en les classant dans un nouvel ordre et en y faisant beaucoup de corrections. Son travail jette une lumière nouvelle sur plusieurs passages obscurs de l'ancien texte et des additions, que cet éditeur défend contre les doutes qu'on avoit élevés sur leur authenticité. Il prouve par plusieurs circonstances, auxquelles on n'avoit pas fait attention avant lui, et par l'existence même d'une copie plus complète que les autres, que nous ne possédons que des extraits de cet ouvrage. Je traiterai avec plus de détails de cette hypothèse très-probable, dans la note 1 du chapitre XVI.

Les importantes améliorations du texte, les

versions nouvelles de beaucoup de passages, et les éclaircissements intéressants sur les mœurs, fournis par ces savants, rendroient la traduction de La Bruyere peu digne d'être remise sous les yeux du public, si tout ce qui est sorti de la plume d'un écrivain si distingué n'avoit pas un intérêt particulier, et si l'on n'avoit pas cherché à suppléer ce qui lui manque.

C'est là le principal objet des notes que j'ai ajoutées à celles de ce traducteur, et par lesquelles j'ai remplacé les notes de Coste, qui n'éclaircissent presque jamais les questions qu'on y discute. Je les ai puisées en grande partie dans les différentes sources que je viens d'indiquer, ainsi que dans le commentaire de Casaubon et dans les observations de plusieurs autres savants qui se sont occupés de cet ouvrage. J'ai fait usage aussi de l'élégante traduction du citoyen Levesque, qui a paru en 1782 dans la collection des *Moralistes anciens*; des passages imités ou traduits par M. Barthelemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis*; et de la traduction allemande commencée par M. Hottinger de Zurich, dont je regrette de ne pas avoir pu attendre la publication complète, ainsi que celle des papiers de Fonteyn qui se trouvent entre les mains de l'illustre helléniste Wyttenbach.

J'avois espéré que les onze manuscrits de la bibliothèque nationale me fourniroient les moyens

d'expliquer ou de corriger quelques passages que les notes de tant de savants commentateurs n'ont pas encore suffisamment éclaircis. Mais excepté la confirmation de quelques corrections déjà proposées et la découverte de quelques scolies peu importantes, l'examen que j'en ai fait n'a servi qu'à m'apprendre qu'aucune de ces copies ne contient plus que les quinze premiers chapitres de l'ouvrage, et qu'ils s'y trouvent avec toutes leurs difficultés et leurs lacunes.

J'ai observé que, dans les trois plus anciens de ces manuscrits, ces caractères se trouvent immédiatement après un morceau inédit de *Syrianus* sur l'ouvrage d'*Hermogene DE FORMIS ORATIONIS*. On sait que la seconde partie de cet ouvrage traite de la manière dont on doit peindre les mœurs et les caractères, et qu'elle contient beaucoup d'exemples tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, mais qui ne sont ordinairement que des fragments très-courts et sans liaison. A la fin du commentaire assez obscur dont je viens de parler, et que le savant et célèbre conservateur des manuscrits grecs de la bibliothèque nationale, le citoyen la Porte du Theil, a eu la bonté d'examiner avec moi, l'auteur paroît annoncer qu'il va donner des exemples plus étendus que ceux d'*Hermogene*, en publiant à la suite de ce morceau les caractères entiers qui sont venus à sa connoissance. Cet indice sur la manière

dont cette partie de l'ouvrage nous a été transmise explique pourquoi on la trouve si souvent, dans les manuscrits, sans la suite, et toujours avec les mêmes imperfections.

Étant ainsi frustré de l'espoir d'expliquer ou de restituer les passages difficiles ou altérés, par le secours des manuscrits, j'ai tâché de les éclaircir par de nouvelles recherches sur la langue et sur la philosophie de Théophraste, sur l'histoire et sur les antiquités.

J'ose dire que ces recherches m'ont mis à même de lever une assez grande partie des difficultés qu'on trouvoit dans cet ouvrage, et de m'apercevoir que plusieurs passages qu'on croyoit suffisamment entendus admettent une explication plus précise que celle dont on s'étoit contenté jusqu'à présent.

Outre les matériaux rassemblés par les commentateurs plus anciens et par moi-même, le citoyen Visconti, dont l'érudition, la sagacité, et la précision critique qu'il a su porter dans la science des antiquités, sont si connues et si distinguées, a eu la bonté de me fournir quelques notes précieuses sur les passages parallèles et sur les monuments qui peuvent éclaircir des traits de ces caractères.

Pour mieux faire connoître le mérite et l'esprit particulier de l'ouvrage de Théophraste, j'ai joint aux caractères tracés par lui quelques autres morceaux du même genre, tirés d'auteurs anciens; et

j'ai fait précéder le discours de La Bruyere sur ce philosophe d'un aperçu de l'histoire de la morale en Grèce avant lui.

Il eût été assez intéressant de continuer cette collection de caractères antiques par des traits recueillis dans les orateurs, les historiens et les poètes comiques et satiriques d'Athènes et de Rome, et rassemblés en différents tableaux, de manière à former une peinture complète des mœurs de ces villes. Il seroit utile aussi de comparer en détail les caractères tracés par ces auteurs aux différentes époques de la civilisation, sous le double rapport des progrès des mœurs et de ceux de l'art de les peindre. Mais l'objet et la nature de cette édition m'ont prescrit des bornes plus étroites.

Je regrette que l'éloignement ne m'ait pas permis de soumettre à mon père ce premier essai dans une carrière dans laquelle il m'a introduit et où je cherche à marcher sur ses traces. Mais j'ai eu le bonheur de pouvoir communiquer mon travail à plusieurs savants et littérateurs du premier ordre, et sur-tout aux citoyens d'Ansse de Villoison, Visconti et Suard, qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils et m'honorer de leurs encouragements.

A P E R Ç U

DE L'HISTOIRE DE LA MORALE, EN GRÈCE.

AVANT THÉOPHRASTE.

MALGRÉ les germes de civilisation que des colonies orientales avoient portés dans la Grèce à une époque très-reculée, nous trouvons dans l'histoire de ce pays une première période où la vengeance suspendue sur la tête du criminel, le pouvoir arbitraire d'un chef, et l'indignation publique, tenoient lieu de justice et de morale.

Dans ce premier âge de la société, au lieu de philosophes moralistes, des guerriers généreux parcourent la Grèce pour atteindre et punir les coupables; des oracles et des devins attachent au crime une flétrissure qui nécessite des expiations religieuses, au défaut desquelles le criminel est menacé de la colère des dieux et proscrit parmi les hommes.

Bientôt des poètes recueillent les faits héroïques et les événements remarquables, et les chantent en mêlant à leurs récits des réflexions et des sentences qui deviennent des proverbes et des maximes. Ayant conçu l'idée de donner des formes humaines à ces divinités que les peuples de l'Asie représentoient

par des allégories souvent bizarres, ils furent obligés de chercher dans la nature humaine ce qu'elle avoit de plus élevé, pour composer leurs tableaux des traits qui commandoient la plus grande admiration. Leurs brillantes fictions se ressentent des mœurs d'un siècle à demi barbare; mais elles traçoient du moins à leurs contemporains des modèles de grandeur et même de vertus, plus parfaits que la réalité.

Les idées que la tradition avoit fournies à ces chantres révéérés, ou que leur vive imagination leur avoit fait découvrir, furent méditées, réunies, augmentées par des hommes supérieurs; en même temps que tous les membres de la société sentirent le besoin de sortir de cet état d'instabilité, de troubles et de malheurs.

Alors les héros furent remplacés par des législateurs, et les idées religieuses se fixèrent. Elles furent enseignées surtout dans ces célèbres mystères fondés par Eumolpe quelques générations avant la guerre de Troie, auxquels Cicéron * attribue la civilisation de l'Europe, et que la Grèce a regardés pendant une si longue suite de siècles comme la plus sacrée de ses institutions. Dans les initiations solennelles d'Éleusis, la morale étoit présentée avec la sanction imposante de peines et de récompenses dans une vie à venir, dont les notions,

* De Legib. II, 14.

d'abord grossières et même immorales, s'épurèrent peu à peu.

Dans cette période, les hommes éclairés jouirent d'une vénération d'autant plus grande, que les lumières étoient plus rares; et les talents extraordinaires plaçoient presque toujours celui qui les possédoit à la tête du gouvernement. L'orateur philosophe que je viens de citer * observe que parmi les sept sages de la Grèce il n'y eut que Thalès qui ne fut pas le chef de sa république; et cette exception provint de ce que ce philosophe se livra presque exclusivement aux sciences physiques.

Pythagore seul se fraya une carrière différente. Exilé de sa patrie par la tyrannie de Polycrate, il demeura sans fonctions civiles; mais il fut l'ami et le conseil des chefs des républiques de la grande Grèce. En même temps, pour se créer une sphère d'activité plus vaste et plus indépendante, il fonda une école qui embrassoit à la fois les sciences physiques et les sciences morales, et une association secrète qui devoit réformer peu à peu tous les états de la Grèce, et substituer aux institutions qu'avoient fait naître la violence et les circonstances, des constitutions fondées sur les véritables bases du contrat social **. Mais cette association n'acquies jamais une influence

* De Oratore, III, 34.

** Voy. Meiners, Hist. des Sciences dans la Grèce, l. III;
 et le Voyage du jeune Anacharsis, c. 75.

prépondérante dans la Grèce proprement dite, et n'y laissa guère d'autres traces que quelques traités de morale qui préparèrent la forme qu'Aristote donna par la suite à cette science.

Tant que les républiques de la Grèce étoient florissantes, leur histoire nous offre des actions et des sentiments sublimes; la morale servoit de base à la législation, elle présidoit aux séances de l'Aréopage, elle dictoit des oracles, et conduisoit la plume des historiens; ses préceptes étoient gravés sur les Hermès, prêchés publiquement par les poètes dans les chœurs de leurs tragédies, et souvent vengés par les satires politiques de la comédie de ce temps. Mais, excepté le petit nombre d'écrits pythagoriciens dont je viens de parler, et quelques paraboles qui nous ont été conservées par des auteurs postérieurs, nous ne voyons paroître dans cette période aucun ouvrage qui traite expressément de la morale. Les esprits actifs se livroient à la carrière politique où les appelloit la forme démocratique des gouvernements sous lesquels ils vivoient, ou aux arts qui promettoient aussi des récompenses publiques. Les esprits spéculatifs s'occupoient des sciences physiques, premier objet des besoins et de la curiosité de l'homme.

La morale faisoit, à la vérité, une partie essentielle de l'éducation qu'on donnoit à la jeunesse; mais dans les écoles, l'étude de cette science étoit

presque entièrement subordonnée à celle de l'éloquence ; et cette circonstance contribua beaucoup à en corrompre les principes. On n'y cherchoit ordinairement que ce qui pouvoit servir à émouvoir les passions et à faire obtenir les suffrages d'une assemblée tumultueuse. Cette perversité fut même érigée en science par ces vains et subtils déclamateurs appelés sophistes.

En même temps les guerres extérieures et civiles, l'inégalité des fortunes, la tyrannie exercée par les républiques puissantes sur les républiques foibles, et, dans l'intérieur des états, la facilité d'abuser d'un pouvoir populaire et mal déterminé, corrompoient sensiblement les mœurs ; et les républiques se ressentirent bientôt, par l'altération des anciennes institutions, du changement qui s'étoit opéré dans les esprits. Mais, à côté des vices et de la corruption, les lumières que donne l'expérience, et l'indignation même qu'inspire le crime, forment souvent des hommes que leurs vertus élèvent non seulement au-dessus de leur siècle, mais encore au-dessus de la vertu moins éclairée des siècles qui les ont précédés. Cependant la carrière politique est alors fermée à de tels hommes par la distance même où ils se trouvent du vulgaire, et par la répugnance que leur inspirent l'intrigue et les vils moyens qu'il faudroit employer pour s'élever aux places et pour s'y maintenir. S'ils sont portés, par

cet instinct sublime qui attache notre bonheur à celui de nos semblables , vers une activité généreuse , ils ne peuvent s'y livrer qu'en signalant les méchants , en distinguant ce qui reste de citoyens vertueux , en s'entourant de l'espoir de la génération future , et en combattant ses corrupteurs.

Tels furent la situation et les sentiments de Socrate lorsqu'il résolut de faire descendre , selon le beau mot de Cicéron , la philosophie du ciel sur la terre , et qu'il s'érigea , pour ainsi dire , en censeur public de ses concitoyens , asservis à la fois par la mollesse et par la tyrannie.

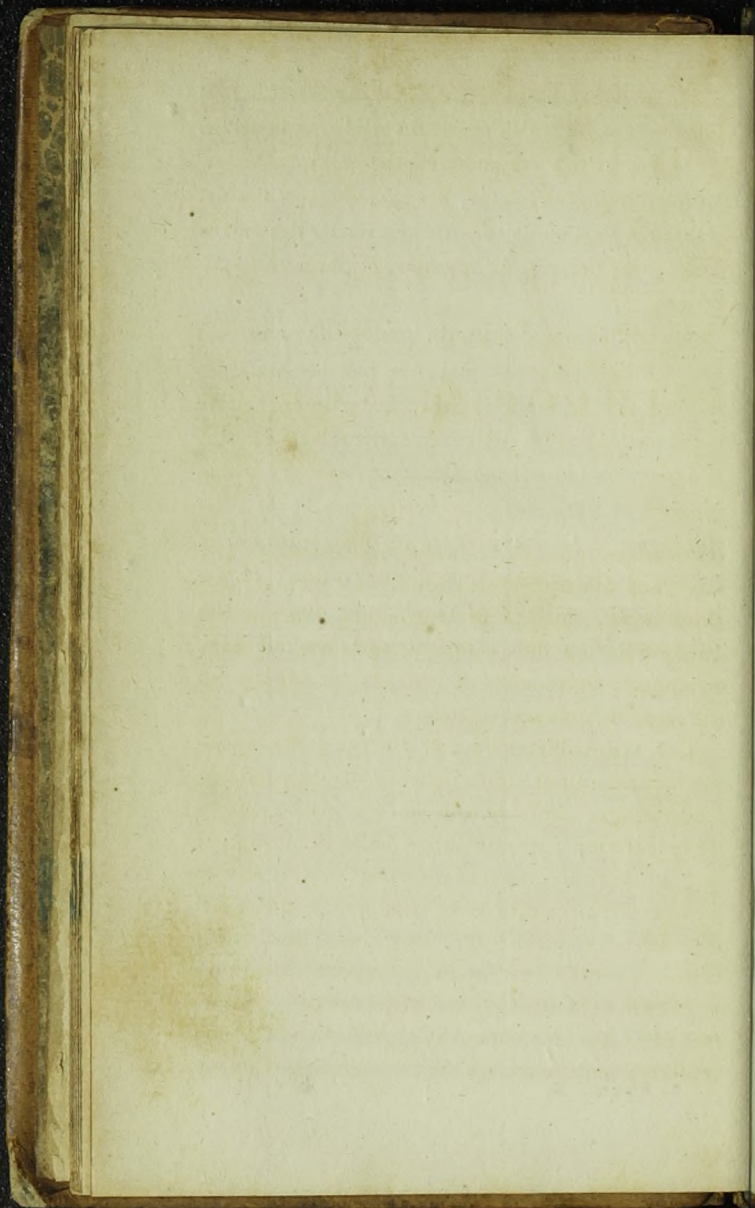
Il combattit les pervers par les armes du ridicule , et s'attacha les vertueux en enflammant dans leur sein le sentiment de la moralité. Mais il chercha vainement à ramener sa patrie à un ordre de choses dont les bases avoient été détruites , et il périt victime de sa noble entreprise.

Bientôt Philippe et Alexandre reléguèrent presque entièrement dans les écoles et dans les livres les sentiments qui autrefois avoient formé des citoyens et des héros. Le philosophe qui vouloit suivre les traces de Socrate étoit condamné au rôle de Diogène ; Platon et Aristote enseignèrent dans l'intérieur de l'Académie et du Lycée ; Zénon trouva peu de disciples parmi ses contemporains ; et la morale d'Épicure , fondée sur la seule sensibilité physique , fut le résultat naturel de cette révolution , et

l'expression fidèle de l'esprit du siècle qui la suivit.

Le temps des vertus privées et celui des observations fines et délicates, des systèmes, et des fictions morales, avoit succédé aux siècles des vertus publiques, des grands hommes, et des actions sublimes.

Les différents degrés du passage à ce nouvel ordre de choses sont marqués par les aimables ouvrages de Xénophon, qui écrivit comme Socrate avoit parlé; par les dialogues spirituels de Platon, qui plaça les beautés morales dans des espaces imaginaires et dans des pays fictifs; par la doctrine lumineuse d'Aristote, entre les mains duquel la morale devint une science d'observation; et par les élégantes satires de Théophraste, dont l'entreprise a pu être renouvelée du temps de Louis XIV.



DISCOURS

DE

LA BRUYERE

SUR

THÉOPHRASTE.

Jr n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique; qui fait que quelques uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit

les mœurs , qui examine les hommes , et qui développe leurs caractères ; et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savants ne goûtent que les apophthegmes des anciens , et les exemples tirés des Romains , des Grecs , des Perses , des Égyptiens ; l'histoire du monde présent leur est insipide : ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent , et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, et qui sont comme sous leur main : ils les examinent, ils les discernent; ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'évangile pour les prendre par leur foible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour ou ne connoît pas la ville, ou, par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si, au contraire, l'on peint la

cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes : ils se tirent d'embaras en le condamnant ; et tels n'approuvent la satire que lorsque, commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin, quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables et de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, et cette * vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité ; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères ; quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à

* telle.

les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des CARACTÈRES DES MOEURS que nous a laissé THÉOPHRASTE : il l'a puisé dans les Éthiques et dans les grandes Morales d'Aristote, dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et sur-tout des Athéniens ¹.

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il

commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection². J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au-delà de cent ans; et saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis: de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface se lisent également dans quatre manuscrits de la bibliothèque palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des caractères de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, et où l'on a vu deux titres, l'un, *DU GOÛT QU'ON A POUR LES VICIEUX*, et l'autre, *DU GAIN SORDIDE*, qui sont seuls et dénués de leurs chapitres³.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre: il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grecque éclate davantage: on l'a appelé un livre d'or. Les savants,

faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés, et la comparant d'ailleurs avec celle du poëte Ménandre, disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux 4.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des caractères, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il étoit d'Érèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon : il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe⁵, qui étoit de la même ville que lui : de là il passa à l'école de Platon, et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyr-tame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron soit entré dans les sentiments de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule BRUTUS, OU DES ORATEURS ILLUSTRES,

il parle ainsi ⁶ : « Qui est plus fécond et plus » abondant que Platon, plus solide et plus ferme » qu'Aristote, plus agréable et plus doux que » Théophraste ? » Et dans quelques unes de ses épîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui étoit familière, et qu'il en faisoit ses délices ⁷.

Aristote disoit de lui et de Callisthene ⁸, un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate ⁹, que Callisthene étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif, et que Théophraste, au contraire, l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu ; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un grand caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs et dans son style ¹⁰. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer son successeur ; que comme il avoit deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Ménédeme ¹¹ le Rhodien, et Théophraste d'Érèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure il se déclara de cette manière. Il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur

présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible, et il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, et qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsqu'Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérés, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes, et se retirer à Chalcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets ; et c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme ¹².

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que, successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle ¹³, fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent ; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété; tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, et qu'il méritoit par sa vertu ¹⁴.

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bien-faisant. Ainsi, au rapport de Plutarque ¹⁵, lorsqu'Érèse fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias ¹⁶ son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avoit succédé à Arrhidée, frère d'Alexandre-le-Grand, au royaume de Macédoine ¹⁷; et Ptolomée, fils de Lagus et premier roi d'Égypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit

porter en litière par la ville , où il étoit vu du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples, qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous » séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans » la possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il faut mourir. Il n'y a » souvent rien de plus stérile que l'amour de la » réputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous négligez l'estime des hommes, » vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux; s'ils ne rebutent point votre courage, il » peut arriver que la gloire sera votre récompense. » Souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie » beaucoup de choses inutiles, et qu'il y en a peu » qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi » à délibérer sur le parti que je dois prendre, il » n'est plus temps : pour vous, qui avez à me survivre, vous ne sauriez peser trop mûrement ce » que vous devez faire. » Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des Tusculanes, dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé

que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde ni art ni science qui n'eût atteint sa perfection ¹⁸. Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité, assure que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage ¹⁹.

Il avoit coutume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin: « Si tu es un habile homme, » tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas » ainsi, tu en sais beaucoup ». Voilà quelques unes de ses maximes ²⁰.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différens, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes: il a écrit des

vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des Caractères des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits : entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusqu'à nous ²¹.

Que si quelques uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénéralité des charges, c'est-à-dire, le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde,

acheté à deniers comptants comme une métairie ; la splendeur des partisans ²², gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre ; que d'honnêtes femmes, qui n'étoient ni marchandes ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dés, des cartes, et de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation ; nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis, avec des armes offensives, et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de

nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouviages, si travaillés, si réguliers, et de la connoissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec les temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se monroit en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ,

par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs: sa nourriture étoit saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis; ses vêtements simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocents, une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savoit point; des mœurs que l'on ignoroit: celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent: moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins.

Or, ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses Caractères étoient Athéniens, et nous sommes François: et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérons que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième

olympiade, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions; ils sont encore tels qu'ils étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, déliants, médisants, querelleurs, superstitieux.

Il est vrai, Athènes étoit libre, c'étoit le centre d'une république: ses citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entroient dans les boutiques et dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires; l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune: ils réservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages: ils passoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le peuple s'assembloit pour parler ou pour délibérer ²³ des affaires publiques; ici, il s'entretenoit avec les étrangers; ailleurs, les philosophes tantôt enseignoient

leur doctrine , tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres , je l'avoue ; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens , et quelle ville qu'Athènes ! quelles lois ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage ! Théophraste , le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses , ce parleur agréable , cet homme qui s'exprimoit divinement , fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché , et qui reconnut , par je ne sais quoi d'attique qui lui manquoit , et que les Romains ont depuis appelé urbanité , qu'il n'étoit pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes , possédant si parfaitement le langage attique , et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années , il ne s'étoit pu donner ce que le simple peuple avoit naturellement et sans nulle peine ²⁴. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser , et qui nous paroissent ridicules , il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste , qui les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit

honte aux Athéniens , et qui servit à les corriger.

Enfin , dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens , et qui n'estiment que leurs mœurs , on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe , soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui , sui-tout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation ; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération , employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des Caractères , pourroit en avoir un beaucoup moindre , si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire , se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe , rapporté par Diogène Laërce , il s'en trouve un sous le titre de Proverbes , c'est-à dire de pièces détachées , comme des réflexions ou des remarques ; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines écritures ; on s'est trouvé excité , par de si grands modèles , à suivre , selon ses forces , une semblable manière d'écrire des mœurs³⁵ ; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde , et d'où , faute d'attention , ou par un esprit de critique , quelques uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur ²⁶, fait servir la métaphysique à la religion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices; traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde ²⁷, et dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille autres, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères, il est tout différent des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les foibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, et à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraste: et l'on peut dire que comme ses Caractères, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son

fond, et font remonter jusques à la source de son dérèglement; tout au contraire, les nouveaux Caractères, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres: mais à l'égard des titres des Caractères de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres; ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec, traduit en françois mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue: par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique; et chez Théophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'une ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou

trois termes assez différens pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs ; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère seul et les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire ²⁸.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout-à-fait interrompus, et qui pouvoient recevoir diverses explications ; et pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprètes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il

XL DISCOURS SUR THÉOPHRASTE.

visé moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité²⁹. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a crus les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, et douter un moment du sens de Théophraste.

NOTES ET ADDITIONS.

¹ ARISTOTE fait, dans les ouvrages que La Bruyere vient de citer, et auxquels il faut ajouter celui que ce philosophe a adressé à son disciple Eudème, une énumération méthodique des vertus et des vices, en considérant les derniers comme s'écartant des premières en deux sens opposés, en plus et en moins. Il détermine les unes par les autres, et s'attache sur-tout à tracer les bornes par lesquelles la droite raison sépare les vertus de leurs extrêmes vicieux. On trouvera quelques exemples de sa manière à la fin de ce volume.

Théophraste a suivi en général la carrière que son maître avoit ouverte, en transformant en science d'observation la morale qui avant lui étoit, pour ainsi dire, toute en action et en préceptes. Dans cet ouvrage en particulier, il profite souvent des définitions et même quelquefois des distinctions et des subdivisions de son maître. Il ne nous présente, à la vérité, qu'une suite de caractères de vices et de ridicules, et en peint beaucoup de nuances qu'Aristote passe sous silence : mais il avoit peut-être suivi, pour atteindre le but moral qu'il se proposoit, un plan assez analogue à celui d'Aristote, en rapprochant les tableaux des vices opposés à chaque vertu. La forme actuelle de son livre n'offre, à la vérité, que les traces d'un semblable plan, que l'on trouvera dans le tableau ci-après ; mais cette collection de caractères ne nous a été transmise que par morceaux détachés, trouvés successivement dans différents manuscrits ; et nous sommes si peu certains d'en posséder la totalité, que nous ne savons même pas quelle en a été la forme primitive, ou la proportion de la partie qui nous

reste à celle qui peut avoir péri avec la plupart des autres écrits de notre philosophe

La peur, chap. 25.	L'effronterie, chap. 6.
La superstition, chap. 16.
La dissimulation intéressée, chap. 1.	L'effronterie causée par l'avarice, chap. 9.
.....	L'habitude de forger des nouvelles, chap. 8.
L'orgueil, chap. 24.	L'envie de plaire à force de complaisance et d'élegance, chap. 5.
La saleté, chap. 19.	L'empressement outré, chap. 13.
La rusticité, chap. 4.	La flatterie, chap. 2.
La brutalité, chap. 15.	La défiance, chap. 18.
La malice, chap. 20.	La vanité, chap. 21.
La médisance, chap. 28.	L'ostentation, chap. 23.
La stupidité, chap. 14.	
L'avarice, chap. 22.	
La lésine, chap. 10.	

On pourra comparer ce tableau avec celui des vertus et des vices selon Aristote, qui se trouve dans le chapitre 26 du Voyage du jeune Anacharsis, et avec les développements que le philosophe grec donne à cette théorie dans son ouvrage de morale adressé à Nicomaque.

² L'opinion de La Bruyère et d'autres traducteurs, que Théophraste annonce le projet de traiter dans ce livre des vertus comme des vices, n'est fondée que sur une interprétation peu exacte d'une phrase de la lettre à Polyclès qui sert de préface à cet ouvrage. Voyez à ce sujet la note 3 sur ce morceau, dont même on ne peut en général rien conclure avec certitude, parce qu'il paroît être altéré par les abrégiateurs et les copistes. Il est même à peu près

certain qu'il s'y trouve une erreur grave sur l'âge de Théophraste : car l'opinion de saint Jérôme sur cet âge, que La Bruyere appelle, dans la phrase suivante, l'opinion commune, a au contraire été rejetée depuis par les meilleurs critiques qui se sont occupés de cet ouvrage et par le célèbre chronologiste Corsini. Nous avons deux énumérations de philosophes remarquables par leur longévité, l'une de Lucien, l'autre de Censorinus, où Théophraste n'est point nommé; et comme on sait qu'il est mort la première année de la cent vingt-troisième olympiade, l'âge que lui donne saint Jérôme supposeroit qu'il auroit eu neuf ans de plus qu'Aristote dont il devoit épouser la fille. D'ailleurs Cicéron, en citant le même trait que saint Jérôme *, n'ajoute rien sur l'âge de Théophraste; et certainement si cet âge eût été aussi remarquable que le dit ce dernier, Cicéron n'auroit pas manqué de parler d'une circonstance qui rendoit ce trait bien plus piquant. Il est donc plus que probable que saint Jérôme, qui n'a vécu qu'aux quatrième et cinquième siècles, a été mal informé, et que la leçon de Diogène est la bonne. Or, d'après cet historien, notre philosophe n'a vécu en tout que quatre-vingt-cinq ans, tandis que l'avant-propos des Caractères lui en donne quatre-vingt-dix-neuf. Ce ne peut être que par distraction que La Bruyere dit quatre-vingt-quinze ans; et j'aurois rectifié cette erreur manifeste dans le texte même, si je ne l'avois pas trouvée dans les éditions faites sous les yeux de l'auteur.

Mais quoi qu'il en soit de l'âge que ce philosophe a atteint, on verra, dans les notes 4 et 21 ci-après, qu'il a traité souvent, et sans doute long-temps avant sa mort,

* Voyez ci-après notes 18 et 19.

des caractères dans ses leçons et dans ses ouvrages ; il est donc probable qu'il s'est occupé de faire connoître et aimer les vertus avant de ridiculiser les vices, et qu'il n'a point réservé la peinture des premières pour la fin de sa carrière.

3 Les manuscrits ne varient point à ce sujet ; mais ils paroissent, ainsi que je l'ai déjà observé, n'être tous que des copies d'un ancien extrait de l'ouvrage original. Les caractères dont parle ici La Bruyere ont été trouvés depuis dans un manuscrit de Rome ; ils ont été insérés dans cette édition, ainsi que d'autres additions trouvées dans le même manuscrit *.

4 C'est Diogène Laërce qui nous apprend que Ménandre fut disciple de Théophraste : La Bruyere a fait ici un extrait suffisamment étendu de la vie de notre philosophe donnée par Diogène ; et nous n'avons point cru qu'il valût la peine d'insérer encore cette vie en totalité comme on l'a fait dans une autre édition. On sait que Ménandre fut le créateur de ce qu'on a appelé la nouvelle comédie, pour la distinguer de l'ancienne et de la moyenne, qui n'étoient que des satires personnelles assez amères ou des farces plus ou moins grossières. Les anciens disoient de Ménandre qu'on ne savoit pas si c'étoit lui qui avoit imité la nature, ou si la nature l'avoit imité. On trouvera une petite notice sur la vie de cet intéressant auteur et quelques fragments de ses comédies, dont aucune ne nous est parvenue en entier, à la suite de la traduction de Théophraste par le citoyen Levesque, dans la collection des Moralistes anciens de Didot et de Bure.

Théophraste a écrit un livre sur la comédie, et Athénée

* Voyez la préface, page 1, et la note 1 du chap. 16.

nous apprend * que dans le débit de ses leçons il se rapprochoit en quelque sorte de l'action théâtrale, en accompagnant ses discours de tous les mouvements et des gestes analogues aux objets dont il parloit. On raconte même que, parlant un jour d'un gourmand, il tira la langue et se lécha les lèvres.

Je suis tenté de croire que les observations de Théophraste sur les caractères dont il entretenoit ses disciples et sans doute aussi ses amis avec tant de vivacité ont aussi introduit dans la géographie une attention plus scrupuleuse aux mœurs et aux usages des peuples. Nous avons des fragments de deux ouvrages relatifs à cette science, et composés à différentes époques par Dicéarque, condisciple et ami de notre philosophe. Le plus ancien de ces écrits, adressé à Théophraste lui-même, mais probablement avant la composition de ses caractères, ne consiste qu'en vers techniques sur les noms des lieux; tandis que le second contient des observations fort intéressantes sur le caractère et les particularités des différentes peuplades de la Grèce. Ces fragments sont recueillis dans les GÉOGRAPHI MINORES de Hudson, qui les a fait précéder d'une dissertation sur les différentes époques auxquelles ces ouvrages paroissent avoir été écrits.

⁵ Un autre que Leucippe, philosophe célèbre, et disciple de ZÉNON. LA BRUYÈRE. Celui dont il est question ici n'est point connu d'ailleurs; d'autres manuscrits de Diogène Laërce l'appellent Alcippe.

⁶ « Quis uberior in dicendo Platone? Quis Aristotele nervosior? Theophrasto dulcior? » Cap. 31.

* Livre I, chap. 36, page 78 du premier vol. de l'édition de mon père.

7 Dans ses *Tusculanes* * Cicéron appelle Théophraste le plus élégant et le plus instruit de tous les philosophes ; mais ailleurs il lui fait des reproches très-graves sur la trop grande importance qu'il accordoit aux richesses et à la magnificence, sur la mollesse de sa doctrine morale, et sur ce qu'il s'est permis de dire que c'est la fortune et non la sagesse qui règle la vie de l'homme **. Il est vrai que Cicéron met la plupart de ces reproches dans la bouche des stoiciens qu'il introduit dans ses dialogues ; et d'autres auteurs nous ont conservé des mots de Théophraste qui contiennent une appréciation très-juste des richesses et de la fortune. « A bien les considérer, disoit-il, selon Plutarque, les richesses ne sont pas même dignes d'en vie, puisque Callias et Isménias, les plus riches, l'un des Athéniens, et l'autre des Thébains, étoient obligés, comme Socrate et Épaminondas, de faire usage des mêmes choses nécessaires à la vie. » « La vie d'Aristide, dit-il, selon Athénée, étoit plus glorieuse, quoiqu'elle ne fût pas à beaucoup près aussi douce, que celle de Smindyride le Sybarite, et de Sardanapale. » « La fortune, lui fait encore dire Plutarque, est la chose du monde sur laquelle on doit compter le moins, puisqu'elle peut renverser un bonheur acquis avec beaucoup de peine, dans le temps même où l'on se croit le plus à l'abri d'un pareil malheur. »

8 Philosophe célèbre qui suivit Alexandre dans son expédition, et devint odieux à ce conquérant par la réputation qu'il témoigna pour ses mœurs asiatiques. Alexandre

* Livre V, chap. 9.

** Voyez Acad. Quest. I. l. chap. 9 ; *Tusc.* V, 9 ; *Ofic.* II, 16, etc.

le fit traîner prisonnier à la suite de l'armée, et, au rapport de quelques historiens, le fit mettre à la torture et le fit pendre sous prétexte d'une conspiration à laquelle il fut accusé d'avoir pris part*.

9 Xénocrate succéda dans l'Académie à Speusippe, neveu de Platon. C'est ce philosophe que Platon ne cessoit d'exhorter à sacrifier aux Graces, parce qu'il manquoit absolument d'agrément dans ses discours et dans ses manières. Il refusa, par la suite, des présents considérables d'Alexandre, en faisant observer aux envoyés chargés de les lui remettre la simplicité de sa manière de vivre. C'est lui aussi que les Athéniens dispensèrent un jour de prêter un serment exigé par les lois, tant ils estimoient son caractère et sa parole.

10 Cicéron dit, au sujet d'Aristote et de Theophraste** : Ils aimoient une vie douce et tranquille, consacrée à l'observation de la nature et à l'étude; une telle vie leur parut la plus digne du sage, comme ressemblant davantage à celle des dieux***. Mais il paroît que cette douceur approchoit beaucoup de la mollesse, non seulement par les reproches de Cicéron que je viens de citer, et par les paroles de Sénèque****, mais encore par le témoignage de Télès, conservé par Stobée, qui nous apprend que ce philosophe affectoit de n'admettre dans sa familiarité que ceux qui portoient des habits élégans et des souliers en escarpins et sans clous, qui avoient une suite d'esclaves, et une maison

* V. Arrien de Exped. Alex. l. IV, cap. 14.

** De Finibus, l. V, cap. 4.

*** Voyez aussi Ep. ad Att. II, 16.

**** De Ira, lib. I, cap. 12 et 15.

spacieuse employée souvent à donner des repas somptueux, où le pain devoit être exquis, le poisson et les ragoûts choisis, et le vin de la meilleure qualité.

Hermippus, cité par Athénée, dans le passage dont j'ai déjà parlé, dit que Théophraste, lorsqu'il donnoit ses leçons, étoit toujours vêtu avec beaucoup de recherche, et qu'ainsi que d'autres philosophes de son temps il attachoit une grande importance à savoir relever sa robe avec grace.

¹¹ Il y a deux auteurs du même nom; l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon. LA BRUYERE. Mais un Ménédème péripatéticien seroit trop inconnu pour que cette histoire que raconte Aulu-Gelle *, et que Heumann ** traite de fable, puisse lui être appliquée. Pour donner à ce récit quelque degré de vraisemblance, il faut lire EUDÈME, ainsi que plusieurs savants l'ont proposé. Ce philosophe, né dans l'île de Rhodes, étoit un des disciples les plus distingués d'Aristote, qui lui a adressé un de ses ouvrages sur la morale, à moins que cet ouvrage ne soit d'Eudème lui-même, comme plusieurs savants l'ont cru.

¹² Après la mort de Théophraste, ils passèrent à Nélée son disciple, par les successeurs duquel ils furent par la suite enfoncés dans un lieu humide, de crainte que les rois de Pergame ne les enlevassent pour leur bibliothèque. On les déterra quelque temps après pour les rendre à Apellicon de Téos; et, après la prise d'Athènes par Sylla, ils furent transportés à Rome par ce dictateur. Ils avoient été fort

* Livre XIII, chap. 5.

** In Actis Erud., t. III, page 675.

endommagés dans le souterrain où ils avoient été cachés, et il paroît que les copies qu'on en a tirées n'ont pas été faites avec beaucoup de soin. Cependant je puis assurer ceux qui voudront travailler sur cet auteur que les manuscrits qui nous ont transmis ses ouvrages sont plus importants à consulter que ne l'ont cru jusqu'à présent les éditeurs.

¹³ Un autre que le poëte tragique. LA BRUYERE.

¹⁴ On avoit accusé notre philosophe d'athéisme, et nous voyons dans Cicéron * que les épicuriens lui reprochoient l'inconséquence d'attribuer une puissance divine tantôt à un esprit, tantôt au ciel, d'autres fois aux astres et aux signes célestes. La célèbre courtisane épicurienne Léontium a combattu ses idées dans un ouvrage écrit, au rapport de Cicéron, avec beaucoup d'élégance.

Stobée nous a conservé un passage de Théophraste où il dit qu'on ne mérite point le nom d'homme vertueux sans avoir de la piété, et que cette piété consiste, non dans des sacrifices magnifiques, mais dans l'hommage qu'une ame pure rend à la divinité.

Du Rondel, qui a fait imprimer, en 1686, sur le chapitre de Théophraste qui traite de la Superstition, un petit livre en forme de lettre adressée à un ami qu'il ne nomme point, mais dans lequel il est aisé de reconnoître le célèbre Bayle, attribue à Théophraste un fragment assez curieux où l'on cherche à prouver que la croyance universelle de la divinité ne peut être que l'effet d'une idée innée dans tous les hommes. Il dit que ce morceau a été tiré de certaines lettres de Philelphe par un parent du comte de Pagan; mais je l'ai vainement cherché dans ces intéressantes

* De Nat. Deor. l. I, chap. 13.

NOTES.

lettres d'un des littérateurs les plus distingués du quinzième siècle ; et il ne peut être que supposé, ou du moins altéré, parce qu'il y est question du stoïcien Cléanthe postérieur à Théophraste. Le seul trait de ce morceau qu'on puisse attribuer avec fondement à notre philosophe est celui que Simplicius, dans ses commentaires sur Épicète, p. 357 de l'édition de mon père, lui attribue aussi. C'est la mention du supplice des acrothoïtes, engloutis dans le sein de la terre parce qu'ils ne croyoient point aux dieux.

Au reste, les accusations d'athéisme avoient toujours des dangers pour leurs auteurs, si elles n'étoient point prouvées *.

¹⁵ Dans l'ouvrage intitulé, Qu'on ne sauroit pas même vivre agréablement selon la doctrine d'Épicure, chap. 12, et dans son traité contre l'épicurien Colotès, chap. 29, ce trait et le caractère de l'oligarchie tracé par Théophraste prouvent que c'étoit plutôt par raison et par circonstance, que par caractère ou par intérêt, que ce philosophe fut attaché au parti aristocratique d'Athènes**.

¹⁶ Un autre que le fameux sculpteur. LA BRUYÈRE.

¹⁷ Il paroît qu'il devoit l'amitié de ces personnages illustres à son maître Aristote, précepteur d'Alexandre. Il adressa à Cassandre son traité de la Royauté, dont on ne trouve plus que le titre dans la liste de ses ouvrages perdus. Ce général, fils d'Antipater ; disputoit à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre ; et les tuteurs

* Voy. le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 21.

** Voyez à ce sujet la préface du citoyen Coray, page 23 et suiv.

finirent par faire la paix après avoir assassiné chacun celui des deux enfans du roi qu'il avoit en son pouvoir. Pendant leurs dissensions, Polysperchon, qui protégeoit le parti démocratique d'Athènes, y conduisit une armée, et renversa le gouvernement aristocratique qu'y avoit établi Antipater; mais par la suite Cassandre vint descendre au Pirée, rétablit, à quelques modifications près, l'aristocratie introduite par son père, et mit à la tête des affaires Démétrius de Phalère, disciple et ami de Théophraste *.

¹⁸ « Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur quòd cervis et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset, hominibus. quorum maximè interfuisset, tant exiguam vitam dedisset; quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ vita hominum erudiretur * * . »

¹⁹ Epist. ad Nepotianum. « Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cum expletis centum et septem annis se mori cerneret, dixisse fertur se dolere quòd tum egrederetur e vitâ, quando sapere cœpisset. »

²⁰ On trouvera quelques autres maximes du même genre à la suite de la traduction des Caractères de Théophraste par le citoyen Levesque, et dans l'intéressante préface du citoyen Coray.

²¹ Au rapport de Porphyrius dans la vie de Plotin, chap. 24, les écrits de Théophraste furent mis en ordre

* Voyez Diod. de Sicile, liv. XVIII; et Coray, page 208 suiv.

** Tusc., liv. III, chap. 28.

par Andronicus de Rhodes. Diogène Laërce nous donne un catalogue de tous ses ouvrages, dont la plupart sont relatifs, ainsi que ceux qui nous restent, à différentes parties de l'histoire naturelle et de la physique générale. Parmi ceux de morale et de politique, les titres suivans m'ont paru offrir le plus d'intérêt : « De la différence des » vertus ; sur les hommes ; sur le bonheur ; sur la volupté ; de l'amitié ; de l'ambition ; sur la fausse volupté ; de la vertu ; de l'opinion ; du ridicule ; de l'éloge ; sur la flatterie ; des sages ; du mensonge et de la vérité ; des mœurs politiques ou des usages des états ; de la piété ; de l'à-propos ; de la meilleure forme du gouvernement ; des législateurs ; de la politique adaptée aux circonstances ; des passions ; sur l'ame ; de l'éducation des enfants ; histoire des opinions sur la divinité, etc. etc. » On trouvera dans le vol. X du Trésor grec de Gronovius un traité intéressant de Meursius sur ces ouvrages perdus.

Cicéron dit * qu'Aristote avoit peint les mœurs, les usages et les institutions des peuples, tant grecs que barbares, et que Théophraste avoit de plus rassemblé leurs lois ; que l'un et l'autre ont traité des qualités que doivent avoir les gouvernans, mais que le dernier avoit en outre développé la marche des affaires dans une république, et enseigné comment il falloit se conduire dans les différentes circonstances qui peuvent se présenter. Le même auteur nous apprend aussi que Théophraste avoit, ainsi que son maître, une doctrine extérieure et une doctrine intérieure.

²² On désignoit autrefois par ces mots les financiers ou traitans.

* De Finibus, lib. V, cap. 4.

²³ J'ai ajouté les mots POUR PARLER, d'après l'édition de 1688; et on a fait en général dans cet ouvrage plusieurs corrections importantes sur les éditions imprimées du vivant de La Bruyere, qu'il étoit d'autant plus important de consulter, que la plupart des fautes de celles qui ont paru peu de temps après sa mort ont toujours été répétées depuis, et que plusieurs autres s'y sont jointes. Les notes mêmes de Coste et du citoyen B. de B. prouvent que ces éditeurs ne se sont servis que d'éditions du dix-huitième siècle; car les deux bonnes leçons du chap. 11, qu'ils déclarent n'avoir mises dans le texte que par conjecture, existent dans les éditions du dix-septième, dont nous avons fait usage.

²⁴ « *Tincam multa ridiculè dicentem Granius obruebat, nescio quo sapore vernaculo: ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cum percontaretur ex aniculâ quâdam quanti aliquid venderet; et respondisset illa atque addidisset, Hospes, non pote minoris; tulisse eum molestè se non effugere hospitis speciem, cum ætatem ageret Athenis optimèque loqueretur. Omnino, sicut opinor, in nostris est quidam urbanorum sicut illic Atticorum sonus *.* »

La Bruyere a peut-être en général un peu flatté le portrait d'Athènes; et quant à ce dernier trait, il en a fait une paraphrase assez étrange. Ce ne peut être que par quelque reste de son accent éolien, très-différent de celui du dialecte d'Athènes, que Théophraste fut reconnu pour étranger par une marchande d'herbes, *SONUS URBANORUM*; dit Cicéron. Posidippe, rival de Ménandre, reproche aux Athéniens comme une grande incivilité leur

* Brutus, cap. 46.

affectation de considérer l'accent et le langage d'Athènes comme le seul qu'il soit permis d'avoir et de parler, et de reprendre ou de tourner en ridicule les étrangers qui y manquoient. L'atticisme, dit-il à cette occasion, dans un fragment cité par ce Dicéarque, ami de Théophraste, dont j'ai parlé plus haut, est le langage d'une des villes de la Grèce; l'hellénisme, celui des autres. La première cause des particularités du dialecte d'Athènes se trouve dans l'histoire primitive de cette ville. D'après Hérodote et d'autres autorités, les hordes errantes appelées Hellènes, qui ont envahi presque toute la Grèce et lui ont donné leur nom, se sont fondues à Athènes dans les Aborigènes Pélasges, civilisés par la colonie égyptienne de Cécrops.

²⁵ L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses proverbes, et nullement les choses, qui sont divines et hors de toute comparaison. LA BRUYERE.

²⁶ Pascal.

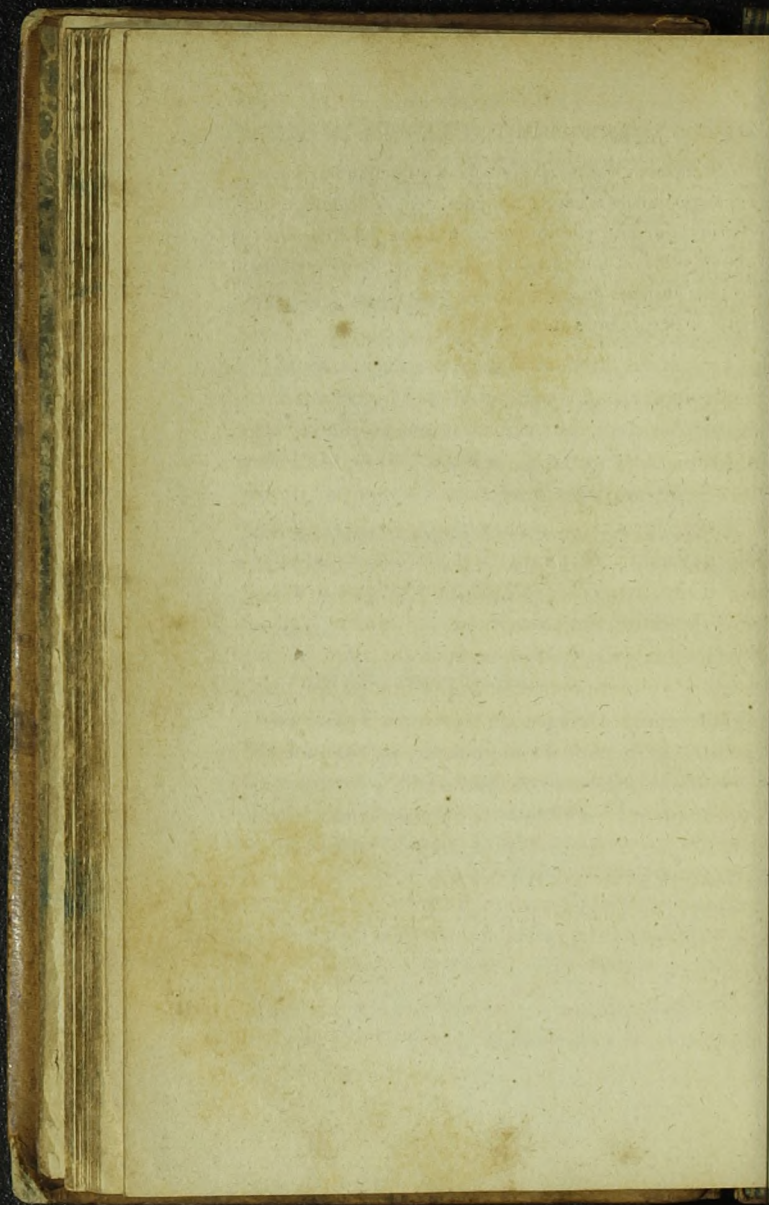
²⁷ Le duc de la Rochefoucauld.

²⁸ Je croirois plutôt que ces défauts de liaison et d'unité dans quelques caractères sont dus à l'abréviateur et aux copistes. C'est ainsi que les traits qui défigurent le chap. 11 appartiennent véritablement au chap. 30, découvert depuis la mort de La Bruyere, où ils se trouvent mêlés à d'autres traits du même genre et sous le titre qui leur convient *. Du reste j'ai proposé quelques titres et quelques définitions qui me semblent prévenir les inconvénients dont La Bruyere se plaint dans le passage

* Je crois qu'il se trouve des transpositions semblables dans les chapitres 19 et 20. Voyez les notes 9 du chap. 19, et 5 et 7 du chap. 20.

auquel se rapporte cette note et dans la phrase suivante.

²⁹ Je me suis prescrit des bornes un peu moins étroites, et j'ai cru que les mœurs d'Athènes, dans le siècle d'Alexandre et d'Aristote, méritoient bien d'être éclaircies autant que possible, et que l'explication précise d'un des auteurs les plus élégants de l'antiquité ne pouvoit pas être indifférente à des lecteurs judicieux



AVANT-PROPOS

DE THÉOPHRASTE

J'AI admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi, toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière¹, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès², qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve³, j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers empéraments; et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui étoient connus que par leurs vices; il semble que j'ai dû marquer les caractères des uns et des autres⁴, et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, et ce que plusieurs d'entre eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont

l'emulation les portera à imiter leurs vertus et leur sagesse ⁵. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles. Et sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation ; je définirai ce vice, et je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs ; et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

¹ PAR rapport aux barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs. LA BRUYERE. On pourroit observer aussi que du temps de Théophraste les institutions particulières des différents peuples de la Grèce avoient déjà commencé à s'altérer et à se confondre ; mais, malgré ces moyens de défendre en quelque sorte cette phrase, on ne peut pas se dissimuler qu'elle est d'une grande inexactitude. Il y avoit toujours une différence très-marquée entre l'éducation et les mœurs d'Athènes et celles de Sparte ; et quant au climat de la Grèce, ce passage se trouve en contradiction avec les témoignages les plus positifs de l'antiquité. D'ailleurs on parle ici des différences dans les mœurs de ville à ville et de pays à pays tandis que dans l'ouvrage il n'est question que de caractères individuels dont tous les traits sont pris dans les mœurs d'Athènes. On peut d'autant moins supposer que Théophraste ait mis cette double inexactitude dans les faits et dans leur application, et qu'avec cela il se soit borné à ce sujet à un stérile étonnement, qu'Hippocrate

qui a écrit long temps avant lui, étendoit l'influence du climat sur les caractères aux positions particulières des villes et des maisons relativement au soleil, ainsi qu'aux saisons dans lesquelles naissent les enfans, et que notre philosophe lui-même, cherchant ailleurs à expliquer la différence des caractères, entre dans des détails intéressants sur la différence primitive de l'organisation et sur celle qu'y apportent la nourriture et la manière de vivre *. Toutes ces raisons font présumer que cette phrase a été tronquée et altérée par l'abréviateur ou par les copistes **. Il se peut qu'elle ait parlé de l'altération des mœurs d'Athènes au siècle de Théophraste, tandis que le climat et l'éducation de la Grèce n'avoient point changé.

* 2 Le citoyen Coray remarque que Diodore de Sicile parle, à la cent quatorzième olympiade, d'un Polyclès, général d'Antipater; et l'on sait que Théophraste fut fort lié avec le fils de ce dernier.

3 Voyez sur l'âge de Théophraste la note 2 du discours sur ce philosophe; c'est encore un passage où cet avant-propos paroît avoir été altéré.

4 Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. LA BRUYÈRE. Cette opinion n'est fondée que sur une interprétation peu exacte de la phrase suivante de cette préface, dans laquelle on n'a pas fait attention que le pronom défini ne peut se rapporter qu'aux méchants; cette opinion est d'ailleurs combattue par la fin de ce même avant-propos, où l'on n'annonce que des caractères vicieux; et il n'est pas à croire

* Voyez Porphyrius de Abst. liv. III, par. 25.

** Voyez chap. 16, note 1.

que s'il en avoit existé de vertueux, ceux qui nous ont transmis cet ouvrage en auroient fait le triage pour les omettre. Nous voyons aussi par un passage d'Hermogène, DE FORMIS ORATIONIS *, que l'épithète ἠθικοί, que Diogène de Laërce et Suidas donnent aux caractères de Théophraste, s'applique spécialement aux caractères vicieux; car cet auteur dit qu'on appelle particulièrement de ce nom les gourmands, les peureux, les avarés, et des caractères semblables.

Au lieu de « Il semble, etc. » il faut traduire : « J'ai » cru devoir écrire sur les mœurs des uns et des autres; » et je vais te présenter une suite des différents caractères » que portent les derniers, et t'exposer les principes de » leur conduite. J'espère, etc. » Après avoir composé beaucoup d'ouvrages de morale qui traitoient sur-tout des vertus, notre philosophie veut aussi traiter des vices. Du reste, la tournure particulière de cette phrase semble avoir pour objet de distinguer ces tableaux des satires personnelles.

⁵ Plus littéralement : « J'espère, mon cher Polyclès, » que nos enfants en deviendront meilleurs si je leur laisse » de pareils écrits qui puissent leur servir d'exemple et de » guide pour choisir le commerce et la société des hommes » les plus parfaits, afin de ne point leur rester inférieurs. » C'est ainsi que Dion Chrysostome dit dans le discours qui ne contient que les trois caractères vicieux que j'ai joints à la fin de ce volume : « J'ai voulu fournir des images et » des exemples pour détourner du vice, de la séduction et » des mauvais desirs, et pour inspirer aux hommes l'amour » de la vertu et le goût d'une meilleure vie. »

* Liv. II, chap. I.

LES CARACTÈRES

DE

THÉOPHRASTE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DISSIMULATION.

LA dissimulation ¹ n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description , l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière ; Il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches ; et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce : il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation ; et il emploie les paroles les plus flattenses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui , et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde

avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois : il cache soigneusement tout ce qu'il fait; et, à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère²; il ne parle point indifféremment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter³, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce qu'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou, s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette seule réponse, J'Y PENSERAI. Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres; il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement; et cela selon ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : « Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis; » ou bien, « il me semble que je ne suis pas moi-même; » et ensuite, « ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre; voilà » une chose merveilleuse, et qui passe toute créance;

« contez cela à d'autres, dois-je vous croire ? ou
 « me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? » pa-
 roles doubles et artificieuses, dont il faut se défier
 comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux.
 Ces manières d'agir ne partent point d'une ame
 simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou
 d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est
 moins à craindre.

* L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la pru-
 dence, et que les Grecs appeloient ironie. LA BRUYERE.
 Aristote désigne par ce mot cette dissimulation, à la fois
 modeste et adroite, des avantages qu'on a sur les autres,
 dont Socrate a fait un usage si heureux *. Mais le maître
 Théophraste dit, en faisant l'énumération des vices
 opposés à la véracité, qu'on s'écarte de cette vertu,
 soit pour le seul plaisir de mentir, soit par jactance, soit
 par intérêt. C'est sur-tout cette dernière modification
 de la dissimulation qu'il me semble que Théophraste a
 voulu caractériser ici ; et ce ne peut être que faute d'un
 terme plus propre qu'il l'a appelée *MOXIE*. Les deux autres
 espèces sont peintes dans les caractères huit et vingt-trois.
 Au reste, la première phrase de ce chapitre seroit mieux
 rendue par la version suivante, « La dissimulation, à
 exprimer par son caractère propre, est un certain art, etc. »
 ainsi que l'a déjà observé le citoyen Belin de Ballu.

² Il y a ici dans le texte une transposition et des alté-
 rations observées par plusieurs critiques ; il faut traduire :

* Voyez Moral. ad Nicom. IV, 7.

« Il fait dire à ceux qui viennent le trouver pour affaires de revenir une autre fois, en feignant d'être rentré à l'instant, ou bien en disant qu'il est tard et que sa santé ne lui permet pas de les recevoir. Il ne convient jamais de ce qu'il va faire, et ne cesse d'assurer qu'il est encore indécis. Il dit à celui, etc. »

³ Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes et autorisée par les lois. LA BRUYERE. Elle avoit pour objet de rétablir les affaires de ceux que des malheurs avoient ruinés ou endettés, en leur faisant des avances qu'ils devoient rendre par la suite. Voyez le chapitre 17, et les notes du citoyen Coray, nécessaires à tous ceux qui voudront approfondir cet ouvrage sous le double rapport de la langue et des mœurs anciennes.

Les notes de Dupont, que les derniers éditeurs ont trop négligées, éclaircissent aussi beaucoup cette intéressante matière.

CHAPITRE II.

DE LA FLATTERIE.

LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place, Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos louanges. Nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique¹; et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre, et de le souffler à terre: si par hasard le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; et vous souriant, Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi² depuis deux jours que je ne vous ai pas vu. Et il ajoute, Voilà encore, pour un homme de votre âge, assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément

tout ce qu'il avance³; et dès qu'il a cessé de parler, il se récrie, Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé⁴. Il achète des fruits, et les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfants en sa présence, il les baise, il les caresse, Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père. S'il sort de sa maison, il le suit : s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il lui dit, Votre pied est mieux fait que cela⁵. Il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit, Un tel me suit, et vient vous rendre visite : et retournant sur ses pas, « Je vous » ai annoncé, dit-il, et l'on se fait un grand » honneur de vous recevoir. » Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, et qui ne conviennent qu'à des femmes⁶. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent, En vérité, vous faites une chère délicate⁷; et montrant aux autres l'un des mets qu'il soulève du plat, Cela s'appelle, dit-il,

un morceau friand. Il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place; et l'y faire asseoir plus mollement ⁸. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, et d'acquérir ses bonnes grâces.

¹ Édifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes: ils en furent appelés stoïciens; car *STOA*, mot grec, signifie portique. LA BRUYERE. Zénon est mort au plus tard au commencement de la cent trentième olympiade, après avoir enseigné pendant 58 ans; Theophraste, qui a vécu jusqu'à l'an 1 de la cent vingt-troisième olympiade, a donc vu naître l'école du Portique 30 ans avant sa mort, et c'est vraisemblablement à dessein qu'il a placé ici le nom de cet édifice. On sait que Zénon a dit, au sujet des deux

mille disciples de Théophraste, que le cœur de ce philosophe étoit composé d'un plus grand nombre de musiciens, mais qu'il y avoit plus d'accord et d'harmonie dans le sien; comparaison qui marque la rivalité de ces deux écoles.

² « Allusion à la nuance que de petites pailles font dans » les cheveux. » Et un peu plus bas, « Il parle à un jeune » homme. » LA BRUYERE. Je croirois plutôt que le flatteur est censé s'adresser à un vieillard, et que la petite paille ne lui sert que d'occasion pour débiter un compliment outré, en faisant semblant de s'apercevoir pour la première fois des cheveux blancs de cet homme qui en a la tête couverte.

³ La Bruyere s'écarte ici de l'interprétation de Casaubon. D'après ce grand critique, au lieu de « il les » « force, etc., » il faut traduire « il le loue en face. » Cette version, et notamment la correction de Sylburgius, est confirmée par les manuscrits 1983, 2977 et 1916 de la bibliothèque nationale.

⁴ « Jusqu'à ce que MONSIEUR soit passé. » Traduction du citoyen CORAY.

⁵ Le grec dit plus clairement, « Votre pied est mieux fait que la chaussure. »

⁶ Il y a dans le grec « Certes, il est même capable » de vous présenter, sans prendre haleine, ce qu'on vend » au marché des femmes. » Selon Ménandre, cité par Pollux *, ce qu'on appeloit le marché des femmes étoit l'endroit où l'on vendoit la poterie : et comme ce

* Livre X, scgm. 18.

trait est distingué de tous les autres par la phrase, « certes, il est même capable, » il me paroît que Théophraste reproche au flatteur, en termes couverts, ce qu'Épictète a dit plus clairement *, MATULAM PRÆBET. Le verbe de la phrase grecque n'admet pas d'autre signification que celle de SERVIR, PRÉSENTER : l'adverbe que j'ai rendu littéralement, SANS PRENDRE HALEINE, désigne ou la hâte avec laquelle il rend ce service, ou l'effet d'une répugnance naturelle en pareil cas.

7 D'après le citoyen Coray, il faut traduire : « Il vous » dit, EN VÉRITÉ VOUS MANGEZ SANS APPÉTIT ; et il vous » sert ensuite un morceau choisi en disant, CELA VOUS » FERA DU BIEN : » ce qui rappelle ces vers de Boileau dans la satire du repas, « Qu'avez-vous donc, que vous » ne mangez point ? » et « Mangez sur ma parole. »

8 Ce n'étoit pas, comme La Bruyere paroît l'avoir cru, un valet attaché au théâtre qui distribuoit des coussins ; mais les riches les y faisoient porter par leurs esclaves. Ovide conseille aux amants la complaisance que Théophraste semble reprocher aux flatteurs : il dit dans son Art d'aimer, « Fuit utile multis Pulvinum » facili composuisse manu, etc. »

Le savant auteur du Voyage du jeune Anacharsis, qui nous a rendus, pour ainsi dire, concitoyens de Théophraste, a emprunté, dans son chapitre XXVIII, plusieurs traits de ce caractère pour faire le portrait du parasite de Philandre.

* Arrien, l. 1, chap. 2, t. 1, p. 13 de l'édition de mon père.

CHAPITRE III.

DE L'IMPERTINENT, OU DU DISEUR DE RIENS.

LA sottise envie de discourir, vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion¹. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service : il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères : de là il se jette sur ce qui se debite au marché, sur la cherté du blé², sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales³, la mer devient navigable ; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères⁴ : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la

musique⁵, quel est le quatriè^me du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion : et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères⁶ se célèbrent dans le mois d'août, les APATURIES⁷ au mois d'octobre ; et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales⁸. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir⁹, si l'on veut du moins éviter la fièvre : car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires ?

¹ Dans le grec les noms des caractères sont toujours des termes abstraits. On auroit pu intituler ce chapitre DU DABIL, et traduire la définition plus littéralement : « Le dabil est une profusion de discours longs et irréfléchis. »

M. Barthelemy a inséré ce caractère presque en entier dans le vingt-huitième chapitre de son Voyage du jeune Anacharsis.

² Le grec dit : « Sur le bas prix du blé. » A Athènes cette denrée étoit taxée, et il y avoit des inspecteurs particuliers pour en surveiller la vente. On peut voir à ce sujet le chap. 12 du Voyage du jeune Anacharsis, auquel je renverrai souvent le lecteur, parce que cet intéressant ouvrage donne des éclaircissements suffisants aux gens du monde, et fournit aux savants des citations pour des recherches ultérieures.

³ Premières Bacchanales, qui se célébroient dans la ville.

LA BRUYERE. La Bruyère appelle cette fête de Bacchus la première, pour la distinguer de celle de la campagne dont il sera question plus bas. Elle étoit appelée ordinairement LES GRANDES DIONYSIAQUES, ou bien LES BACCHANALES par excellence; car elle étoit beaucoup plus brillante que celle de la campagne, où il n'y avoit point d'étrangers, parce qu'elle étoit célébrée en hiver*.

Pendant l'hiver, les vaisseaux des anciens étoient tirés à terre et placés sous des hangars; on les lançoit de nouveau à la mer, au printemps: « Trahuntque siccas machinæ carinas, » dit Horace en faisant le tableau de cette saison, l. 1, ode 4.

4 Les mystères de Cérès se célébroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui apporteroit une plus grande torche. LA BRUYERE. Ces torches étoient allumées en mémoire de celles dont Cérès éclaira sa course nocturne en cherchant Proserpine ravie par Pluton. Pausanias nous apprend, l. 1, c. 2, que dans le temple de Cérès à Athènes il y avoit une statue de Bacchus portant une torche; et l'on voit souvent des torches représentées dans les bas-reliefs ou autres monuments anciens qui retracent des cérémonies religieuses**. Dans les grandes Dionysiaques d'Athènes on en plaçoit sur les toits, et dans les Saturnales de Rome on en érigeoit devant les maisons; il en étoit peut-être de même dans les mystères de Cérès, car les mots, DEVANT L'AUTEL, ne sont point dans le texte.

* Voyez le scoliaste d'Aristophane ad Acharn. v. 201 et 303, et le ch. 24 du Voyage du jeune Anacharsis.

** Voyez le Musée du Capitole, t. 4, pl. 57; et le Musée Pio Clem. t. 5, pl. 80.

5 L'Odéon. Il avoit été bâti par Périclès, sur le modèle de la tente de Xerxès : son comble, terminé en pointe, étoit fait des antennes et des mats enlevés aux vaisseaux des Perses : il fut brûlé au siège d'Athènes par Sylla.

6 Fête de Cérés. Voyez ci-dessus. LA BRUYERE.

7 En françois, la fête des tromperies : son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre. LA BRUYERE. Elle fut instituée et prit le nom que La Bruyere vient d'expliquer, parce que dans le combat singulier que Melanthus livra, au nom des Athéniens, à Xanthus, chef des Béotiens, Bacchus vint au secours du premier en trompant Xanthus. On trouvera quelques détails sur les usages de cette fête dans le chap. 26 d'Anacharsis.

8 Il auroit mieux valu traduire « et les Bacchanales de » la campagne dans le mois de décembre *. » Elles se célébroient près d'un temple appelé LENÆUM ou le temple du pressoir.

On peut consulter sur les fêtes d'Athènes en général, et sur les mois dans lesquels elles étoient célébrées, la deuxième table ajoutée à l'ouvrage de l'abbé Barthelemy par son savant et modeste ami le citoyen de Sainte-Croix, qui a éclairci l'histoire et les usages de la Grèce par tant de recherches profondes et utiles.

9 Littéralement : « Il faut se débarrasser de telles gens. » et les fuir à toutes jambes. » Aristote dit un jour à un tel causeur : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on ait des oreilles » pour t'entendre, quand on a des jambes pour t'échapper. »

* Voyez ci-dessus, note 3.

CHAPITRE IV.

DE LA RUSTICITÉ.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine ¹, et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde ; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux ; être chaussés large et grossièrement ; parler haut, et ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré ; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets ² de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins ³ ; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, et entrent dans les

plus petits détails du domestique⁴. Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrue⁵ qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule; en disant⁶: Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. Ces gens, épineux dans les paiements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils révent sur ce qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils marchent par la ville, Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune⁸? D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela⁹. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias¹⁰, achètent eux-mêmes des viandes salées, et les rapportent à la main en pleine rue.

¹ Le texte grec nomme une certaine drogue qui

rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.
LA BRUYERE. La traduction est plus juste que la note *.

² Le grec dit : « Aux journaliers qui travaillent dans
» leur champ. »

³ Il paraît qu'il y a ici une transposition dans le grec, et qu'il faut traduire : « ni de paroître surpris des
» choses les plus extraordinaires ; mais s'ils rencontrent
» dans leur chemin un bœuf, etc. »

⁴ Le grec dit seulement : « à laquelle ils aident à
» moudre les provisions pour leurs gens et pour eux-
» mêmes. » L'expression de La Bruyere, « ils vont au
» moulin, » est un anachronisme. Du temps de Théophraste, on n'avoit pas encore des moulins communs ; mais on faisoit broyer ou moudre le blé que l'on consommoit dans chaque maison, par une esclave, au moyen d'un pilon ou d'une espèce de moulin à bras **. Les moulins à eau n'ont été inventés que du temps d'Auguste, et l'usage du pilon étoit encore assez général du temps de Plin.

⁵ Des bœufs. LA BRUYERE. Le grec dit en général, des bêtes de trait.

⁶ Au lieu de « Heurte-t-on, etc. » le grec dit simplement : « Si quelqu'un frappe à sa porte, il répond lui-même, appelle son chien, et lui prend la gueule en disant, VOHA, etc. »

⁷ Le grec porte : « Lorsqu'il se rend en ville, il demande au premier qu'il rencontre, Combien vaut

* Voyez la note du citoyen Coray sur ce passage.

** V. Collux, lib. I, segm. 73. et lib. VII, segm. 180.

« le poisson salé? et quel est le prix des habits de
 » peau? » Ces habits étoient le vêtement ordinaire des
 pâtres, et peut-être des pauvres et des campagnards en
 général.

⁸ Cela est dit rustiquement; un autre diroit que la
 nouvelle lune ramène les jeux; et d'ailleurs c'est comme si
 le jour de Pâques quelqu'un disoit : N'est-ce pas aujourd'
 d'hui Pâques? LA BRUYERE. Quoique la version adoptée
 par La Bruyere soit celle de Casaubon, j'observerai
 que le mot LA NÉOMÉNIE, que ce savant critique tra-
 duit par LA NOUVELLE LUNE, n'est que le simple nom
 du premier jour du mois, où il y avoit un grand marché
 à Athènes et où l'on payoit les intérêts de l'argent *.
 Il ne s'agit pas non plus de jeux, puisqu'il n'y en avoit
 pas tous les premiers du mois. Selon plusieurs gloses
 anciennes, rapportées par Henri Estienne, le même mot
 a aussi toutes les significations du mot latin FORUM.
 Cette phrase peut donc être traduite ainsi : « le FORUM
 » célèbre-t-il aujourd'hui la néoménie? » c'est-à-dire,
 « est-ce aujourd'hui le premier du mois et le jour du
 » marché? » Le ridicule n'est pas dans l'expression,
 mais en partie dans ce que le campagnard demande à
 un homme qu'il rencontre une chose dont il doit être
 sûr avant de se mettre en route, et sur-tout dans ce
 qui suit.

⁹ Au lieu de « D'autres fois, etc. » le texte porte,
 « Et il dit sur le champ qu'il va en ville pour se faire
 » raser. » Il ne fait donc cette toilette que le premier
 jour de chaque mois, en se rendant au marché. Il y a

* Voyez Aristoph. Vesp. 178, et Schol. et Nub., acte 4,
 verset 3.

un trait semblable dans les Acharnéens d'Aristophane, v. 998; et Suidas le cite et l'explique en parlant de la néoménie. Du temps de Théophraste, les Athéniens élégants paroissent avoir porté les cheveux et la barbe d'une longueur moyenne, qui devoit être toujours la même, et on les faisoit par conséquent couper très-souvent *. C'étoit donc une rusticité de laisser croître les cheveux et la barbe pendant un mois : et cette malpropreté suppose de plus le ridicule, reproché dans le chap. 10, à l'avare, de se faire raser ensuite jusqu'à la peau, afin que les cheveux ne dépassent pas de sitôt la juste mesure. Le buste de Théophraste qu'on a représenté à la tête de ce volume offre un exemple de la coupe élégante des cheveux et de la barbe. J'observerai, à cette occasion, que ce buste a été indiqué comme le plus authentique de tous les portraits de ce philosophe, par le citoyen Visconti. Ce savant et célèbre antiquaire a vérifié sur les lieux que, quoi qu'en dise Bottari dans le Musée capitolin, la tête de ce marbre appartient véritablement à la gaine sur laquelle se trouve l'inscription antique qui porte le nom de Théophraste et celui de son père. C'est d'après ce marbre, placé en dernier lieu à la villa Albani, et dont la gravure originale se trouve dans les *IMAGINES ILLUSTRUM* de Fulvius Ursinus, par FABER, qu'on a reconnu les bustes du Capitole et celui du chevalier Azara pour être de Théophraste, et qu'on a mis sur le dernier le nom de ce philosophe.

¹⁰ Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple. LA BRUYERE. Il falloit dire, de poisson salé.

* Voyez chap. 20, note 6, et le chap. 5 ci-après.

CHAPITRE V.

DU COMPLAISANT, OU DE L'ENVIE DE PLAIRE.

Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête, que ce qui est agréable¹. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant; Voilà ce qu'on appelle un homme de bien; l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe; et après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un se choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire²: comme il veut plaire à tous les gens, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. Lorsqu'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants; et dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figues ne se

ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baise ; et les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : A qui est, dit-il, la petite bouteille ? à qui est la jolie cognée³ ? Il les prend ensuite sur lui, et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits et les quitte presque tout neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé⁴. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'après des comptoirs des banquiers⁵ ; et, dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens⁶ ; ainsi qu'au théâtre, les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs⁷. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux ; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique⁸, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette ; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres⁹ qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvres¹⁰, des fioles pour des parfums¹¹, des cannes torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume, et une arène propre à s'exercer à la lutte¹² ; et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur

chemin des philosophes, des sophistes¹³, des ex-crimineurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison¹⁴ pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment : ils se trouvent présents à ces exercices ; et se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison et cette arène si commode ? Vous voyez, ajoutent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, et qui en peut disposer¹⁵.

¹ D'après Aristote, le complaisant se distingue du flatteur en ce que le premier a un but intéressé, tandis que le second vit entièrement pour les autres, loue tout pour le simple plaisir de louer, et ne demande que d'être agréable à ceux avec lesquels il vit. Caractère auquel on ne peut faire d'autre reproche que ce que Théophraste a dit quelque part des honneurs et des places, qu'il ne faut point les briguer par un commerce agréable, mais par une conduite vertueuse. Il en est de même de la véritable amitié.

Quelques critiques ont cru que la seconde moitié de ce chapitre appartenait à un autre caractère ; mais il ne s'y trouve aucun trait qui ne convienne pas parfaitement à un homme qui veut plaire à tout le monde, en tout et partout : autre définition de l'envie de plaire, selon Aristote.

² Chaque partie étoit représentée ou assistée par un arbitre, ceux-ci s'adjoignoient un arbitre commun : le complaisant, étant au nombre des premiers, se conduit comme s'il étoit l'arbitre commun *.

* V. Dem. c. Neer., édit. R., t. 2, p. 1360 ; et Anach. c. 16.

³ Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfants. LA BRUYERE. Le citoyen Visconti a expliqué dans le volume 3 de son Museo Pio Clementino, planche 22, une statue antique d'un petit enfant qui porte une écharpe toute composée de jouets de ce genre, qui paroissent être en partie symboliques. La hache s'y trouve très-distinctement, et l'éditeur croit qu'elle est relative au culte des Cabires. Le même savant pense que l'outre dont il est question ici peut être un symbole bachique. Cependant, comme le grec dit seulement, il joue avec eux en disant OUTRE, HACHE ; il est possible aussi que ce fussent des mots usités dans quelque jeu, dont cependant je ne trouve aucune trace dans les savants traités sur cette matière rassemblés dans le septième volume du Trésor de Gronovius.

⁴ Le grec porte : « Ils'oïnt avec des parfums précieux. » Il paroît qu'on ne se servoit ordinairement que d'huile pure, ou plus légèrement parfumée que l'espèce dont il est question ici. Cette opération avoit lieu sur-tout au sortir du bain, dont les anciens faisoient, comme on sait, un usage extrêmement fréquent ; elle consistoit à se faire frotter tout le corps avec ces matières grasses, et servoit, selon l'expression du scolaste d'Aristophane, ad Plut. 616, à fermer à l'entrée de l'air les pores ouverts par la chaleur.

⁵ C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville. LA BRUYERE. Le grec porte : « dans la » place publique, etc. » Les Athéniens faisoient faire presque toutes leurs affaires par leurs banquiers *.

⁶ Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que

* Voyez Saumaise de Usuris, et Boettiger dans le Mercure allemand du mois de janvier 1802.

de tous ceux qui s'y trouvoient. LA BRUYERÉ. Théophraste parle des gymnases, qui étoient de vastes édifices entourés de jardins et de bois sacrés, et dont la première cour étoit entourée de portiques et de salles garnies de sièges où les philosophes, les rhéteurs et les sophistes rassembloient leurs disciples. Il paroît que tous les gens bien élevés ne cessoient de fréquenter ces établissemens, dont les plus importants étoient l'Académie, le Lycée, et le Cynosarge *.

7 Le texte grec dit : « Des stratèges, » ou généraux. C'étoient dix magistrats, dont l'un devoit commander les armées en temps de guerre ; mais il paroît que déjà, du temps de Démosthène, ils n'avoient presque plus d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques **.

8 D'après Aristote, cette race des meilleurs chiens de chasse de la Grèce provenoit de l'accouplement de cet animal et du renard. Byzance, devenue depuis Constantinople, étoit déjà une ville importante du temps de Théophraste. Cyzique étoit un port de la Mysie, sur la Propontide.

9 Une espèce de singes. LA BRUYERÉ. Des singes à courte queue, disent les scolastes de ce passage.

10 Vraisemblablement d'os de gazelles de Libye, comme ceux dont parle Lucien ***. Des dés d'os de chèvres ne vaudroient pas la peine d'être cités.

11 Littéralement, « des flacons bombés de Thurium, »

* Voyez chap. 8 du Voyage du jeune Anach.

** Voyez l'ouvrage que je viens de citer, ch. 10.

*** IN AMORIB. lib. I.

ou d'après une autre leçon, « de Tyr, » ou plutôt « de » sable tyrien, » c'est-à-dire de verre, pour la fabrication duquel on se servoit alors de ce sable exclusivement, ce qui donnoit une très-grande valeur à cette matière. On ne connoit aucune fabrique célèbre de vases dans les différentes villes qui portèrent le nom de Thurium. Ce ne fut que du temps des Romains que les ustensiles de verre cessèrent d'être chers, et qu'on put les avoir à un prix très-bas *.

¹² Le grec dit : « Ils ont chez eux une petite cour en » forme de palestres, renfermant une arène et un jeu de » paume. » Les palestres étoient en petit ce que les gymnases étoient en grand.

¹³ Une sorte de philosophes vains et intéressés. LA BRUYERE. A la fois philosophes et rheteurs, ils instruisoient les jeunes gens par leurs leçons chèrement payées, et amusoient le public par des declamations et des dissertations solennelles.

¹⁴ Leur palestres.

¹⁵ Chaque interprète a sa conjecture particulière sur ce passage altéré ou elliptique. Je propose de mettre simplement le dernier pronom au pluriel, et de traduire, au lieu de « ils se trouvent présents, etc. » « ensuite dans » les représentations ils disent à leur voisin, en parlant des » spectateurs, LA PALESTRE EST A EUX. » De cette manière, ce trait rentre entièrement dans le caractère du complaisant, tel qu'il est défini par Aristote.

* V. Strab., l. XVI, suivant la correction certaine de Casaubon. Cette note m'a été communiquée par le cit. VISCONTI.

CHAPITRE VI.

DE L'IMAGE D'UN COQUIN ¹.

UN coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire ; qui jure volontiers, et fait des serments en justice autant qu'on lui en demande ; qui est perdu de réputation ; que l'on outrage impunément ; qui est un chicaneur ² de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse comique ³, et même sans être ivre ; mais de sang-froid il se distingue dans la danse la plus obscène ⁴ par les postures les plus indécentes : c'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges ⁵, s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer ⁶. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan ⁷ : il n'y a point de si sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelan-dier ⁸ ; tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim ⁹ : il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa

vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter : mais ces effrontés continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ¹⁰ ; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte ¹¹ dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils praticiens ¹², à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque drachme ¹³ ; ensuite fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic. En un mot, ils sont querelleurs et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

¹ DE L'EFFRONTERIE.

² Le mot grec employé ici, et qui se retrouve encore à la fin du chapitre, signifie un homme qui se tient toujours sur le marché, et qui cherche à gagner de l'argent, soit par des dénonciations ou de faux témoignages dans les tribunaux, soit en achetant des denrées pour les revendre, métier odieux chez les anciens *.

³ Sur le théâtre avec des farceurs. LA BRUYERE.

⁴ Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appeloit en grec CORDAX, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures. LA BRUYERE. Cette étymologie est inadmissible, car le terme grec d'où nous vient le mot de corde commence par une autre lettre que le mot cordax, et ne s'emploie que pour des cordes de boyau, telles que celles de la lyre et de l'arc. Casaubon n'a cru que le cordax se dansoit avec une corde, que parce que Aristophane dit quelque part « CORDACEM TRAHERE, » et peut-être parce qu'il se rappeloit que dans les Adelphees de Térence, act. IV, sc. 7, Demea demande « TU INTER EAS RESTIM DUCTANS SALTABIS? » Mais quoique dans cette phrase la corde soit expressément nommée, Nonatus pense qu'il n'y est question que de se donner la main; et c'est aussi tout ce qu'on peut conclure de l'expression d'Aristophane au sujet du CORDAX. Le citoyen Visconti, auquel je dois cette observation, s'en sert dans un mémoire inédit sur le bas-relief des danseuses de la villa Borghese pour éclaircir le passage célèbre de Tite-Live, l. 27, ch. 37, où, en parlant d'une danse sacrée, cet auteur se sert de l'expression « RESTIM DARE. »

* Voyez les notes de Duport sur ce passage.

5 Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires. LA BRUYERE.

6 Le citoyen Coray a observé avec raison qu'il faut ajouter une négation à cette phrase. Je traduis : « à ceux qui n'ont point de billet, et veulent jouir du spectacle gratis. » Il est question ici de farces jouées en pleine rue, et dont par conséquent, sans la précaution de distribuer des billets à ceux qui ont payé, et d'employer quelqu'un à quereller ceux qui n'en ont pas, tout le monde peut jouir. Cette observation, qui n'avoit pas encore été faite, contredit l'induction que le savant auteur du Voyage du jeune Anacharsis a tirée de ce passage dans le chap. 70 de cet ouvrage.

7 La Bruyere désigne ordinairement par ce mot les riches financiers; ici il n'est question que d'un simple commis au port, ou de quelque autre employé subalterne de la ferme d'Athènes.

8 Joueur de dés. Aristote donne une raison assez délicate du mal qu'il trouve dans un jeu intéressé : « On y gagne, dit-il, l'argent de ses amis, envers lesquels on doit au contraire se conduire avec générosité. »

9 La loi de Solon, qui n'étoit en cela que la sanction de la loi de la nature et du sentiment, ordonnoit de nourrir ses parents sous peine d'infamie.

10 Cette circonstance est ajoutée par La Bruyere; Théophraste ne parle que de l'impudence qu'il y a à continuer une harangue dans les rues, quoique personne n'y fasse attention, et que chaque phrase s'adresse à un public différent.

11 Une petite boîte de cuivre fort légère, où les

blaidurs mettoient leurs titres et les pièces de leurs procès.
 LA BRUYERE. C'étoit au contraire un grand vase de cuivre
 ou de terre cuite, placé sur la table des juges pour y dé-
 poser les pièces qu'on leur soumettoit; et Théophraste ne
 se sert ici de ce terme que pour plaisanter sur l'énorme
 quantité de papiers dont se chargent ces chicaneurs *.

¹² Ici le mot grec dont j'ai déjà parlé dans la note 2
 ne peut avoir d'autre signification que celle de petits mar-
 chands de comestibles auxquels l'effronté prête de l'argent,
 et chez lesquels il va ensuite en retirer les intérêts en met-
 tant cet argent dans la bouche comme c'étoit l'usage parmi
 le bas peuple d'Athènes. Casaubon avoit fait sur ce der-
 nier point une note aussi juste qu'érudite, et La
 Bruyere n'auroit pas dû s'écarter de l'explication de ce
 mot avant.

¹³ Une obole étoit la sixième partie d'une drachme.
 LA BRUYERE. L'effronté prend donc un quart du capital
 par jour **.

* Voyez le scol. d'Aristophane, Vesp. 1427, et la scolie sur
 le passage de Théophr. donnée par Fischer.

** Voyez sur l'usure d'Athènes le Voyage du jeune Anax-
 artès, chap. 55.

CHAPITRE VII.

DU GRAND PARLEUR. I.

C E que quelques uns appellent **BABIL** est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire ². Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su ; et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. Et si cet autre continue de parler ; Vous avez déjà dit cela ³, songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. Et ensuite : Mais que veux-je dire ? ah ! j'oubliois une chose : oui, c'est cela même, et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son **BABIL** chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices ⁴, où il

amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire Je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison ⁵. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon ⁶, comme sur le combat célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre ⁷. Il raconte une autre fois quels applaudissemens a eus un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, et mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouviënt d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs ⁸. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau; et que quand on l'accuseroit d'être plus BABILLARD qu'une hirondelle, il faut qu'il parle: aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; et jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner

au sommeil, faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir 9.

¹ Ou du Babil. LA BRUYERE. On pourroit intituler ce caractère, DE LA LOQUACITÉ. Il se distingue du car. 3 par un babil moins insignifiant, mais plus importun. M. Barthelemy a inséré ce caractère à la suite de l'autre dans son chap. 28 du Voyage d'Anacharsis.

² Littéralement, « La loquacité, si l'on vouloit la définir, pourroit être appelée une intempérance de paroles. »

³ Je crois qu'il faut traduire, « Avez-vous fini? n'oubliez pas votre propos, etc. » M. Barthelemy rend ainsi ce passage : « Oui, je sais de quoi il s'agit, je pourrois vous le raconter au long. Continuez, n'omettez aucune circonstance. Fort bien, vous y êtes; c'est cela même. » Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer en semble. »

⁴ C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé du temps de Théophraste. LA BRUYERE. Il paroît que cette loi n'étoit relative qu'au temps où l'on célébroit dans ces gymnases une fête à Mercure, pendant laquelle la jeunesse étoit moins surveillée qu'à l'ordinaire *.

⁵ « Miserè cupis, irquit, abire,
» Jamdudum video: sed nil agis; usque tenebo,
» Persequar
» Nil habeo quod agam, et non sum piger; usque sequar te, »

* Voyez le Voyage du jeune Anacharsis, c. VIII, et le chap. 5 de ces caractères, note 6.

dit l'importun d'Horace dans la neuvième satire du premier livre, qui mérite d'être comparée avec ce caractère.

6 C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes lorsqu'Aristophon, célèbre orateur, étoit premier magistrat. LA BRUYERE. Ce n'étoit pas une raison suffisante pour dire que cette bataille avoit été livrée sous l'archontat d'Aristophon. Paulmier de Grentemesnil a cru qu'il étoit question de la bataille des Lacédémoniens sous Agis, contre les Macédoniens commandés par Antipater; mais il n'a pas fait attention que dans ce cas Théophraste n'auroit pas ajouté les mots « DE CEUX DE LACÉDÉMONNE » au trait suivant seulement. Je crois avec Corsini qu'il faut traduire « sur le combat » de l'orateur, c'est-à-dire de Démosthène, arrivé sous Aristophon. » C'est la fameuse discussion SUR LA COURONNE que Démosthène croyoit mériter, et qu'Eschine lui disputoit. Ce combat, qui rassembla toute la Grèce à Athènes, étoit un sujet de conversation au moins aussi intéressant pour un habitant de cette ville que la bataille d'Arbelles, et il fut livré précisément sous l'archontat d'Aristophon.

7 Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple. LA BRUYERE. C'est la bataille qui finit par la prise d'Athènes, et qui termina la guerre du Péloponèse l'an 4 de la quatre-vingt-treizième olympiade.

8 Le grec dit simplement, « Il vous empêche de jouir » du spectacle. »

9 Le texte porte, « Et il permet que ses enfants l'em- » pêchent de se livrer au sommeil, en le priant de leur » raconter quelque chose pour les endormir. »

CHAPITRE VIII.

DU DÉBIT DES NOUVELLES¹.

UN nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage; et lui souriant, D'où venez-vous ainsi? lui dit-il: que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? Et continuant de l'interroger, Quoi donc! n'y a-t-il aucune nouvelle²? cependant il y a des choses étonnantes à raconter. Et sans lui donner le loisir de lui répondre, Que dites-vous donc? poursuit-il: n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte³, ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée⁴, de qui il sait toutes choses; car il allègue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour le convaincre de fausseté⁵: il assure donc que ces personnes lui ont dit que le roi⁶ et Polysperchon⁷ ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains⁸. Et lorsque quelqu'un lui dit, Mais en vérité cela est-il croyable? il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par

toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat ⁹, et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent ¹⁰; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès? demande-t-il à ceux qui l'écoutent ¹¹. Pauvre Cassandre ! malheureux prince ! s'écrie-t-il d'une manière touchante : voyez ce que c'est que la fortune; car enfin Cassandre étoit puissant, et il avoit avec lui de grandes forces ¹². Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration ¹³, et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent : car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il est arrivé à quelques uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique ¹⁴, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée. Enfin, il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville,

du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner ¹⁵. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent ; ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

¹ Théophraste désigne ici par un seul mot L'HABITUDE DE FORGER DE FAUSSES NOUVELLES. M. Barthelemy a imité une partie de ce caractère à la suite de ceux sur lesquels j'ai déjà fait la même remarque.

² Littéralement, « et il l'interrompra en lui demandant, Comment ! on ne dit donc rien de plus nouveau ? »

³ L'usage de la flûte, très-ancien dans les troupes. LA BRUYERE.

⁴ Le grec porte « qui arrivent de la bataille même. »

⁵ Je crois avec le citoyen Coray qu'il faut traduire, « car » il a soin de choisir des autorités que personne ne puisse » récuser. »

⁶ Arrhidée, frère d'Alexandre-le-Grand. LA BRUYERE.

⁷ Capitaine du même Alexandre. LA BRUYERE.

⁸ C'étoit un faux bruit ; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Arrhidée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux. LA BRUYERE. D'après le titre et l'esprit de ce caractère, il n'y est pas question de faux bruits, mais de nouvelles fabriquées à plaisir par celui qui les debite.

⁹ Plus littéralement, « que le bruit s'en est répandu

» dans toute la ville, qu'il prend de la consistance, que tout
 » s'accorde, et que tout le monde donne les mêmes détails
 » sur le combat. »

¹⁰ Le texte ajoute, « qui en sont tout changés. » Cas-
 sandre favorisoit le gouvernement aristocratique établi à
 Athènes par son père; Polysperchon protégeoit le parti dé-
 mocratique *.

¹¹ Au lieu de, « Ensuite, etc. » le grec porte, « Et, ce
 » qui est à peine croyable, en racontant tout cela, il fait les
 » lamentations les plus naturelles et les plus persuasives. »

¹² La réflexion « car enfin, etc. » est tirée de quelques
 mots grecs dont on n'a pas encore donné une explication
 satisfaisante, et qui me paroissent signifier tout autre chose.
 Le nouvelliste a débité jusqu'à présent son conte comme
 un bruit public, et dans la phrase suivante il en fait un
 secret : cette variation a besoin d'une transition ; et il
 me paroît que ce passage, qui signifie littéralement « mais
 » alors étant devenu fort, » est relatif au conteur, et veut
 dire « mais ayant fini par se faire croire. » On sait qu'en
 grec le verbe dérivé de l'adjectif qu'emploie ici Theo-
 phraste signifie au propre JE M'EFFORCE, et au figuré
 J'ASSURE, J'ATTESTE.

¹³ « M'étonnent. »

¹⁴ Voyez le chapitre de la Flatterie. LA BRUYERE,
 chap. 2, note 1.

¹⁵ Plus littéralement, « qui ont manqué leur dîner en
 » prenant quelques villes d'assaut, » c'est-à-dire, qui pour
 avoir fait de ces contes sont venus trop tard au dîner au-
 quel ils devoient se rendre.

* Voyez le mot 17 du Discours sur Théophraste.

CHAPITRE IX.

DE L'EFFRONTERIE CAUSÉE PAR L'AVARICE ¹.

Pour faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice ². Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées ³, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte; et lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère ⁴. Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites ⁵; et avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes. et il en entasse le plus qu'il peut: s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance: si elle peut tout contenir, il est satisfait; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur

l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part franche du spectacle, et d'y envoyer⁶ le lendemain ses enfants et leur précepteur⁷. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge et à la paille⁸; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter jusques chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps⁹. « Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que » j'en ai besoin, et sans en avoir obligation à per- » sonne; » remet sa robe, et dispartoit.

¹ Le mot grec ne signifie proprement que l'impudence, et Aristote ne lui donne pas d'autre sens; mais Platon le définit comme Théophraste*.

² On pourroit traduire plus exactement « à celui auquel » il en a déjà fait perdre, » ou, d'après la traduction du citoyen Levesque, « à celui qu'il a déjà trompé. »

³ C'étoit la coutume des Grecs. V. le chap. du Contre-temps. LA BRUYÈRE. On verra dans le chap. 12, note 4, que non seulement « on mangeoit chez soi une partie des » viandes consacrées, » mots que la Bruyère a insérés dans

* Voyez les notes de Casaubon.

le texte, mais qu'il étoit même d'usage d'inviter ce jour-là ses amis, ou de leur envoyer une portion de la victime.

4 Dans les temps du luxe excessif de Rome, la conduite que Théophraste traite ici d'impudence auroit été très-moderne; car alors, dans les grands dîners, on faisoit emporter beaucoup de choses par son esclave, soit sur les instances du maître, soit aussi sans en être prié. Mais les savants qui ont cru voir cette coutume dans notre auteur me paroissent avoir confondu les temps et les lieux. Du temps d'Aristophane, c'est-à-dire, environ un siècle avant Théophraste, c'étoient même les convives qui apportoient la plus grande partie des mets avec eux; et celui qui donnoit le repas ne fournissoit que le local, les ornemens et les hors-d'œuvre, et faisoit venir des courtisanes*.

5 Comme le menu peuple, qui achetoit son souper chez le charcutier. LA BRUYERE. Le grec ne dit pas des viandes cuites, et la satire ne porte que sur la conduite ridicule que tient cet homme envers son boucher.

6 Le grec dit, d'y conduire.

7 Leur pédagogue. C'étoit, comme dit M. Barthelemy, ch. 26, un esclave de confiance chargé de suivre l'enfant en tous lieux, et sur-tout chez ses différents maîtres. On peut voir aussi à ce sujet le bas-relief représentant la mort de Niobe et de ses enfans au musée PIO CLEMENTIN, t. 4, pl. XVII, et l'explication que le citoyen Visconti en a donnée.

Les spectacles n'avoient lieu à Athènes qu'aux trois fêtes de Bacchus, et sur-tout aux grandes Dionysiaques, où

* Voyez Aristoph. Acharn. v. 1085 et suiv., et le scol.

des curieux de toute la Grèce affluient à Athènes; et l'on sait qu'anciennement les étrangers logeoient ordinairement chez des particuliers avec lesquels ils avoient quelque liaison d'affaires ou d'amitié.

⁸ Plus littéralement, « Il va dans une maison étrangère pour emprunter de l'orge ou de la paille, et force encore ceux qui lui prêtent ces objets à les porter chez lui. »

⁹ Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.
LA BRUYERE.

CHAPITRE X.

DE L'ÉPARGNE SORDIDE.

CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête ¹. C'est dans cet esprit que quelques uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui marquoit au dernier paiement qu'on leur a fait ²; que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux ³, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices ⁴ des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture: mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier ⁵, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils

vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier ⁶, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt même, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple ⁷, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin ⁸, de la marjolaine ⁹, des gâteaux pour l'autel ¹⁰, du coton ¹¹, de la laine ¹²; car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme. Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits : les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre ¹³ : ils ont la tête rasée jusqu'au

cuir ¹⁴; se déchaussent vers le milieu du jour ¹⁵ pour épargner leurs souliers; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins ¹⁶.

¹ Le texte grec porte simplement, « La lésine est une » épargne outrée, ou déplacée, de la dépense. »

² Littéralement, « Un avare est capable d'aller chez » quelqu'un au bout d'un mois pour réclamer une demi- » obole. » Théophraste n'ajoute pas quelle étoit la cause et la nature de cette créance, dont le peu d'importance fait précisément le sel de ce trait; elle n'est que de six liards.

³ Dans le texte il n'est point question d'un repas que donne l'avare, mais d'un festin auquel il assiste; et le mot grec s'applique particulièrement à ces repas de confrérie que les membres d'une même curie, c'est-à-dire, de la troisième partie de l'une des dix tribus, faisoient régulièrement ensemble, soit chez un des membres de cette association, soit dans des maisons publiques destinées à cet usage *.

⁴ Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics. LA BRUYERE. Les anciens regardoient en général comme une impiété de manger ou de boire

* Voyez la note du citoyen Coray sur le chap. 1 de cet ouvrage; Pollux, l. VI, segm. 7 et 8; et Anacharsis, ch. 26 et 56.

sans avoir offert des prémices ou des libations à Cérès ou à Bacchus. Mais il doit y avoir quelque raison particulière pour laquelle ici les prémices sont adressées à Diane; et c'étoit peut-être l'usage des repas de curies, puisqu'on sacrifioit aussi à cette déesse en inscrivant les enfants dans ce corps, et cela au moment où on leur coupoit les cheveux. Voyez Hesychius IN VOCE KUREOTIS. M. Barthelemy me paroît avoir fait une application trop générale de ce passage dans son chap. 25 du Voyage du jeune Anacharsis.

5 Je crois qu'il faut préférer la leçon suivie par Politien, qui traduit « Un peigne. » Voyez Suidas cité par Needham.

6 « Une datte. »

7 La Bruyere a rendu ce passage fort inexactement. Il faut traduire : « S'il traite les citoyens de sa BOURGADE , » il coupera par petits morceaux les viandes qu'il leur sert. » Les bourgades étoient une autre division de l'Attique que celle en tribus ; il y en avoit 174. Les repas communs de ces différentes associations étoient d'obligation, et les collectes pour en faire les frais étoient ordonnées par les lois. Il paroît par ce passage et par le chapitre suivant, note 14, que, dans ces festins, celui chez lequel ou au nom duquel ils se donnoient étoit chargé de l'achat et de la distribution des aliments, mais qu'il étoit surveillé de près par les convives.

8 Une sorte d'herbe. LA BRUYERE.

9 Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier. LA BRUYERE.

¹⁰ Faits de farine et de miel, et qui servoient aux sacrifices. LA BRUYERE.

¹¹ Des bandelettes pour la victime, faites de fils de laine non tissus, et reunis seulement par des nœuds de distance en distance.

¹² Au lieu de laine, Théophraste nomme ici encore une espèce de gâteaux ou de farine qui servoit aux sacrifices; et plus haut il parle de mèches, mot que La Bruyere a omis, ou qu'il a voulu exprimer ici.

¹³ Voyez sur l'usage de se frotter d'huile le caract. 5, note 4.

¹⁴ « Ils se font raser jusqu'à la peau. » Voyez caract. 4, note 7.

¹⁵ Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable. LA BRUYERE. Il me semble que lorsqu'il s'agit d'Athènes il faut penser plutôt aux inconveniens de la chaleur qu'à ceux du froid : c'est afin que la sueur n'use pas ses souliers.

¹⁶ C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendoit les étoffes dures et grossières, étoit celui qui coûtoit le moins. LA BRUYERE. Il n'est question dans le grec ni de craie ni de laine, mais de terre à foulon et d'un habit à faire blanchir. Voyez les notes du citoyen Coray. M. Barthélemy observe, dans son chap. 20, que le bas peuple d'Athènes étoit vêtu d'un drap qui n'avoit reçu aucune teinture, et qu'on pouvoit reblanchir, tandis que les riches préféroient des draps de couleur.

CHAPITRE XI.

DE L'IMPUDENT, OU DE CELUI QUI NE ROUGIT
DE RIEN.

L'IMPUDENCE ¹ est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière deshonnête ² ; qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou à siffler les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir ; qui, couché sur le dos ³, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place et qui ont leurs affaires ⁴ : et s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va lui-même choisir de la viande, et

louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte ⁵; et montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur ⁶, et là annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer.

7 Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lorsque l'on paie pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle, et quand l'architecte ⁸ néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au-delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets, qui le suivent, la plus petite pièce de monnaie qu'ils auront ramassée dans les rues; et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, **MERCURE EST COMMUN** ⁹. Il fait pis : il distribue à ses

domestiques leurs provisions dans une certaine mesure ¹⁰ dont le fond, creux par-dessous, s'enfonce en dedans et s'élève comme en pyramide; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut. . . . ¹¹ De même s'il paie à quelqu'un trente mines ¹² qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre drachmes ¹³ dont il profite. Mais, dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu ¹⁴, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

¹ Il me semble que ce caractère seroit mieux intitulé DE L'IMPERTINENCE. La définition de Théophraste dit mot à mot, « c'est une dérision ouverte et insultante. »

² Le grec dit simplement « Voyant venir vers lui des » femmes honnêtes, il est capable de se retrousser et de » montrer sa nudité. » L'impertinent ne prend point de prétexte.

³ Le verbe grec employé ici signifie « levant la tête. » La Bruyère paroît avoir été induit en erreur, ainsi que l'a déjà observé le citoyen Coray, par la traduction de Casaubon, qui rend ce mot par « RESUPINATO CORPORE. » On trouvera d'autres détails sur la conduite des Athéniens au spectacle, dans le Voyage du jeune Anacharsis, chapitre 70.

4 « Les vingt mille citoyens d'Athènes, dit Démos-
» thène, ne cessent de fréquenter la place, occupés de
» leurs affaires ou de celles de l'état. »

5 Il paroît que ces femmes servoient aux plaisirs des
convives par des complaisances obscènes *.

6 Il y avoit des gens fainéants et désoccupés qui s'as-
sembloient dans leurs boutiques. LA BRUYERE.

7 Les traits suivans jusqu'à la fin du chapitre ne cor-
viennent nullement à ce caractère, et ne sont que des
fragments du caractère 30, DU GAIN SORDIDE, transpor-
tés ici mal à propos, dans les copies défectueuses et al-
térées par lesquelles les quinze premiers chapitres de cet
ouvrage nous ont été transmis. Voyez la note 1 du chap.
16. On trouvera une traduction plus exacte de ces traits
au chap. 30, où ils se trouvent à leur place naturelle, et
considérablement augmentés.

8 L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, et à qui
la république donnoit le louage des places en paiement.
LA BRUYERE. Ou bien l'entrepreneur du spectacle. Au
reste le grec dit seulement, « lorsque les entrepreneurs
» laissent entrer gratis. » La paraphrase de La Bruyere est
une conjecture de Casaubon, que M. Barthelemy paroît
n'avoir pas adoptée; car il dit, en citant ce passage, que
les entrepreneurs donnoient quelquefois le spectacle gratis.

9 Proverbe grec, qui revient à notre « Je retiens part. »
LA BRUYERE. Les mots suivans, que La Bruyere a tra-
duits par « Il fait pis, » étoient corrompus dans l'ancien
texte : dans le manuscrit du Vatican ce n'est qu'une for-
mule qui veut dire, et autres traits de ce genre **,

* Voyez Aristoph. Vesp. v. 1337.

** Voyez chap. 16, note 1.

¹⁰ Le grec dit, « avec une mesure de Phidon, etc. » Phidon étoit un roi d'Argos qui a vécu du temps d'Homère, et qui est censé avoir inventé les monnoies, les poids et les mesures. Voyez les notes de Duport.

¹¹ Quelque chose manque ici dans le texte. LA BRUYERE. Le manuscrit du Vatican, qui contient ce trait au chap. 30, complète la phrase que La Bruyere n'a point traduite. Il en résulte le sens suivant : « Il abuse de la complaisance de ses amis pour se faire céder à bon marché des objets qu'il revend ensuite avec profit. »

¹² Mine se doit prendre ici pour une pièce de monnoie. LA BRUYERE. La mine n'étoit qu'une monnoie fictive : M. Barthelémy l'évalue à 90 livres tournois.

¹³ Drachmes, petites pièces de monnoie, dont il falloit cent à Athènes pour faire une mine. LA BRUYERE. D'après le calcul de M. Barthelémy, la drachme valoit 18 sous de France.

¹⁴ Athènes étoit partagée en plusieurs tribus. Voyez le chapitre DE LA MÉDISANCE. LA BRUYERE. Le texte dit, « sa curie. » Voyez les notes 3 et 7 du caractère précédent.

La Bruyere a omis les mots « il demande sur le service vice commun une portion pour ses enfans. »

CHAPITRE XII.

DU CONTRE-TEMPS.

CETTE ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes ; qui va souper ¹ chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre ; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui ; qui comparoit pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger ; qui prend le temps des noces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes ; qui entraîne ² à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui n'aspirent qu'à se reposer : fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut ³, après qu'elle est vendue ; de se lever au milieu d'une assemblée, pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, et qui le savent mieux que lui ; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer ⁴. Si il arrive

que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié ⁵, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées : une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave ; « J'ai perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion ; je le fis fouetter, il se désespéra, » et s'alla pendre. » Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend ⁶. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au milieu du repas pour danser ⁷ un homme qui est de sang-froid, et qui n'a bu que modérément.

¹ Le mot grec signifie proprement porter une sérénade bruyante. Voyez les notes de Duport et de Coray.

² Théophraste suppose moins de complaisance à ces voyageurs, et ne les fait qu'inviter à la promenade.

³ Le grec dit « plus qu'on n'en a donné. »

⁴ On rendroit mieux le sens de cette phrase en traduisant « Il s'empresse de prendre des soins dont on ne se soucie point, mais qu'on est honteux de refuser. »

⁵ Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoioient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément et lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité. LA

BRUYERE. Le texte grec porte, « Il vient chez ceux qui » sacrifient, et qui consomment la victime, pour leur de- » mander un morceau; » et le contre-temps consiste à de- mander ce présent à des gens qui, au lieu d'envoyer des morceaux, donnent un repas. Le mot employé par Théophraste pour désigner cette portion de la victime paroît être consacré particulièrement à cet usage, et avoir même passé dans le latin, DIVINA TOMACULA PONCE, dit Juvénal, sat. X, v. 355.

⁶ Littéralement : « S'il assiste à un arbitrage, il brouille » des parties qui veulent s'arranger. »

⁷ Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas et lorsque les tables étoient enlevées. LA BRUYERE. Le grec dit seulement, « Il est capable de provoquer à la danse » un ami qui n'a encore bu que modérément; » et c'est dans cette circonstance que se trouve l'inconvenance. Cicéron dit (pro Muræna, chap. 6) : « Nemo ferè saltat sobrius, nisi » fortè insanit; neque in solitudine, neque in convivio » moderato atque honesto : tempestivi convivii, amœni » loci, multarum deliciarum comes est extrema saltatio. » Mais en Grèce l'usage de la danse étoit plus général, et le poète Alexis, cité par Athénée, l. IV, c. 4, dit que les Athéniens dansoient au milieu de leurs repas, dès qu'ils commençoient à sentir le vin. Nous verrons au chap. 15 qu'il étoit peu convenable de se refuser à ce divertissement.

CHAPITRE XIII.

DE L'AIR EMPRESSÉ ¹.

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne sauroit sortir avec honneur ², et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres ³; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire ⁴; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage ⁵. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, et dont il ne peut ensuite trouver l'issue : venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain ⁶ : une autre fois s'approcher de son père, sa mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, et ne commence qu'à s'endormir : s'il entre

enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre ⁷. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe; il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : « Ils avoient tous de la » vertu ⁸. » S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment; « Ce » n'est pas, dit-il en perçant la foule pour pa- » roître à l'audience, la première fois que cela m'est » arrivé. »

¹ « DE L'EMPRESSEMENT OUVÉ ET AFFECTÉ. »

² Littéralement : « Il se lève pour promettre une » chose qu'il ne pourra pas tenir. »

³ Il me semble qu'on rendroit mieux le sens de cette phrase difficile, en traduisant : « Dans une affaire » dont tout le monde convient qu'elle est juste, il insiste » encore sur un point insoutenable et sur lequel il est » réfuté. »

⁴ Le texte porte, « de forcer son valet à mêler avec » de l'eau plus de vin qu'on n'en pourra boire ». Les Grecs ne buvoient, jusques vers la fin du repas, que du vin mêlé d'eau; les vases qui servoient à ce mélange étoient une principale décoration de leurs festins. Le vin qui n'étoit pas bu de suite se trouvoit sans doute gâté par cette préparation.

⁵ D'après une autre leçon, « de séparer des gens qui » se querellent. »

⁶ Il y a dans le grec, « Pour le surlendemain. »

⁷ La Bruyere a suivi la version de Casaubon; mais le citoyen Coray a prouvé par d'excellentes autorités qu'il faut traduire simplement : « Dire qu'on lui en donne, » pour essayer de le guérir par ce moyen. »

⁸ Formule d'épithaphe. LA BRUYERE. Par cela même elle n'étoit d'usage que pour les morts et devoit déplaire aux vivants auxquels elle étoit appliquée. On regardoit même en général comme un mauvais augure d'être nommé dans les épithaphe; de là l'usage de la lettre V, initiale de VIVENS. qu'on voit souvent sur les inscriptions sépulcrales des Romains devant les noms des personnes qui étoient encore vivantes quand l'inscription fut faite. VISCONTI.

CHAPITRE XIV.

DE LA STUPIDITÉ.

LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit¹ qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, et part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, et ne se réveille que longtemps après qu'il est fini, et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne le peut retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère; et prenant une façon de parler pour une autre, A la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille sottise². Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoins³ de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de

l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine ⁴. Il va cueillir lui-même des lentilles ⁵, les fait cuire; et oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse ⁶; et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte sacrée ⁷, Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous et moi en pus-sions avoir.

¹ Littéralement : « une lenteur d'esprit. » La plupart des traits de ce caractère seroient attribués aujourd'hui à la distraction, à laquelle les anciens paroissent ne pas avoir donné un nom particulier.

² Le traducteur a beaucoup paraphrasé ce passage. Le grec dit seulement : « Il s'attriste, il pleure, et dit, A la » bonne heure. »

³ Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs dans les paiemens et dans tous les actes. LA BRUYERE. « Tout le monde sait, dit Démosthène *CONTRA PHORM.*, » qu'on va emprunter de l'argent avec peu de témoins, » mais qu'on en amène beaucoup en le rendant, afin de

» faire connoître à un grand nombre de personnes com-
» bien on met de régularité dans ses affaires. »

4 Le texte grec dit : « Il force ses enfans à lutter et
» à courir . et leur fait contracter des maladies de fatigue. »
Theophraste a fait un ouvrage particulier sur ces mala-
dies, occasionnées fréquemment en Grèce par l'excès des
exercices gymnastiques. Voyez le traité de Meursius sur les
ouvrages perdus de Théophraste.

5 Le grec dit : « Et s'il se trouve avec eux à la cam-
» pagne et qu'il leur fasse cuire des lentilles, il oublie, etc »

6 Ce passage est évidemment altéré dans le texte , et
La Bruyère n'en a exprimé qu'une partie en la paraphra-
sant. Il me semble qu'une correction plus simple que
toutes celles qui ont été proposées jusqu'à présent seroit
de lire Το αστρονομισειν, et de regarder les mots qui
suivent comme le commencement d'une glose, inséré mal
à propos dans le texte ; car dans le grec il n'est dit nulle
part dans ce chapitre ce que disent ou font les autres.
D'après cette correction, il faudroit traduire : « Quand il
» pleut, il dit, ah ! qu'il est agréable de connoître et d'ob-
» server les astres ! » La forme du verbe grec pourroit être
rendue littéralement en françois par le mot ASTRONOMI-
SER. Il faut convenir cependant que le verbe grec ne se
trouve pas plus dans les dictionnaires que le verbe françois
et que la forme ordinaire du premier est un peu différente ;
mais en grec ces fréquentatifs sont très-communs, et quel-
ques manuscrits donnent une leçon qui s'approche beau-
coup de cette correction. Le glossateur a ajouté « lorsque
» d'autres disent que le ciel est noir comme de la poix. »

7 Pour être enterrés hors de la ville suivant la loi de

Solen. LA BRUYERE. Du temps de Théophraste les morts étoient indifféremment enterrés ou brûlés, et ces deux cérémonies se faisoient dans les champs céramiques : mais ce n'étoit pas par la porte sacrée, ainsi nommée parce qu'elle conduisoit à Éleusis, qu'on se rendoit à ces champs. Il me paroît donc qu'il faut adopter la correction ERIAS, la porte des tombeaux. Le citoyen Barbié du Bocage croit que ce n'étoit pas une porte particulière qu'on appelloit ainsi, mais que ce nom étoit donné quelquefois à la porte Dipylon, qu'il a placée en cet endroit sur son plan d'Athènes dans le Voyage du jeune Anacharsis ; et les recherches aussi savantes qu'étendues qu'il a faites depuis sur ce plan n'ont fait que confirmer cette opinion. Peut-être aussi cette porte étoit-elle double ainsi que son nom l'indique, et l'une des sorties étoit-elle appelée Érie, et particulièrement destinée aux funérailles.

CHAPITRE XV.

DE LA BRUTALITÉ.

LA brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, Qu'est devenu un tel? il vous répond durement, Ne me rompez point la tête. Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas; mais il dit fièrement à celui qui la marchandé, Qu'y trouvez-vous à dire¹? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : Si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et qu'ils ne leur sont pas donnés pour rien². Il est inexorable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent³, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter

à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité ⁴; ne veut ni chanter à son tour ni réciter ⁵ dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices ⁶.

¹ Plusieurs critiques ont prouvé qu'il faut traduire ce passage : « S'il met un objet en vente, il ne dira point » aux acheteurs ce qu'il en voudroit avoir, mais il leur » demandera ce qu'il en pourra trouver. »

² La Bruyere a paraphrasé ce passage obscur et mutilé d'après les idées de Casaubon : selon d'autres critiques, il est question d'un présent ou d'une invitation qu'on fait au brutal, ou bien d'une portion de victime qu'on lui envoie *; et sa réponse est, « Je ne reçois pas de présents, » ou « Je ne voudrois pas même goûter ce qu'on » me donne. »

³ « Qui fait une collecte **. »

⁴ Ces mots ne sont point dans le texte.

⁵ Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits

* Voyez chap. 12, note 5, et chap. 17, note 2.

** Voyez chap. 1, note 3.

de leurs poètes, et dansoient ensemble après le repas.
Voyez le chapitre DU CONTRE-TEMPS. LA BRUYERE *.

⁶ Le grec dit simplement : « Il est capable aussi de ne
» point prier les dieux. »

* Chap. 12, note 7.

CHAPITRE XVI.

DE LA SUPERSTITION.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains ², s'être purifié avec de l'eau lustrale ³, sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court; et il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel ⁴: et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées ⁵, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant elles, et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce: mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac; et s'en défait ⁶. Son foible encore est de purifier

sans fin la maison qu'il habite⁷, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches⁸ : et lorsqu'il lui arrive d'avoir, pendant son sommeil, quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier⁹. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier dans ses mystères¹⁰ : il y mène sa femme ; ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice¹¹. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien, ou de la squille¹². Enfin, s'il voit un homme frappé d'épilepsie¹³, saisi d'horreur il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

¹ Ce chapitre est le premier dans lequel on trouvera des additions prises dans le manuscrit de la bibliothèque palatine du Vatican qui contient une copie plus complète que les autres des quinze derniers chapitres de cet ouvrage. M. Siebenkees, sur les manuscrits duquel on a publié cette copie, doutoit de l'authenticité de ces morceaux nouveaux ; mais ses doutes sont sans fondement, et il

paroît ne les avoir conçus que par la difficulté d'expliquer l'origine de cette différence entre les manuscrits. M. Schneider a levé cette difficulté, et a démontré toute l'importance de ces additions, lesquelles nous donnent non seulement des lumières nouvelles sur plusieurs points importants des mœurs anciennes, mais dont la plupart complètent et expliquent des passages inintelligibles sans ce secours. Ce savant a observé qu'elles prouvent que nous ne possédions auparavant que des extraits très-imparfaits de cet ouvrage. Cette hypothèse explique les transpositions, les obscurités et les phrases tronquées qui y sont si fréquentes; et celles qui se trouvent même dans le manuscrit palatin font soupçonner qu'il n'est lui-même qu'un extrait plus complet. Cette opinion est en outre confirmée pour ce manuscrit comme pour les autres par une formule usitée spécialement par les abrégiateurs, qui se trouve au chap. 11 et au chap. 19 *. Cependant les difficultés qui se rencontrent particulièrement dans les additions viennent surtout de ce qu'elles ne nous sont transmises que par une seule copie. Tous ceux qui se sont occupés de l'examen critique des auteurs anciens savent que ce n'est qu'à force d'en comparer les différentes copies qu'on parvient à leur rendre jusqu'à un certain point leur perfection primitive.

² D'après une correction ingénieuse de M. Siebenkees, le manuscrit du Vatican ajoute, « dans une source. » Cette ablution étoit le symbole d'une purification morale; le laurier dont il est question dans la suite de la phrase passoit pour écarter tous les malheurs de celui qui portoit sur soi quelque partie de cet arbuste. Voyez les notes de

* Voyez la note 9 du premier et la note 2 du second de ces chapitres.

Duport, et, sur ce caractère en général, le chapitre 21 d'Anacharsis. J'ai parlé dans la note 14 du Discours sur Theophraste des opinions religieuses de ce philosophe et d'un livre écrit sur le présent chapitre en particulier. Il me paroît que la religion des Athéniens avoit été surchargée de beaucoup de superstitions nouvelles depuis la décadence des républiques de la Grèce, et sur-tout du temps de Philippe et d'Alexandre. Voyez chap. 25, note 3.

³ Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'en brûloit la victime : elle étoit dans une chaudière à la porte du temple : l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres. LA BRUYERE. Il falloit dire, Asperger. « Spargens rore levi, ramo felicis » olivæ, » dit Virgile, *Æneid.* lib. VI, v. 229; et au lieu d'ajouter « sort du temple, » il falloit traduire simplement, après s'être aspergé d'eau sacrée, etc.

⁴ Le manuscrit du Vatican porte : « Voit-il un serpent dans sa maison ; si c'est un PAREIAS, il invoque Bacchus ; si c'est un serpent sacré, il lui fait un sacrifice, » ou bien « il lui bâtit une chapelle. » Voyez sur cette variante la savante note de Schneider, comparée avec le passage de Platon cité par Duport, où ce philosophe dit que les superstitieux remplissent toutes les maisons et tous les quartiers d'autels et de chapelles. L'espèce de serpent appelée PAREIAS, à cause de ses mâchoires très grosses, étoit consacrée à Bacchus : on portoit de ces animaux dans les processions faites en l'honneur de ce dieu ; et l'on voit dans Démosthène PRO CORONA, p. 313, ed. de Reiske, que les superstitieux les élevoient par-dessus la tête, en poussant des cris bachiques. L'espèce appelée sacrée étoit, selon Aristote, longue d'une coude, venimeuse et veue :

mais peut-être ce mot, qui a empêché les naturalistes de la reconnoître, est-il altéré. Aristote ajoute que les espèces les plus grandes fuyoient devant celle-ci.

⁵ Le grec dit : « des pierres ointes ; » c'étoit la manière de les consacrer, usitée même parmi les patriarches. Voyez Genèse, 28.

⁶ D'après une ingénieuse correction d'Étienne Bernard rapportée par Schneider : « Il rend le sac en expiant ce mauvais présage par un sacrifice ». Cicéron dit, DE DIV. l. II, c. 27 : « Nos autem ita leves atque inconsiderati sumus, » ut si mures corroserint aliquid, quorum est opus hoc » unum, monstrum putemus. »

⁷ Le manuscrit du Vatican ajoute, « En disant qu'Hécate y a exercé une influence maligne ; » et continue, « Si » en marchant il voit une chouette, il en est effrayé, et » n'ose continuer son chemin qu'après avoir prononcé ces » mots, QUE MINERVE AIT LE DESSUS. » On attribuoit à l'influence d'Hécate l'épilepsie et différentes autres maladies auxquelles bien des gens supposent encore aujourd'hui des rapports particuliers avec la lune, qui, dans la fable des Grecs, est représentée tantôt par Diane, tantôt par Hécate. Les purifications dont parle le texte consistoient en fumigations *.

⁸ Le manuscrit du Vatican ajoute, « en disant qu'il » lui importe de ne pas se souiller ; » et continue : « Les » quatrièmes et septièmes jours, il fait cuire du vin par » ses gens, sort lui-même pour acheter des branches de » myrte et des tablettes d'eucens, et couronne en ren- » trant les Hermaphrodites pendant toute la journée. »

* Voyez le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 21.

Les quatrièmes jours du mois, ou peut-être de la décade, étoient consacrés à Mercure *. Le vin cuit est relatif à des libations ou à des sacrifices, et les branches de myrte appartiennent au culte de Vénus. Les Hermaphrodites sont des Hermès à tête de Vénus, comme les Herméretes, les Herméraclès, les Hermathènes, étoient des Hermès à tête de Cupidon, d'Hercule, et de Minerve **. Ils se trouvoient peut-être parmi ce grand nombre d'Hermès votifs posés sur la place publique, entre le Pœcile et le Portique royal ***. Le culte de Vénus étoit souvent joint à celui de Mercure ****. Quant au septième jour, si le chiffre est juste, ce ne peut pas être le septième du mois, qui étoit consacré, ainsi que le premier, au culte d'Apollon, et non à celui de Vénus. Il faut donc supposer que le sacrifice se fait tous les sept jours, et ce passage devient très-important pour la célèbre question sur l'antiquité d'un culte hebdomadaire chez les peuples dits profanes. J'observerai, à l'appui de cette opinion qui est celle du citoyen Visconti, que sur les premiers monuments païens de l'introduction de la semaine planétaire dans le calendrier romain, introduction qui paroît dater du deuxième siècle de l'ère chrétienne, Vénus occupe le septième rang parmi les divinités qui président aux jours de cette période *****; que le jour sacré des mahométans est

* Voyez le scol. d'Aristoph. in Plut. v. 1127.

** Voyez Laur. de Sacris gent. Tr. de Gronov., tome 7, p. 176; et Pausanias, liv. XIX, 2, où il parle d'une statue de Vénus en forme d'Hermès.

*** Voyez Harpoer. in Herm.

**** Voyez Arnaud de Diis synedris, chap. 24.

***** Voyez les peintures d'Herculanum, t. III, pl. 50.

le vendredi, et qu'il paroît que ce jour étoit fêté dans l'antiquité par les peuples ismaélites, en l'honneur de Vénus Uranie *; enfin, que la Vénus en forme d'Hermès, dont parle Pausanias, étoit précisément une Vénus Uranie, déesse qui avoit à Athènes un culte solennel et un temple situé près de la place publique, et par conséquent près des Hermès dont j'ai parlé. Des cérémonies hebdomadaires en l'honneur de cette divinité pouvoient avoir passé en Grèce par les conquêtes d'Alexandre, comme l'observation du sabbat paroît s'être introduite à Rome par la conquête de la Palestine **. Par un passage d'Athénée, l. XII, c. 4, il est à peu près certain que les Perses avoient très-anciennement un culte hebdomadaire; et selon Hérodote, I, 130, ils avoient appris le culte d'Uranie des Arabes et des Assyriens, et avoient appelé cette déesse MITRA; ce qui semble prouver qu'ils l'ont associée à Mithras leur divinité principale.

Mais notre texte peut aussi être altéré, et il peut y être question du sixième jour du mois ou de la décade, consacré à Vénus ***. Dans ce cas, il est toujours très-remarquable que les jours du Soleil, de Mercure et de Vénus, occupent dans notre semaine le même rang que

* Voyez Selden de Diis syris, segm. II, ch. 2 et 4.

** Voyez outre les passages d'Ovide, d'Horace et de Tibulle, celui de Sénèque, que cite saint Augustin de Civ. Dei, l. VI, ch. 11, où le célèbre stoïcien reproche aux Romains de son temps de perdre par cette fête juive la septième partie de leur vie.

*** Voyez Jamblichus dans la vie de Pythagore, ch. 28, sect. 152, où l'on cite une explication mystique que le philosophe de Samos a donnée de cet usage.

les jours consacrés par la religion des Grecs aux divinités qui répondent à ces corps célestes occupoient dans le mois d'Athènes, ou dans chacune des trois parties dans lesquelles il étoit divisé; c'est-à-dire que les uns et les autres tombent sur les premiers, quatrièmes et sixièmes jours de ces périodes. Ces superstitions grecques sont sans doute dérivées de l'usage égyptien de consacrer chaque jour à une divinité *; et c'est vraisemblablement à Alexandrie que cet antique usage s'est confondu successivement avec la semaine lunaire ou planétaire que paroissent avoir observée les autres nations de l'orient, avec la consécration du sabbat chez les Juifs, et avec celle du dimanche chez les chrétiens.

9 « Vous ne réfléchissez pas à ce que vous faites » étant éveillés, disoit Diogène à ses contemporains, » mais vous faites beaucoup de cas des visions que vous » avez en dormant. »

10 Instruire de ses mystères. LA BRUYERE. On ne se faisoit pas initier tous les mois, mais une fois dans la vie, et puis on observoit certaines cérémonies prescrites par ces mystères **. Le mot que tous les traducteurs de ce passage ont rendu par INITIER est pris souvent par les anciens dans un sens fort étendu ***; je crois qu'il faut le traduire ici par PURIFIER. Il faut observer, au reste, que les mystères d'Orphée sont ceux de Bacchus, et ne pas les confondre avec les mystères de Cérés. Toute la Grèce célébroit ces derniers avec la plus grande solennité, au lieu que les

* Voyez Hérodote, liv. II, chap. 82.

** Voyez les notes de Casaubon.

*** Voyez Athénée, liv. II, chap. 12.

prêtres d'Orphée étoient une espèce de charlatans ambulans, dont les gens sensés ne faisoient aucun cas, et qui n'ont acquis de l'importance que vers le temps de la décadence de l'empire romain *.

¹¹ Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase défectueuse, que, d'après une explication du citoyen Coray, appuyée sur les usages actuels de la Grèce, il faut entendre, « Il va quelquefois s'asperger d'eau de mer; et si » alors quelqu'un le regarde avec envie, il attache un » ail sur sa tête, et va la laver, etc. » Cette cérémonie devoit détourner le mauvais effet que pourroit produire le coup-d'œil de l'envieux. On trouvera plusieurs passages anciens sur l'influence maligne qu'on attribuoit à ce coup-d'œil, dans les commentateurs de ce vers des *Bucoliques* de Virgile ** :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

L'eau de mer étoit regardée comme la plus convenable aux purifications ***.

¹² Espèce d'ognon marin. LA BRUYERE. Le traducteur a inséré dans le texte la manière dont il croyoit que cette expiation se faisoit; mais il paroît que le chien sacrifié n'étoit que porté autour de la personne qu'on vouloit purifier, et la squille étoit vraisemblablement brûlée.

¹³ Le grec ajoute même dans l'ancien texte : « ou » un homme dont l'esprit est aliéné. »

* Voyez *Anacharsis*, chap. 21; et *Le savant mémoire de Freret* sur le culte de Bacchus.

** *Ecl.* III, v. 103.

*** Voyez *Anach.*, chap. 21; et *Duport* dans les notes du commencement de ce chapitre.

CHAPITRE XVII.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.¹

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement ¹. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer un plat ² à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié : « Je » n'étois pas digne, dit cet esprit querelleur, de » boire de son vin, ni de manger à sa table. » Tout lui est suspect, jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur ³. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir ⁴, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline. Il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu ⁵, il se repent de l'avoir acheté. « Ne suis-je pas trompé? demande-t-il; et existeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans

» défauts ? » A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, et sur l'augmentation de sa famille, Ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié ⁶. Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant ⁷, si quelqu'un l'en félicite, et le convie à mieux espérer de la fortune: Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?

¹ Si l'on vouloit traduire littéralement le texte corrigé par Casaubon, cette définition seroit, « L'esprit chagrin » est un blâme injuste de ce que l'on reçoit; » et d'après le manuscrit du Vatican corrigé par Schneider, « une disposition à blâmer ce qui vous est donné avec bonté. »

² C'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains. LA BRUYERE. Il falloit ajouter, « dans les repas donnés après des sacrifices. * » Au lieu d'un plat, il y a dans le texte « une portion de la » victime. »

* Voyez chap. 12, note 5.

³ Littéralement : « comblé de caresses par sa maîtresse, il lui dit : Je serois fort étonné si tu me chérissois aussi de cœur. »

⁴ Il auroit fallu dire : « Si après une grande sécheresse il vient à pleuvoir. » Le lecteur attentif aura déjà remarqué dans cette traduction beaucoup de négligences de style qu'en ne pardonneroit pas de nos jours.

⁵ Au lieu de ces mots ; et dès que celui-ci , etc. , le texte dit, « et s'il l'a eu à bon marché. » M. Barthélemy, qui a inséré quelques traits de ce caractère dans son chap. 28, rend celui-ci de la manière suivante : « Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en rapporte à son estimation : savez-vous ce qu'il fait ? il me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur. »

⁶ Le grec porte : « Si tu ajoutes que mon bien est diminué de moitié, tu auras dit la vérité. »

⁷ Voyez chap. 1, note 3.

CHAPITRE XVIII.

DE LA DEFIANCE.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade ¹ qu'il fait pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée ², et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison; et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages ³, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est pas chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez

celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution 4. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases 5, il les lui refuse souvent; ou s'il les accorde*, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés: il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie* 6. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville 7, il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdoit de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit, Estimez cela, et mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent 8.

¹ Six cents pas. LA BRUYERE. Le stade olympique avoit, selon M. Barthelemy, quatre-vingt-quatorze toises et demie. Le manuscrit du Vatican porte: « et s'assied à chaque » stade pour le compter. »

² Les anciens employoient souvent la cire et le cachet en place des serrures et des clefs. Ils cachetoient même quelquefois les portes, et sur-tout celles du gynécée*.

³ « Quand il demande les intérêts de son argent, afin » que ses débiteurs ne puissent pas nier la dette. » Il faut supposer peut-être que c'est avec les mêmes témoins qui étoient présents lorsque l'argent a été remis.

* Voyez entre autres les Thesmoph. d'Aristoph. v. 422.

4 Le grec dit : « mais chez celui qui a un bon ré-
» pondant. »

5 D'or ou d'argent. LA BRUYERE.

6 Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu ; mais il est suppléé par quelques interprètes. LA BRUYERE. C'est Casaubon qui avoit suppléé à cette phrase défectueuse, non seulement par les mots que La Bruyere a désignés, mais encore par les quatre précédents. Voilà comme le manuscrit du Vatican restitue ce passage, dans lequel on reconnoitra avec plaisir un trait que Casaubon avoit deviné : « Il les refuse » la plupart du temps ; mais s'ils sont demandés par » un ami ou par un parent, il est tenté de les essayer et » de les peser, et exige presque une caution avant de les » prêter. » Il veut les essayer aux yeux de celui à qui il les confie, pour lui prouver que c'est de l'or ou de l'argent fin. Ce sens du verbe grec restitué dans cette phrase par le citoyen Coray est justifié par l'explication que donne Hésychius du substantif qui en dérive.

7 La Bruyere a ajouté les mots « QU'IL AFFECTIONNE. » Le citoyen Coray a joint ce trait au précédent, en l'appliquant à l'esclave qui porte les vases.

8 Dans les additions du manuscrit du Vatican à cette phrase difficile et elliptique, il faut, je crois, mettre le dernier verbe à l'optatif attique de l'aoriste, et traduire, « Il répond à ceux qui, ayant acheté quelque chose chez » lui, lui disent de faire le compte et de mettre l'objet en » note, parce qu'ils n'ont pas en ce moment le temps de » lui envoyer de l'argent : Oh ! ne vous en mettez pas

» en peine, car quand même vous en auriez le temps,
» je ne vous en suivrais pas moins; » c'est-à-dire, quand
même vous me diriez que vous m'enverrez l'argent sur-
le-champ, je préférerois pourtant de vous accompagner
chez vous ou chez votre banquier pour le toucher moi-
même.

CHAPITRE XIX.

D'UN VILAIN HOMME.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelque fois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étoient sujets ¹. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve: il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout ²: il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine ³, fait en buvant des choses contre la bienséance ⁴, ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais ⁵, et ne paroît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe ⁶ et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure ⁷. Une autre

fois, dans le temple et en faisant des libations ⁸, il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûte; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent: il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire ⁹.

¹ Le manuscrit du Vatican ajoute: « et qu'elle préserve sa race d'un mélange étranger. »

² Le grec porte ici la formule dont j'ai parlé au chap. 11, note 9, et au chap. 16, note 1.

³ Le grec ajoute: « et laisse tomber ce qu'il mange. »

⁴ Le manuscrit du Vatican ajoute: « Il est couché à table sous la même couverture que sa femme, et prend avec elle des libertés déplacées. »

⁵ Le manuscrit du Vatican fait ici un léger changement, et ajoute un mot qui, tel qu'il est, ne présente aucun sens convenable; le citoyen Visconti propose de le corriger en σφίγγεσθαι, dans le sens de SE SERRER DANS SES HABITS; signification que l'on peut donner à ce verbe

avec d'autant plus de vraisemblance, qu'Hésychius explique le substantif qui en dérive par TUNIQUE. Cet homme malpropre n'attend pas seulement que sa mauvaise huile soit sèche, mais s'enveloppe sur-le-champ dans ses habits. L'usage ordinaire exigeoit de laisser sécher l'huile au soleil, ce que les Romains appeloient INSOLATIO.

⁶ Le manuscrit du Vatican ajoute « TOUT USÉE, » et parle aussi d'une tunique grossière.

⁷ Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hasard, par ceux qui venoient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples. LA BRUYERE.

⁸ Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices. LA BRUYERE.

⁹ Le grec dit : « Il crache par dessus la table sur celui » qui lui donne à boire. » Les anciens n'occupoient qu'un côté de la table, ou des tables, qu'on plaçoit devant eux; et les esclaves qui les servoient se tenoient de l'autre côté.

Au reste, les quatre derniers traits de ce caractère appartiennent peut-être au chapitre suivant. La transposition manifeste de plusieurs traits du caractère XXX au caractère XI doit inspirer naturellement l'idée d'attribuer à une cause semblable toutes les incohérences de cet ouvrage, plutôt que de les mettre sur le compte de l'auteur.

CHAPITRE XX.

D'UN HOMME INCOMMODE.

CE qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup ¹; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours ²; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est près de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, et l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage ³; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché ⁴, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses déjections ⁵; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui ⁶; qui, ne sachant que dire ⁷, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croit dans son jardin de bons légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui

s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite ⁸ qu'il a chez lui ; qui l'invite, à table, à se mettre en bonne humeur et à réjouir la compagnie.

¹ Littéralement : « La malice innocente est une conduite » qui incommode sans nuire. »

² Le grec dit : « Ce mauvais plaisant est capable de » réveiller un homme qui vient de s'endormir, en en- » trant chez lui pour causer. »

³ Ou, d'après le citoyen Coray, « Prêt à s'embarquer » pour quelque voyage, il se promène sur le rivage, et » empêche qu'on ne mette à la voile, en priant ceux qui » doivent partir avec lui d'attendre qu'il ait fini sa pro- » menade. »

⁴ Casaubon a prouvé que c'étoit là la manière ordinaire de donner à manger aux enfants ; mais par cette raison même, et d'après le sens littéral du grec, je crois qu'il faut traduire : « Il mâche quelque chose comme pour » le lui donner, et l'avale lui-même. » Le manuscrit du Vatican ajoute, « et l'appelle plus malin que son grand- » père. »

⁵ Théophraste lui fait dire « que la bile qu'il a rendue » étoit plus noire que la sauce qui est sur la table. » Ce trait et le suivant me paroissent appartenir au caractère précédent, à la place de ceux que je crois avoir été distraits de celui-ci *.

* Voyez la note 9 du chapitre précédent.

⁶ Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase très-obscurc, et vraisemblablement altérée par les copistes. Il me paroît que Théophraste fait dire à ce mauvais plaisant, au sujet des douleurs de sa mère, « Un moment » bien doux a dû précéder celui-là ; et sans ces deux choses » il est impossible de produire un homme. »

⁷ Cette transition est de La Bruyere : les traits qui suivent me paroissent appartenir au caractère suivant ou au chap. 23. D'après les additions du manuscrit du Vatican, il faut les traduire : « Il se vante d'avoir chez lui d'excellent » lente eau de citerne, et de posséder un jardin qui lui donne » les légumes les plus tendres en grande abondance. Il dit » aussi qu'il a un cuisinier d'un rare talent, et que sa » maison est comme une hôtellerie, parce qu'elle est toujours » pleine d'étrangers, et que ses amis ressemblent au » tonneau percé de la fable, puisqu'il ne peut les satisfaire » en les comblant de bienfaits. » Les traits suivans sont encore d'un genre différent, et conviendroient mieux au chap. 13 ou au chap. 11 : « Quand il donne un repas, » il fait connoître son parasite à ses convives ; et les provoquant à boire, il dit que celle qui doit amuser la » compagnie est toute prête, et que, dès qu'on voudra, » il la fera chercher chez l'entrepreneur, pour faire de la » musique et pour égayer tout le monde. * » Ces nombreuses transpositions favorisent l'opinion de ceux qui croient que l'ouvrage de Théophraste d'où ces caractères sont extraits avoit une forme toute différente de celle de ces fragments.

⁸ Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui. LA BRUYERE.

* Voyez chap. 9, note 4, et chap. 11, note 5.

CHAPITRE XXI.

DE LA SOTTE VANITÉ¹.

LA sottie vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; et dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux, et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli². Il aime à se faire suivre par un More³. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnoie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée⁴. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent⁵, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade⁶ qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la

place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : IL ÉTOIT DE RACE DE MALTE ⁷. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours ⁸. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature ⁹; et sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : « Nous pouvons, dit-il, vous » assurer, o Athéniens, que pendant le temps de » notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, » et que nous lui avons rendu des honneurs tels » que les mérite de nous la mère des dieux : espérez » donc toutes choses heureuses de cette déesse ». Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au-delà même de ses souhaits.

¹ Le mot employé par Théophraste signifie littéralement L'AMBITION DES PETITES CHOSES.

² Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes, se contentoient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville. LA

BRUYERE. Le grec dit seulement : « Il conduit son fils à » Delphes pour lui faire couper les cheveux. » C'étoit, selon Plutarque dans la vie de Thésée, l'antique usage d'Athènes lorsqu'un enfant étoit parvenu à l'âge de puberté. Il me paroît que cette coupe des cheveux étoit différente de celle qui avoit lieu lors de l'inscription dans la curie, et dont il a été parlé au chapitre 10, note 4. On peut consulter, sur les différentes formalités par lesquelles les enfans passoient successivement pour arriver enfin au rang de citoyen, le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 26.

³ Anciennement ces Nègres étoient fort chers * ; au lieu que sous les empereurs romains ils étoient moins estimés que d'autres esclaves **.

⁴ Le manuscrit du Vatican insère ici : « Il achète » une petite échelle pour le geai qu'il nourrit chez lui, et » fait faire un petit bouclier de cuivre que l'oiseau doit porter lorsqu'il sautille sur cette échelle. »

⁵ Le grec ne parle pas de la peau du front seulement, mais de toute la partie antérieure de la tête ; et cet usage paroît avoir donné lieu à l'ornement des frises des entablemens anciens, composé d'une suite de crânes de taureaux liés par des festons de laine.

⁶ Le grec parle d'une parade du corps de la cavalerie d'Athènes ; ce corps de 1200 hommes étoit composé

* Voyez Térence, Eunuch. act. I, scène 2, v. 85.

** Voyez Visconti, in Mus. Pio Clem. III, pl. 35. Voyez aussi le caractère du Glorieux, tiré des Rhétoriques ad Herennium.

des citoyens les plus riches et les plus puissants. C'est pour faire voir à tout le monde qu'il sert dans cette élite, que ce vaniteux se promène dans la place publique en gardant son habit de cérémonie, que, selon le véritable sens du texte, il retrouse élégamment. Le manuscrit du Vatican ajoute, « et ses éperons. » On voit encore aujourd'hui une pompe ou procession de ce genre, sculptée par Phidias, ~~ours~~ sur ses dessus, dans la grande frise du temple de Minerve à Athènes; elle est représentée dans Stuart, au commencement du vol. 2.

7 Cette île portoit de petits chiens fort estimés. LA BRUYERE. Le grec dit : « Il lui dresse un monument et » un cippe sur lequel il fait graver, etc. »

8 La Bruyere et tous ceux qui ont séparé ce trait du précédent n'ont pas fait attention que le grec ne parle pas de parfums extraordinaires, et que se frotter d'huile tous les jours n'étoit pas un effet de la vanité à Athènes, mais un usage ordinaire *. Par cette raison, et d'après le manuscrit du Vatican, il faut traduire : « Il suspend un » anneau dans le temple d'Esculape, et l'use à force d'y » suspendre des fleurs et d'y verser de l'huile. » D'après M. Schneider, cet anneau étoit apparemment de la classe de ceux auxquels on attribuoit des vertus médicales, et c'est par reconnaissance de quelque guérison que le vaniteux le suspend. Les couronnes de fleurs renouvelées souvent rappellent ce vers de Virgile, *Æneid.* I, 416 :

Thure calent aræ, sertisque recentibus halant.

9 La Bruyere a beaucoup altéré ce trait. Le grec porte : « Il intrigue auprès des prytaues pour que ce soit lui que

* Voyez chap. 5, note 4.

» l'on charge d'annoncer au peuple le résultat des sacrifices : alors, revêtu d'un habit magnifique, et portant une couronne sur la tête, il dit avec emphase : O citoyens d'Athènes, nous, les prytanes, avons sacrifié à la mère des dieux ; le sacrifice a été bien reçu, et il est d'un heureux présage ; recevez-en les fruits, etc. » Voyez sur les prytanes la table 3, ajoutée au Voyage d'Anacharsis, et le chap. 14 du corps de l'ouvrage. Les sacrifices que les présidents des prytanes faisoient trois ou quatre fois par mois s'adressoient à différentes divinités ; il se peut que l'abréviateur ou les copistes aient omis quelques noms ; peut-être aussi s'agit-il d'un sacrifice à Vesta, dont le culte étoit confié particulièrement à ces magistrats, et qui a été confondue plusieurs fois par les anciens avec Cybèle. Voyez la dissertation de Spanheim dans le cinquième volume du Trésor de Grævius.

CHAPITRE XXII.

DE L'AVARICE.

CET vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense ¹. Si un tel homme a remporté le prix de la tragédie ², il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois ³, et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république; alors il se lève et garde le silence ⁴, ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie, selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel ⁵; il réserve les autres pour les vendre; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces ⁶, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote ⁷. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes

d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander, comme aux autres, quelque secours⁸ ; il se détourne de lui, et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme⁹, content de lui en louer quelques unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaye le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches : qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée¹⁰.

¹ La définition de cette nouvelle nuance d'avarice est certainement altérée dans le grec ; je crois qu'il faut corriger ἀπουσία φίλ. δ. ἐχουσης : le sens alors est celui que La Bruyere a exprimé, et nul autre ne peut convenir à ce caractère. La préposition ἀπο peut avoir été exprimée par une ligature qu'un copiste a prise pour περι : un correcteur a mis la véritable à la marge ; et on l'a insérée par erreur à la place où on la trouve à présent dans les manuscrits, et où elle ne forme qu'un barbarisme.

² Qu'il a faite ou récitée. LA BRUYERE. Ou plutôt qu'il a fait jouer par des comédiens nourris et instruits à ses

frais. Voyez le caractère de la Magnificence, selon Aristote, que j'ai placé à la suite des Caractères de La Bruyère, et qu'il sera intéressant de comparer avec ce chapitre.

³ Le texte dit simplement , « Il consacre à Bacchus » une couronne de bois, sur laquelle il fait graver son » nom. »

⁴ Ceux qui vouloient donner se levoient et offroient une somme : ceux qui ne vouloient rien donner se levoient et se taisoient. LA BRUYÈRE. Voyez le chap. 56 du jeune Anacharsis.

⁵ C'étoient les cuisses et les intestins. LA BRUYÈRE. On partageoit la victime entre les dieux, les prêtres, et ceux qui l'avoient présentée. La portion des dieux étoit brûlée, celle des prêtres faisoit partie de leur revenu, et la troisième servoit à un festin ou à des présents donnés par celui qui avoit sacrifié. Voyage du jeune Anacharsis, chap. 21.

⁶ Cette raison est ajoutée par le traducteur. Le grec dit seulement : « Il oblige les gens qu'il loue pour servir » pendant les noces à se nourrir chez eux. » Les noces des Athéniens étoient des fêtes très-magnifiques : et on ne pouvoit pas reprocher à un homme de n'avoir pas assez de domestiques pour servir dans cette occasion ; mais c'étoit une lésinerie que de ne pas nourrir ceux qu'on louoit.

⁷ Le grec dit : « S'il commande une galère qu'il a » fournie à l'état, il fait étendre les couvertures du pi- » lote sous le pont, et met les siennes en réserve. » Les citoyens d'Athènes étoient obligés d'équiper un nombre

de galères proportionné à l'état de leur fortune *. Les triérarques avoient un cabinet particulier nommé LA TENTE ; mais cet avare aime mieux coucher, avec l'équipage, sous ce morceau de tillac qui se trouvoit entre les deux tours. V. Pollux, I, 90. Dans les galères modernes, les chevaliers de Malte avoient, comme les triérarques d'Athènes, un TENDELET ; et le capitaine couchoit, comme ici le pilote, sous un bout de pont ou de tillac qui s'appeloit LA TLUQUE.

Le manuscrit du Vatican ajoute : « Il est capable de » ne pas envoyer ses enfants à l'école vers le temps où il » est d'usage de faire des présents au maître, mais de dire » qu'ils sont malades, afin de s'épargner cette dépense. »

⁸ Par forme de contribution. Voyez les chapitres de la Dissimulation et de l'Esprit chagrin. LA BRUYERE **. Le manuscrit du Vatican ajoute au commencement de cette phrase, « s'il est prévenu que cet ami fait une » collecte ; » et à la fin, « et rentre chez lui par un » grand détour. »

⁹ Le manuscrit du Vatican ajoute, « qui lui a porté » une dot considérable ; » et continue, « mais il loue » une jeune fille pour la suivre dans ses sorties : » car je crois que c'est ainsi qu'il faut corriger et entendre ce texte. Le passage de Pollux que j'ai cité au chap. 2, note 6, s'oppose à la manière dont M. Schneider a voulu y suppléer : il est bien plus simple de lire, *ἐκ τῶν γυναικίων παιδίων*, et c'est un trait d'avarice de plus de ne louer qu'une femme. Cette conjecture ingénieuse

* Voyez le Voyage d'Anacharsis, chap. 56

** Voyez chap. 1, note 3, et chap. 17, note 8.

est du citoyen Visconti. Le manuscrit du Vatican ajoute encore, « il porte des souliers raccommodés et à double » semelle, et s'en vante en disant qu'ils sont aussi durs » que de la corne *. »

¹ Ce dernier trait est tout à fait altéré par cette traduction, et il me semble qu'aucun éditeur n'en a encore saisi le véritable sens. Le grec dit : « pour s'asseoir il » roule le vieux manteau qu'il porte lui-même; » c'est-à-dire, au lieu de se faire suivre par un esclave qui porte un pliant, comme c'étoit l'usage des riches **, il épargne cette dépense en s'asseyant sur son vieux manteau.

* Voyez chap. 4, note 2.

** Voyez Aristophane IN EQUIT., v. 1381 et suiv., et Hézych. IN OKLAD.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"

Tombo N.º.....
MUSEU LITERÁRIO

CHAPITRE XXIII.

DE L'OSTENTATION.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée ¹ où les marchands étalent, et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer; il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux sur-tout que lui qui leur parle y a faits ². Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre ³, quels beaux vases et tout enrichis de pierres il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs ⁴. Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater ⁵, qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que, bien que les magistrats lui aient permis tels transports de bois ⁶ qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour

éviter néanmoins l'envie du peuple il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que , pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusques à la somme de cinq talents 7 : et s'il parle à des gens qu'il ne connoit point, et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; et quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, et que dix talents y sont employés, sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense⁸. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres⁹, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents; et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve¹⁰. Enfin, s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui¹¹.

¹ Port à Athènes fort célèbre. LA BRUYERE. Le traducteur a exprimé par cette phrase une correction de Casaubon que peut-être le texte n'exigeoit point ; le mot que donnent les manuscrits signifie la langue de terre qui joint la péninsule du Pirée au continent, et qui ser voit de promenade aux Athéniens.

² Le manuscrit du Vatican ajoute, « et des pertes ; » et continue, « et en se vantant ainsi, il envoie son esclave » à un comptoir où il n'a qu'une drachme à toucher. »

³ Tous les manuscrits portent ÉVANDRE, nom que l'on ne trouve point dans l'histoire de ce temps. Le manuscrit du Vatican ajoute, « et comment il étoit avec lui. »

⁴ C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce: LA BRUYERE. Cependant on faisoit venir d'Asie plusieurs articles de manufactures * ; et ce n'est que dans les beaux arts que les Grecs paroissent avoir eu une supériorité exclusive.

⁵ L'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine. LA BRUYERE **. Dans le reste de la phrase il faut, je crois, adopter la correction d'Auber, et traduire, « qu'il est » arrivé dans la Macédoine en trois jours, » ou peut-être « depuis trois jours. »

⁶ Parce que les pins, les sapins, les cyprès, et tout autre bois propre à construire des vaisseaux, étoient rares

* Voyez le Voyage du jeune Anacharsis, ch. 20 et 55.

** Voyez chap. 8, note G

dans le pays attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut. LA BRUYERE. Je crois, avec le citoyen Coray, que ce trait a rapport à celui qui précède, et qu'il faut traduire, « et que ce » prince lui ayant voulu permettre d'exporter des bois » de construction sans payer de droits, il l'avoit refusé » pour éviter les calomnies. » C'est de la Macédoine qu'on faisoit venir ordinairement ces bois. Le manuscrit du Vatican ajoute, d'après l'interprétation de M. Schneider, « car il falloit bien être plus raisonnable que les Macé- » doniens. » Cette faveur d'un roi étranger auroit pu compromettre un Athénien, ou du moins lui attirer l'envie et la haine d'une partie de ses concitoyens.

7 Un talent attique dont il s'agit valoit soixante mines attiques; une mine, cent drachmes; une drachme, six oboles. Le talent attique valoit quelque six cents écus de notre monnoie. LA BRUYERE. D'après l'évaluation de M. Barthelemy, le talent que La Bruyere n'estime qu'environ 1800 livres en valoit 5400. Le manuscrit du Vatican ajoute, « car je ne sais ce que c'est que de refuser. »

Le grec ne joint pas le trait suivant à celui-ci, et y parle de ce genre de collectes nommées ÉRANES, dont il a été question au chap. 1, note 3.

8 On peut consulter sur les charges onéreuses d'Athènes le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 24 et chap. 56. Elles consistoient en repas à donner, en chœurs à fournir pour les jeux, en contributions pour l'entretien des gymnases, etc. etc.

9 Le grec dit : « Il se rend aux boutiques des mar- » chands, et y demande des étoffes précieuses jusqu'à

» la valeur de deux talents, etc. » On peut substituer à la correction de Casaubon celle de *κλισίας*, proposée par le citoyen Visconti

10 Coutume des anciens. LA BRUYERE.

11 Par droit d'hospitalité. LA BRUYERE.

On peut comparer avec ce caractère celui du Glorieux qu'on trouvera à la suite de cet ouvrage, et qui est tiré des livres de rhétorique adressés à Hérennius.

CHAPITRE XXIV.

DE L'ORGUEIL.

IL faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais, sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper ¹. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir; il le reprochera en pleine rue, à la vue de tout le monde ². N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre il s'approche de vous, et qu'il vous parle le premier: de même; au lieu d'expédier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent ³. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons ⁴ pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour

avertir qu'il va venir ⁵. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume ⁶. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties : mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre, « Je vous prie » de me faire ce plaisir, » ou « de me rendre ce » service ; » mais, « j'entends que cela soit ainsi ; » j'envoie un homme vers vous pour recevoir une » telle chose ; je ne veux pas que l'affaire se passe » autrement ; faites ce que je vous dis prompte- » ment et sans différer. » Voilà son style.

¹ Littéralement, « L'orgueilleux est capable de dire à » celui qui est pressé de le voir immédiatement après le » diner, que cela ne peut se faire qu'à la promenade. »

² D'après le manuscrit du Vatican : « S'il fait du bien » à quelqu'un, il lui recommande de s'en souvenir : si on » le choisit pour arbitre, il juge la cause en marchant dans » les rues : s'il est élu pour quelque magistrature, il la » refuse, en affirmant par serment qu'il n'a pas le temps » de s'en charger. » Je corrige le verbe qui commence la seconde phrase, en *βαδίζω*.

³ Le manuscrit du Vatican ajoute, « ou bien portant la » tête haute, quand bon lui semble. »

⁴ C'est le traducteur qui a ajouté cet adoucissement.

⁵ Voyez le chap. 2, DE LA FLATTERIE. LA BRUYERE.

⁶ Avec des huiles de senteur. LA BRUYERE *. Le manuscrit du Vatican ajoute, « ou lorsqu'il se lave ».

* Voyez chap. 5, note 4.

CHAPITRE XXV.

DE LA PEUR, OU DU DÉFAUT DE COURAGE.

CETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vue d'un péril vrai ou imaginaire ; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte ¹ ; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés ² : s'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les dieux sont propices ³ : après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit. dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage ; et après cette précaution, il ne laisse pas de prier les navigateurs de le mettre à terre ⁴. Que si cet homme foible, dans une expédition militaire où il s'est

l'engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis⁵ : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux ; alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes⁶, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher ; pendant que, d'un autre côté, son valet va, par ses ordres, savoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires ; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage⁷, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : Ah ! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu⁸, maudit sonneur, qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le

sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire ⁹ à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami : il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays ¹⁰; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis, et l'a apporté dans sa tente.

¹ Le grec dit, « Sur mer il prend des promontoires » pour des galères de pirates. »

² Les anciens naviguoient rarement avec ceux qui passaient pour impies; et ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire, instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le chap. 16 DE LA SUPERSTITION. LA BRUYERE.

Les mystères dont il s'agit ici sont ou ceux d'Éleusis, dans lesquels, d'après la religion populaire des Grecs, tout le monde devoit être initié; ou bien ceux de Samothrace, qui étoient censés avoir la vertu particulière de préserver leurs initiés des naufrages.

³ Ils consultoient les dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes. LA BRUYERE. Le grec porte : « Il lui demande ce qu'il pense » DU DIEU; » et je crois avec Fischer et Coray que cela veut dire « ce qu'il présume de l'état du ciel. » Jupiter,

ou le dieu par excellence, présidoit sur-tout aux révolutions de l'atmosphère. On peut même observer en général que la météorologie paroît avoir été la base primitive ou du moins la première occasion de la religion des Grecs. C'est ce qui devoit arriver dans un pays entrecoupé par des montagnes et entouré de la mer. Les religions antiques des grands continents ouverts et plats devoient au contraire être fondées principalement sur l'astronomie. Des traditions historiques se sont ensuite confondues avec les sentiments vagues de crainte, de reconnoissance et d'admiration, que produisoient les révolutions de la nature. Des allégories et des idées morales y ont été jointes dès les commencemens de la civilisation; mais la suite des siècles, et sur-tout les temps de malheur et d'oppression, ont plongé les peuples dans les superstitions les plus grossières, tandis qu'un petit nombre de sages s'élevoit à des sentiments plus purs et à des conceptions plus vastes et plus lumineuses.

4 Le grec porte : « Il se déshabille, donne sa tunique à son esclave, et prie qu'on l'approche de la terre, pour la gagner à la nage et se mettre ainsi en sûreté.

5 D'après le manuscrit du Vatican, il faut traduire ce passage : « S'il fait une campagne dans l'infanterie, il appelle à soi ceux qui courent aux armes pour commencer l'attaque, et leur dit de s'arrêter d'abord, et de regarder autour d'eux, car il est difficile de discerner si ce sont les ennemis. »

6 Plus littéralement : « Mais quand il entend le bruit du combat, quand il voit des hommes tomber; alors il dit à ceux qui l'entourent qu'à force d'empressement il a oublié son épée, etc. »

7 Le manuscrit du Vatican ajoute : « essaie de le porter, » et puis s'assied à côté de lui, etc. »

8 Le grec dit, « puisses-tu devenir la pâture des » corbeaux ! »

9 Le texte porte : « Il va à la rencontre de ceux qui » reviennent du combat, et leur dit, etc. »

10 D'après le manuscrit du Vatican, « il conduit vers » lui ceux de sa bourgade ou de sa tribu. »

CHAPITRE XXVI.

DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE ¹.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur la ruine de celle du peuple ². S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter ³. Il n'approuve point la domination de plusieurs ⁴; et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature ⁵. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure, « Ccla,

» dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi
 » abandonnions la ville. » Vous le voyez se pro-
 mener dans la place, sur le milieu du jour, avec
 des ongles propres, la barbe et les cheveux en
 bon ordre ⁶; repousser fièrement ceux qui se
 trouvent sur ses pas; dire avec chagrin aux pre-
 miers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il
 n'y a plus moyen de vivre ⁷; qu'il ne peut plus
 tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni sup-
 porter plus long-temps les longueurs, les oreries
 et les mensonges des avocats ⁸; qu'il commence à
 avoir honte de se trouver assis dans une assemblée
 publique, ou sur les tribunaux, auprès d'un
 homme mal habillé, sale, et qui dégoûte; et qu'il
 n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple
 qui ne lui soit insupportable ⁹. Il ajoute que c'est
 Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de
 tous ces maux ¹⁰; et il fait de pareils discours aux
 étrangers qui arrivent dans la ville, comme à
 ceux ¹¹ avec qui il sympathise de mœurs et de sen-
 timents.

¹ J'aurois intitulé ce chapitre, DE L'AMBITION OLI-
 GARCHIQUE.

² D'après les différentes corrections dont ce passage
 est susceptible, il faut traduire, ou « l'oligarchie est une
 » ambition qui desire un pouvoir fixe, » ou bien « qui
 » desire vivement de s'enrichir. » Les deux versions pré-
 sentent une opposition à l'ambition des démagogues, qui

ne briguent qu'une autorité passagère et qui recherchent plutôt l'autorité que les richesses. Selon Aristote, l'oligarchie est une aristocratie dégénérée par le vice des gouvernants, qui administrent mal et s'approprient injustement la plupart des droits et des biens de l'état, conservent toujours les mêmes personnes dans les places, et s'occupent sur-tout à s'enrichir.

³ La fin de cette phrase étoit très-mutilée dans l'ancien texte, et La Bruyere la traduit d'après les conjectures de Casaubon. Le manuscrit du Vatican, en y faisant une légère correction que le sens exige impérieusement, porte : « Le partisan de l'oligarchie s'y oppose, et dit qu'il » faut donner à l'archonte un pouvoir illimité; et si l'on » proposoit d'adjoindre à ce magistrat dix citoyens, il » persisteroit à dire qu'un seul suffit. » On peut voir dans le chapitre 34 du Voyage du jeune Anacharsis les formalités ordinaires de la direction des cérémonies publiques.

⁴ Le traducteur a ajouté ces mots; Théophraste n'indique cette opinion que par le vers d'Homère, dont la traduction littérale est, « la multiplicité des chefs ne vaut » rien, il faut qu'un seul gouverne. » Il. II, v. 204.

⁵ Le grec dit : « Cessons de fréquenter les gens en » place. » Et d'après le manuscrit du Vatican la phrase continue, « et s'il en a été offensé ou mortifié personnelle- » ment, il dit : Il faut qu'eux ou nous abandonnions la » ville. » On se rappelle que, du temps même de Théophraste, le gouvernement d'Athènes fut changé deux fois par des chefs macédoniens. L'exil des chefs du parti vaincu étoit une suite ordinaire des révolutions de ce genre.

6 Le grec dit « d'une coupe moyenne * . » Le manuscrit du Vatican ajoute, « relevant élégamment son manteau ** . »

7 Le manuscrit du Vatican ajoute : « à cause des dé- » lateurs. »

8 Le même manuscrit ajoute ici : « qu'il ne sait ce que » pensent les hommes qui se mêlent des affaires de l'état, » tandis que les fonctions publiques sont si désagréables » à cause de l'espèce de gens qui les confère et en dispose. » C'est ainsi du moins que je crois que l'on peut expliquer la fin de cette phrase très-obscurc dans le grec.

9 Nous trouvons encore dans la même source l'addition suivante : « Quand cesserons-nous d'être ruinés par » des charges onéreuses qu'il faut supporter, et des galères » qu'il faut équiper ? »

10 Thésée avoit jeté les fondements de la république d'Athènes, en établissant l'égalité entre les citoyens. LA BRUYERE. Le manuscrit du Vatican ajoute au texte, « car » c'est lui qui a réuni les douze villes, et qui a aboli la » royauté; mais aussi par une juste punition il en fut la » première victime. » Mais ces traditions appartiennent plutôt à la fable qu'à l'histoire ***.

11 « De ses concitoyens. » — M. Barthelémy a imité ce caractère presque en entier dans son chap. 28, et y a inséré fort ingénieusement plusieurs traits semblables pris dans d'autres auteurs anciens.

* Voyez chap. 4, note 9

** Voyez la note 10 du discours sur Théophraste.

*** Voyez Pausanias, in Atticis, chap. 3.

CHAPITRE XXVII.

D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

IL s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui , ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices , veulent réparer cette négligence , dans un âge avancé , par un travail souvent inutile ¹. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur , et de les réciter à table dans un festin ² , où , la mémoire venant à lui manquer , il a la confusion de demeurer court. Une autre fois , il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite ou à gauche , le maniement des armes ³, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval ⁴ que l'on lui a prêté , il le presse de l'éperon , veut le manier ; et , lui faisant faire des voltes ou des caracoles , il tombe lourdement et se casse la tête ⁵. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme de bois ⁶ , tantôt tirer de l'arc , et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches ; vouloir d'abord apprendre de lui , se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger , comme s'il étoit le plus habile. Enfin , se voyant tout nu au sortir d'un bain , il imite les postures d'un lutteur ; et , par

le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, et il s'agit d'une manière ridicule ?.

¹ Le texte définit ce caractère : « un goût pour des exercices qui ne conviennent pas à l'âge où l'on se trouve. »

² Voyez le chapitre DE LA BRUTALITÉ. LA BRUYERE. Chap. 15, note 5.

³ Au lieu de la fin de cette phrase que La Bruyere a ajoutée au texte, le manuscrit du Vatican ajoute, d'après une conjecture ingénieuse du citoyen COMTE : « et en ar- »
 » rière. » Ce manuscrit continue : « il se joint à des jeunes »
 » gens pour faire une course avec des flambeaux en l'hon- »
 » neur de quelque héros. S'il est invité à un sacrifice »
 » fait à Hercule, il jette son manteau, et saisit le taureau »
 » pour le terrasser ; et puis il entre dans la palestre pour s'y »
 » livrer encore à d'autres exercices. Dans ces petits théâtres »
 » des places publiques où l'on répète plusieurs fois de suite »
 » le même spectacle, il assiste à trois ou quatre représenta- »
 » tions consécutives pour apprendre les airs par cœur. Dans »
 » les mystères de Sabasius, il cherche à être distingué par- »
 » ticulièrement par le prêtre. Il aime des courtisanes, en- »
 » fonce leurs portes, et plaide pour avoir été battu par un »
 » rival. » On peut consulter sur les courses de flambeaux le chap. 24 du jeune Anacharsis ; et l'on peut voir au vol. II, planche 3, des vases de Hamilton, un sacrifice fait par de jeunes athlètes qui cherchent à terrasser un taureau. Cette explication du dessin que représente cette planche est du moins bien plus naturelle que celle qu'en donne le texte de Hamilton ; et Pausanias parle quelque part d'un rite de ce genre. Les distinctions que brigue ce vieillard

dans les mystères de Sabasius, c'est-à-dire de Bacchus, sont d'autant plus ridicules, que les femmes concouroient à ces mystères*.

J'ai suivi, dans la dernière phrase de cette addition, les corrections du critique anonyme de la gazette littéraire de Jena.

⁴ Le grec porte : « S'il va à la campagne avec un che-
» val, etc. »

⁵ Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase vraisemblablement altérée par les copistes. D'après Schneider, il faudroit traduire, « il fait des pique-niques de onze
» litres, » c'est-à-dire, de onze oboles. « Reste à savoir,
» dit cet éditeur, pourquoi cela est ridicule. » Peut-être faut-il rapporter le fragment de l'auteur comique Sophron, « Le décalitre en est le prix, » aux FEMMES MIMES, titre de la pièce d'où ce fragment nous est conservé par Pollux, l. IV, segn. 173, et supposer que le decalitre fût le prix ordinaire des jeux indécents et des complaisances de ces femmes, et une espèce de surnom qu'on leur donnoit. On pourroit alors corriger ce passage en δεκαλίτραις, et traduire : « Il fait des pique-niques chez des danseuses. » Mais peut-être aussi faut-il traduire tout simplement. « il rassemble, à force de prières, des convives pour
» manger avec lui à frais communs. »

⁶ Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices, pour apprendre à darder. LA BRUYERE. Cette explication est une conjecture ingénieuse de Casaubon; elle est confirmée en quelque sorte par une lampe antique sur laquelle le citoyen Visconti a vu le PALUS

* Voyez Aristophane, in *Lysistrata*, v 388; voyez aussi Démosth. *PRO COR.* page 314.

contre lesquels s'exerçoient les gladiateurs, revêtu d'habillemens militaires. La traduction littérale de ce passage tel que le donne le manuscrit du Vatican seroit : « Il joue à » la grande statue avec son esclave; » ce qui, par une suite de la même explication, pourroit être rendu par l'expression moderne « IL TIRE AU MUR avec son esclave. » Ce manuscrit continue : « Il tire de l'arc ou lance le javelot » avec le pédagogue de ses enfans. »

7 Littéralement, « il s'exerce à la lutte, et agite beau- » coup les hanches. » Le manuscrit du Vatican ajoute, « afin » de paroître instruit; » et continue, « Quand il se trouve » avec des femmes, il se met à danser en chantant entre » les dents pour marquer la cadence. »

CHAPITRE XXVIII.

DE LA MÉDISANCE.

JE définis ainsi la médisance, une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : Si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : son père, dit-il, s'appeloit Sosie ¹, que l'on a connu dans le service, et parmi les troupes, sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville ² : pour sa mère, c'étoit une noble Thracienne ; car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse ³ : celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet. Et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs ⁴, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins ⁵ les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : Je suis, lui dit-il, de votre sentiment ; cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! y a-t-il un plus

grand fripon et des manières plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme ⁶ pour la dépense de chaque repas ? trois oboles ⁷, et rien davantage ; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver, et au mois de décembre ⁸, il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes ⁹. Nul de ses plus familiers amis n'est épargné : les morts même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue ¹⁰.

¹ C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave. LA BRUYERE. Le grec porte : « son père s'appeloit d'abord » Sosie ; dans les troupes il devint Sosistrate ; ensuite il » fut inscrit dans une bourgade. » Le service militaire, quand la république y appeloit des esclaves ou leur permettoit d'y entrer, étoit un moyen de s'affranchir, dit l'auteur du Voyage du jeune Anacharsis, chap. 6, sur des autorités anciennes.

² Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus. LA BRUYERE. Le texte parle de bourgades, sur lesquelles on peut voir le chap. 10, note 7. C'étoit là que se faisoit la première inscription. Voyez Démosth. PRO COR. page 314.

³ Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venoient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis. LA BRUYERE. M. Barthelemy, qui a imité ce caractère dans le chapitre 28 du Voyage du jeune

Anacharsis, fait dire au médisant : « Sa mère est de Thrace, » et sans doute d'une illustre origine ; car les femmes » qui viennent de ce pays éloigné ont autant de prétentions à la naissance que de facilité dans les mœurs. » Le manuscrit du Vatican ajoute, « Et cette chère maîtresse » s'appelle Krinokorax, » nom dont la composition bizarre pouvoit faire rire aux dépens de cette femme : il signifie CORBEAU DE FLEUR DE LIS.

4 C'est le traducteur qui a ajouté cette transition ; et le manuscrit du Vatican indique clairement qu'il faut commencer ici un nouveau trait, et traduire : « Il dit méchamment à quelqu'un : Ah ! je connois bien les femmes » dont tu me parles, et sur lesquelles tu te trompes fort ; » ce sont de celles qui épient sur les grands chemins, etc. » Le même manuscrit fait ensuite une autre addition fort obscure, et qui exige plusieurs corrections ; on peut la traduire : « celle-ci sur-tout est très-habile au métier ; et » ce que je vous dis des autres n'est pas un conte en » l'air : elles se prostituent dans les rues, sont toujours » à la poursuite des hommes, et ouvrent elles-mêmes » la porte de leur maison. » Ce dernier trait a déjà été cité comme une rusticité de la part d'un homme ; mais c'étoit sans doute un signe de prostitution dans une femme, qui devoit rester dans l'intérieur de son gynécée et n'en sortir que bien accompagnée.

5 La Bryere, en supposant qu'il est question de la Thracienne, fait ici la note suivante : « Elles tenoient » hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêloient » d'infâmes commerces. »

6 Le manuscrit du Vatican ajoute : « qui lui a apporté

» plusieurs talents en dot, et qui lui a donné un enfant. »

7 Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre valeur. LA BRUYERE. Aussi le grec parle-t-il de trois petites pièces de cuivre dont huit font une obole. L'obole est évaluée par M. Barthelemy à trois sous de notre monnoie.

8 Le grec dit, « le jour de Neptune, » fête qui étoit au milieu de l'hiver, et où peut-être on se baignoit en l'honneur du dieu auquel elle étoit consacrée.

9 Le manuscrit du Vatican insère ici « une fois qu'il a » commencé. »

10 Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts par une loi de Solon, leur législateur. LA BRUYERE. Il paroît en général par ces caractères, et par d'autres autorités, que les lois de Solon n'étoient plus guère observées du temps de Théophraste. Le manuscrit du Vatican ajoute : « et ce vice, il l'appelle franchise, » esprit démocratique, liberté, et en fait la plus douce » occupation de sa vie. » Le même manuscrit place encore ici une phrase fort singulière dont je crois, avec M. Schneider, qu'elle a été ajoutée par un lecteur chrétien qui n'avoit pas bien saisi l'esprit dans lequel ces caractères ont été écrits ; je corrige le verbe inintelligible de cette phrase en *ἐστειρισμένος*, et je traduis : « c'est ainsi que » celui qui est privé de la véritable doctrine rend les » hommes maniaques, et leur donne des mœurs dépravées. » Dans les manuscrits numérotés 1679, 2830 et 1389 de la bibliothèque nationale, et dans un manuscrit de la bibliothèque palatine, on ajoute de même, à la

suite des caractères de Théophraste qui existent dans ces manuscrits, quelques phrases d'un grec barbare, qui ne peuvent pas être attribuées à l'auteur, et qui contiennent des réflexions sur les obstacles qu'éprouve la vertu. On trouvera ce morceau dans l'édition de Fischer, page 240.

CHAPITRE XXIX.

DU GOÛT QU'ON A POUR LES VICIEUX ¹.

LE goût que l'on a pour les méchants est le desir du mal. L'homme infecté de ce vice est capable de fréquenter les gens qui ont été condamnés pour leurs crimes par tout le peuple ², dans la vue de se rendre plus expérimenté et plus formidable par leur commerce. Si on lui cite quelques hommes distingués par leurs vertus, il dira : « Ils sont » vertueux comme tant d'autres. Personne n'est » homme de bien, tout le monde se ressemble, et » ces honnêtes gens ne sont que des hypocrites. » « Le méchant seul, dit-il une autre fois, est vrai- » ment libre. » Si quelqu'un le consulte au sujet d'un méchant homme ³, il convient que ce que l'on en dit est vrai : « Mais, ajoute-t-il, ce que » l'on ne sait pas, c'est que c'est un homme d'esprit, » fort attaché à ses amis, et qui donne de grandes » espérances. » Et il soutiendra qu'il n'a jamais vu un homme plus habile. Il est toujours disposé en faveur de l'accusé traduit devant l'assemblée du peuple, ou devant quelque tribunal particulier ; il est capable de s'asseoir à côté de lui, et de dire qu'il ne faut point juger l'homme, mais le fait. « Je

« suis, dit-il, le chien du peuple, car je garde
 » ceux qui essuient des injustices ⁴. Nous finirions
 » par ne plus trouver personne qui voulût s'inté-
 » resser aux affaires publiques, si nous abandon-
 » nions ces hommes ⁵. » Il aime à se déclarer patron
 des gens les plus méprisables ⁶, et à se rendre aux
 tribunaux pour y soutenir de mauvaises affaires ⁷.
 S'il juge un procès, il prend dans un mauvais sens
 tout ce que disent les parties. En général ⁸ l'af-
 fection pour les scélérats est sœur de la scélérateuse
 même; et rien n'est plus vrai que le proverbe, « On
 » recherche toujours son semblable. »

¹ Ce chapitre et le suivant n'ont été découverts que dans le siècle dernier *. On en connoissoit cependant les titres du temps de Casaubon et de La Bruyere; et j'ai conservé la traduction que ce dernier en a donnée dans son discours sur Théophraste.

² Je pense qu'il faut sous-entendre, « et qui ont eu
 » l'adresse de se soustraire à l'effet des lois ** ». »

³ J'ai cherché à remplir par ces mots une lacune qui se trouve dans le manuscrit; il me paroît qu'il est question d'un homme auquel on veut confier quelques fonctions politiques.

⁴ J'ai traduit comme si le participe grec étoit au passif; sans cette correction le sens seroit, « car je surveille

* Voyez ma préface, page 1.

** Voyez le ch. 18 du Voyage du jeune Anacharsis.

» ceux qui veulent lui faire du tort. » Le changement que je propose est nécessaire pour faire une transition à la phrase suivante.

5 Le citoyen Coray a observé que ces traits ont un rapport particulier avec l'orateur Aristogiton et son protecteur Philocrate *. Mais je n'ai point pu adopter toutes les conséquences que cet éditeur en tire pour le sens de notre auteur.

6 Les simples domiciliés d'Athènes, non citoyens, avoient besoin d'un patron parmi les citoyens, qui répondit de leur conduite **.

7 Tous les citoyens d'Athènes pouvoient être appelés à la fonction de juges par le sort ; et ils devoient être souvent dans ce cas, puisque le nombre des juges des différens tribunaux s'élevoit à six mille ***.

8 Cette dernière phrase me paroît avoir été ajoutée par un glossateur :

* Voyez le plaidoyer de Démosthène contre le premier.

** Voyez Anacharsis, chap. 6.

*** Voyez le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 16.

CHAPITRE XXX.

DU GAIN SORDIDE.

L'HOMME qui aime le gain sordide emploie les moyens les plus vils pour gagner ou pour épargner de l'argent ¹. Il est capable d'épargner le pain dans ses repas ; d'emprunter de l'argent à un étranger descendu chez lui ² ; de dire, en servant à table, qu'il est juste que celui qui distribue reçoive une portion double, et de se la donner sur le champ. S'il vend du vin, il y mêlera de l'eau, même pour son ami. Il ne va au spectacle avec ses enfants, que lorsqu'il y a une représentation gratuite. S'il est membre d'une ambassade, il laisse chez lui la somme que la ville lui a assignée pour les frais du voyage, et emprunte de l'argent à ses collègues : en chemin il charge son esclave d'un fardeau au-dessus de ses forces, et le nourrit moins bien que les autres : arrivé au lieu de sa destination, il se fait donner sa part des présents d'hospitalité, pour la vendre. Pour se frotter d'huile au bain, il dira à son esclave, Celle que tu m'as achetée est rance ; et il se servira de celle d'un autre. Si quelqu'un de sa maison trouve une petite monnoie de cuivre dans la rue, il en demandera sa part en disant : « MENCURE EST COMMUN. » Quand il donne son habit à

blanchir, il en emprunte un autre d'un ami, et le porte jusqu'à ce qu'on le lui redemande, etc. Il distribue lui-même les provisions aux gens de sa maison avec une mesure trop petite³, et dont le fond est bombé en-dedans; encore a-t-il soin d'égaliser le dessus. Il se fait céder par ses amis; et comme si c'étoit pour lui, des choses qu'il revend ensuite avec profit. S'il a une dette de trente mines à payer, il manquera toujours quelques drachmes à la somme. Si ses enfants ont été indisposés et ont passé quelques jours du mois sans aller à l'école, il diminue le salaire du maître à proportion; et pendant le mois d'Anthestérion il ne les y envoie pas du tout, pour ne pas être obligé de payer un mois dont une grande partie se passe en spectacles⁴. S'il retire une contribution d'un esclave⁵, il en exige un dédommagement pour la perte qu'éprouve la monnoie de cuivre. Quand son chargé d'affaires lui rend ses comptes.....⁶. Quand il donne un repas à sa curie, il demande, sur le service commun, une portion pour ses enfants, et note les moitiés de raves qui sont restées sur la table, afin que les esclaves qui les desservent ne puissent pas les prendre. S'il voyage avec des personnes de sa connoissance, il se sert de leurs esclaves, et loue pendant ce temps le sien, sans mettre en commun le prix qu'il en reçoit. Bien plus, si l'on arrange un pique-nique dans sa maison, il soustrait une partie du bois, des

lentilles, du vinaigre, du sel, et de l'huile pour la lampe, qu'on a déposés chez lui 7. Si quelqu'un de ses amis se marie ou marie sa fille, il quitte la ville pour quelque temps, afin de pouvoir se dispenser d'envoyer un présent de noces. Il aime beaucoup aussi à emprunter aux personnes de sa connoissance des objets qu'on ne redemande point, ou qu'on ne recevrait même pas s'ils étoient rendus 8.

¹ J'ai été obligé de paraphraser cette définition, qui, dans l'original, répète les mots dont le nom que Théophraste a donné à ce caractère est composé, et qui est certainement altérée par les copistes.

Plusieurs traits de ce caractère ont été placés par l'abréviateur qui nous a transmis les quinze premiers chapitres de cet ouvrage à la suite du chap. 11, où on les trouvera traduits par La Bruyere, et éclaircis par des notes qu'il seroit inutile de répéter ici.

² Par droit d'hospitalité *.

³ J'ai traduit ici d'après la leçon du manuscrit du Vatican : mais, d'après les règles de la critique, il faut préférer celle des autres manuscrits dans le chap. 11 ; car ce sont les mots ou les tournures les plus vulgaires qui s'introduisent dans le texte par l'erreur des copistes.

⁴ Les Anthestéries, qui avoient donné le nom à ce mois, étoient des fêtes consacrées à Bacchus.

* Voyez chap 9, note 7.

⁵ Auquel il a permis de travailler pour son propre compte, ou qu'il a loué, ainsi qu'il étoit d'usage à Athènes, comme on le voit entre autres par la suite même de ce chapitre.

⁶ Cette phrase est défectueuse dans l'original; les citoyens Belin de Ballu et Coray l'ont jointe à la précédente par les mots, « il en fait autant, etc. »

⁷ C'est ainsi que ce passage difficile a été entendu par le citoyen Coray : d'après M. Schneider, il faudroit traduire, « il met en compte le bois, les raves, etc. qu'il a » fournis *. »

⁸ J'ai traduit cette dernière phrase d'après les corrections des deux savants éditeurs Coray et Schneider.

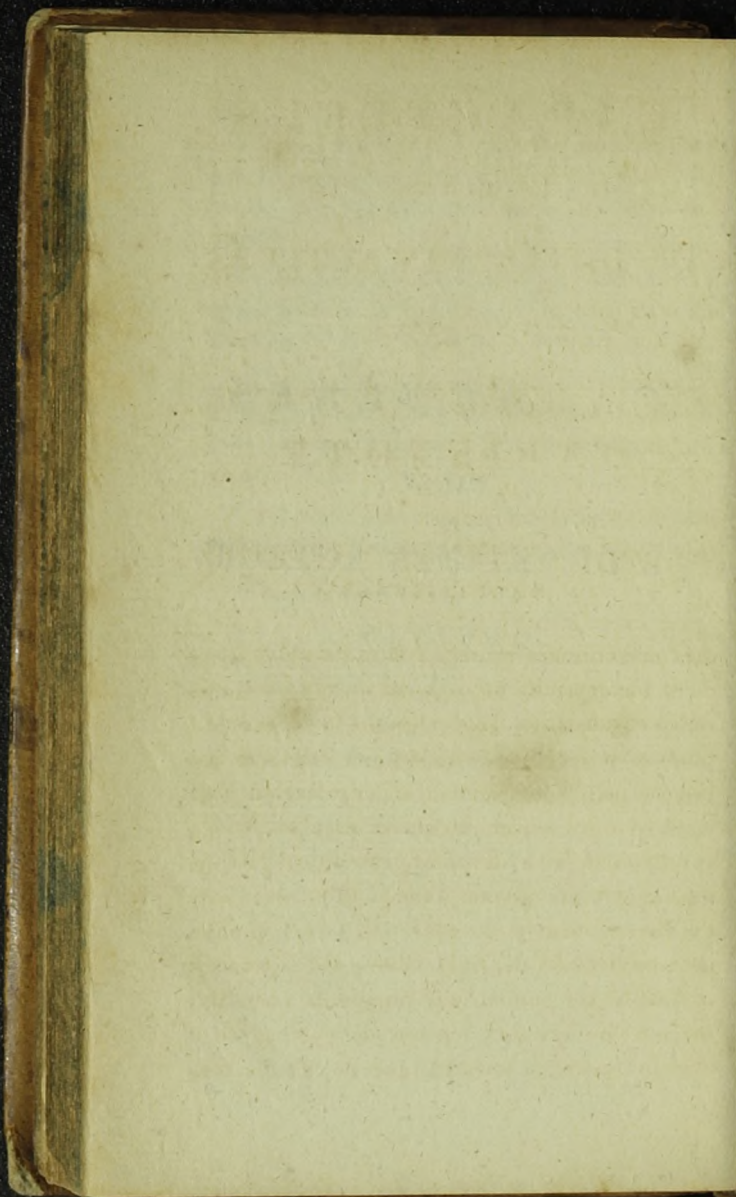
* Voyez la note 7 du chap. 10.

CARACTÈRES

TIRÉS

DE DIFFÉRENTS AUTEURS

ANCIENS.



CARACTÈRES

TIRÉS

DE DIFFÉRENTS AUTEURS

ANCIENS.

D'ARISTOTE.

I.

LA MAGNIFICENCE ¹.

LA magnificence consiste à faire un noble usage de sa fortune. Elle ne convient qu'aux personnes riches et puissantes. Elle exige que la dépense soit toujours proportionnée à son objet : elle n'est pas la même pour le commandant d'une galère que pour le citoyen qui fournit un chœur pour les fêtes ²; et un présent fait à un enfant peut être magnifique sans coûter une grande somme. Elle exige donc du discernement et du goût. Son principal objet consiste dans les dépenses faites pour l'agrément et l'utilité du public : elle suppose la libéralité; car le magnifique doit dépenser de bonne grace et avec profusion ; il doit dédaigner de calculer trop

exactement, et doit chercher d'avoir les choses les plus belles et les plus convenables, sans s'effrayer de leur prix, et sans demander comment on se les procure à meilleur marché. La magnificence diffère de la libéralité en ce que la dernière peut être exercée avec des dépenses moins grandes; ou bien, lorsque les dépenses sont égales, la première en exige un emploi plus noble et plus splendide. Le magnifique exposera dans les temples de riches monuments de sa piété³, il préparera des sacrifices brillants, et immolera de nombreuses victimes. Dans la guerre, il équipera les plus belles galères et payera le mieux ses matelots; en temps de paix, il retirera chez lui et nourrira ces chœurs de musiciens et d'acteurs qui ornent les fêtes publiques et honorent la république qui les a fournis. Dans des occasions solennelles, il donnera un festin à toute la ville.

Ses dépenses particulières ne seront très-grandes que dans des circonstances extraordinaires, comme, par exemple, à une noce, ou dans les choses qui font l'objet de la rivalité de tous ses concitoyens, ou bien quand il recevra des étrangers qu'il faut escorter dans leur retour, et auxquels il faut faire des présents: car les dons ressemblent, en quelque sorte, aux offrandes que l'on fait dans les temples. Cependant sa maison sera tenue d'une manière conforme à sa fortune, parce que c'est là aussi une des choses qui procurent de la considération.

Les objets pour lesquels il aimera le plus à faire des dépenses seront ceux qui exigent beaucoup de temps, et qui durent à proportion, comme de faire construire un bel édifice, un temple, ou un tombeau; c'est dans ces occasions sur-tout qu'il montrera un goût exquis.

Le prodigue, au contraire, et sur-tout celui qui s'est enrichi par des occupations viles, tombe dans l'excès de faire des dépenses outrées et mal employées. Il ne dépense que pour faire parade de ses richesses, met un faste déplacé dans les petites choses, ne sait jamais s'en tenir à ce qui convient, et souvent, après avoir fait de grands frais mal à propos, il reste en défaut là où il étoit le plus nécessaire de dépenser. Il donne aux membres de ces confréries qui mangent tour-a-tour les uns chez les autres un festin semblable à celui avec lequel il célèbre une noce; et s'il conduit un chœur de comédiens, il paroît dès le commencement de la représentation sur la scène avec un habit de pourpre.

Les avares aussi, lorsqu'ils possèdent une très-grande fortune, veulent quelquefois imiter la magnificence; mais ils l'imitent mal, restent toujours au-dessous de ce qu'il faudroit faire, balancent long-temps pour la plus petite dépense, visent sans cesse à épargner, ne donnent qu'à regret, et croient cependant toujours en avoir fait beaucoup plus qu'il n'eût été nécessaire.

¹ Ce caractère est tiré, ainsi que le suivant, de l'ouvrage de morale adressé par Aristote à son fils Nicomaque ; la magnificence y est traitée au livre IV, chap. 2 ; le courage au livre III, chap. 6 et suivants. C'est de cet ouvrage sur-tout que Théophraste paroît avoir profité pour faire celui que l'on vient de lire *, et ces deux caractères sont ceux que le philosophe de Stagyre a tracés avec le plus de détails : le premier se rapproche davantage du genre de Théophraste ; le second peut servir plus particulièrement à donner une idée de la méthode d'Aristote. On en trouvera un troisième dans le chap. 81 du Voyage du jeune Anacharsis. Je dois prévenir que ces deux caractères, ainsi que ceux de Dion Chrysostome qu'on trouvera ci-après, ne sont pas traduits littéralement, mais qu'on ne les a donnés que par extrait ; autrement ceux d'Aristote eussent été trop didactiques, et ceux de Dion trop allégoriques et trop longs pour répondre au but qu'on s'étoit proposé. Le caractère tiré de l'ouvrage de rhétorique adressé à Hérennius est si bien imité de Théophraste, et celui de Lycon est si court, que j'en ai donné des traductions complètes.

Du reste la comparaison de tous ces morceaux, et du fragment de Satyrus conservé par Athénée, l. IV, ch. 19, et que l'on peut voir dans la préface du citoyen Coray, p. 62, avec les caractères de Théophraste, prouve que ce dernier a porté cet art de rassembler des traits particuliers pour peindre, selon l'expression de La Bruyère, le fond du caractère par les choses extérieures, à un point

* Voyez le discours sur Théophraste, note 1.

de perfection qui n'a plus été atteint après lui par les auteurs anciens, ou du moins dont nous ne trouvons aucun autre exemple dans ce qui nous reste de leurs ouvrages!

² En temps de guerre, tous les citoyens riches étoient obligés de fournir et d'équiper une ou plusieurs galères à leurs frais; c'étoit une charge ordinaire et proportionnée aux moyens de chacun : les chœurs au contraire entraînoient des dépenses extraordinaires, et beaucoup de citoyens opulents se sont ruinés par le luxe qu'ils y ont mis *.

³ Ces monuments consistoient en couronnes, en trépieds, en coupes et autres vases d'or et d'argent, en objets des arts, etc.** J'ai un peu paraphrasé ce trait et les suivans, qui ne sont indiqués dans l'original que par très-peu de mots : les usages dont il s'agit étoient suffisamment connus à des lecteurs contemporains; mais il n'en est pas de même des lecteurs modernes.

* Voyez le Voyage du jeune Anacharsis, chap. 24.

** Voyez Pollux, I, 28.

LE courage consiste à tenir entre la témérité et la crainte le juste milieu indiqué par la saine raison. Nous craignons en général tous les maux , comme l'ignominie, la pauvreté, les maladies, l'isolement, la mort. Mais ce n'est point sur tous ces maux que s'exerce le courage: car il y en a qu'il est même beau de craindre et honteux de ne pas redouter; telle est l'ignominie. Il est beau de ne pas craindre la pauvreté, les maladies, et en général tout ce qui n'est pas une suite de nos fautes ou de nos vices : mais il y a des gens insensibles au deshonneur de leur femme et de leurs enfants , et ce défaut absolu de crainte n'est rien moins que du courage. Le courage proprement dit s'exerce sur-tout dans les dangers : les plus terribles ne lui inspirent point d'effroi; il n'en craint pas même le plus éminent et le plus grand, celui de la mort. L'homme courageux peut craindre de périr par une maladie; mais il donne les plus grandes preuves de la qualité qui l'anime dans le plus beau de tous les dangers, dans celui que les peuples et les rois honorent et récompensent le plus, dans la guerre.

Ce qui est au-dessus de la force de l'homme

inspire nécessairement de la crainte ; et les dangers ont différents degrés, selon qu'il est plus ou moins possible de se mesurer avec eux. L'homme courageux ne s'effraie point ; mais il ne cesse pas d'être homme : sa crainte ou son audace est réglée par la saine raison, et conserve une juste mesure ; car telle est la nature de la vertu.

On s'écarte de ce juste milieu, soit en craignant trop fort, soit en ne craignant pas assez, soit en craignant des choses qui ne sont pas à craindre, ou en ne redoutant point ce qui est à redouter.

On dit que les Celtes pèchent par le défaut absolu de crainte, et ne redoutent ni les tremblements de terre, ni la fureur des flots¹ : cet excès n'a point de nom dans notre langue ; car ce qu'on appelle témérité est relatif à des dangers auxquels on peut échapper.

Le téméraire va au-devant des dangers, et s'y jette ; mais souvent la force l'abandonne quand il s'y trouve. L'homme courageux attend le péril avec calme, et ne s'y expose que lorsque l'honneur le lui commande ; mais il s'y comporte avec vaillance.

La jactance est un défaut voisin de la témérité ; elle consiste à vouloir paroître ce que celle-ci est réellement. Celui qui a ce désir cherche à imiter le téméraire lorsqu'il peut le faire sans courir de risques, mais il a bien soin de ne pas s'exposer réellement : aussi avons-nous donné à des hommes de

cette espèce un nom composé des mots TÊMÉRAIRE et PEUREUX.

L'homme craintif est effrayé de tout, et l'est toujours outre mesure; il ne contient pas même l'expression de sa peur, et éclate en lamentations. Toujours désespéré, il voit des maux et des dangers par-tout, tandis que l'homme courageux est toujours plein d'espoir.

Se donner la mort pour échapper à la pauvreté, ou à l'amour, ou à quelque accident douloureux, est plutôt l'action d'un lâche que celle d'un homme de cœur; car fuir les choses difficiles à supporter est une preuve de foiblesse et non de courage.

¹ « Les Celtes qui habitent le bord de l'océan, dit Nicolas de Damas *, trouvent que c'est une honte de se » déranger pour un mur ou pour une maison qui tombe. » Ils attendent le flot de la mer les armes à la main, et » se laissent submerger s'ils en sont atteints, afin qu'on » ne puisse point les accuser d'avoir fui et de craindre la » mort. »

* Auteur du siècle d'Auguste.

DE LYCON¹.

LE BUVEUR.

APPESANTI par la crapule ; le buveur quitte lentement un sommeil que l'indigestion et les excès de la veille ont prolongé jusqu'à midi ; ses yeux , gonflés de vin , offusqués par les humeurs , et qu'à peine il peut soulever , restent long-temps sans pouvoir supporter la lumière ; il se sent d'une foiblesse extrême , puisque ses veines elles-mêmes contiennent , pour ainsi dire , du vin au lieu de sang² ; et il lui est impossible de se lever sans être soutenu. Enfin , appuyé sur deux esclaves³ , et foible comme s'il étoit fatigué du sommeil même , vêtu d'une simple tunique , sans manteau , chaussé mollement en sortant du lit⁴ , la tête enveloppée pour se garantir du froid , le cou penché , les genoux pliés , le teint pâle , il se fait traîner , de la chambre où il couchoit pour dormir , dans celle où il se couche à table : là , il trouve déjà quelques convives journaliers dont il est le chef et qui sont animés de la même passion. Il se hâte de chasser en buvant le peu d'esprit et de sentiment qui lui reste , provoque les autres à boire , et les harcèle ; croyant que la plus belle victoire l'attend dans

ce combat , comme s'il alloit vaincre et tuer beaucoup d'ennemis dans une bataille.

Le temps s'avance et se passe à boire ; la vapeur du vin obscurcit tous les yeux et les fait larmoyer ; tous les convives sont enivrés , et ne se reconnoissent plus qu'à peine : l'un engage sans aucune cause une dispute avec son voisin : l'autre veut dormir , et est contraint par force à veiller ; un troisième , qui cherche à éviter les troubles et à s'échapper pour se rendre chez lui , est retenu par le portier , qui le heurte et le repousse , en lui disant qu'il est défendu de sortir. Pendant ce temps , un autre est jeté dehors honteusement il chancelle , mais son esclave le soutient et le conduit : il s'avance en laissant traîner son manteau dans la boue. Enfin notre buveur , laissé seul dans la chambre , ne quitte la coupe que lorsqu'il est accablé par le sommeil ; alors devenue trop pesante pour ses mains affoiblies , elle lui échappe , et il s'endort.

¹ Philosophe péripatéticien , et chef de l'école du Lycée après Straton successeur immédiat de Théophraste. Il étoit , ainsi que ce dernier , très-doux dans ses mœurs et très-élégant dans ses manières ; et la douceur et l'harmonie de ses écrits lui ont valu de même un surnom honorable. Sa vie se trouve dans Diogène Laërce , l. V. Ce caractère le seul de cet auteur qui nous reste , nous a été conservé par Rutilius Lupus , rhéteur romain , contemporain de

Tibère, dans sa traduction de l'ouvrage de Gorgias DE FIGURIS SENTENTIARUM ET ELOCUTIONIS, où ce caractère se trouve cité comme exemple. V. l'ed. de Ruhnkenius, p. 99.

² Il paroît que l'opinion vulgaire chez les anciens étoit que la boisson passoit à peu près directement dans les veines. V. les passages rassemblés par Ruhnkenius.

³ C'est ainsi que les anciens représentoient le vieux Silène, ou Bacchus lui-même, quand il est accablé par l'ivresse.

⁴ «SOLEATUS PRÆLECTULO.» C'étoit un genre de chausure que les Romains ne portoient que dans l'intérieur des maisons.

DE L'OUVRAGE DE RHÉTORIQUE
ADRESSÉ A HÉRENNIUS ¹.

LE GLORIEUX.

VOYEZ cet homme qui croit qu'il est beau de se faire passer pour riche. Remarquez d'abord de quel air il vous regarde ; ne vous semble-t-il pas dire, Je payerois si vous ne m'importuniez point ² ? Lorsqu'il soulève son menton avec la main gauche, il croit éblouir tous les yeux par l'éclat d'une pierre précieuse et par la splendeur de l'or. En regardant son seul esclave que voici et que sûrement vous ne connoissez pas, mais que je connois, il l'appelle, tantôt d'un nom, tantôt d'un autre. Hé! toi, Sannion, dit-il, viens ici, afin que ces maladroits ne me dérangent rien. Il fait croire ainsi à ceux qui ne le connoissent point qu'il en choisit un parmi beaucoup d'autres. Il lui dit à l'oreille de dresser les lits pour le diner, ou de demander à son oncle un Nègre pour l'accompagner au bain ³, ou de placer sa haquenée à sa porte, ou de faire quelque emplette futile et de pure ostentation, pour confirmer l'opinion qu'il veut donner de ses richesses. Ensuite il lui dit très-haut, afin que tout le monde l'entende, Fais que l'argent soit compté avec soin, et, s'il est

possible , avant la nuit. L'esclave , qui connoît déjà son homme , lui répond qu'il faut envoyer plus de monde si la somme doit être comptée dans le jour. Va, s'écrie-t-il , et prends Libanus et Sosie avec toi. Ensuite il lui arrive par hasard des étrangers qui , dans un voyage , l'ont reçu chez eux avec magnificence. Il en est fortement troublé , mais il ne sort pas de son caractère. Vous faites bien de venir ici , dit-il ; mais vous auriez encore mieux fait de vous rendre directement chez moi. Nous l'eussions fait , répondent-ils , si nous avions su où étoit votre maison. Oh ! s'écrie-t-il , tout le monde vous auroit dit cela. Mais venez avec moi. Ils le suivent ; et , chemin faisant , tous ses discours respirent la jactance. Il demande en quel état sont les productions de la campagne. Je ne puis pas aller dans mes terres , dit-il , parce que mes maisons ont été brûlées , et je n'ose pas encore les rebâtir ; cependant j'ai commencé à faire cette folie dans mon bien de Tusculum , et j'y fais bâtir sur les anciens fondements. En disant cela il entre avec eux dans une maison dont il connoît le propriétaire , et où il sait qu'il doit y avoir un repas de confrérie⁴. C'est ici , dit-il , que je demeure. Puis il regarde l'argenterie qui est exposée⁵ ; il examine la table qui est dressée , et en loue la disposition. Un esclave vient l'avertir en secret que le maître va arriver , et le prie de se retirer. Ah ! dit-il , allons-nous-en , mes

amis; c'est mon frère qui arrive de Salerne; je vais à sa rencontre; revenez ici à l'heure du souper. Alors il va à la hâte se cacher dans son domicile: les étrangers s'en vont, et reviennent à l'heure indiquée, le demandent, sont accueillis par des railleries, apprennent à qui est la maison, et se rendent dans une auberge. Ils rencontrent cet homme le lendemain, lui racontent ce qui leur est arrivé, le provoquent, l'accusent; il leur dit qu'induits en erreur par la similitude des lieux ils s'étoient trompés de toute une rue, et qu'au préjudice de sa santé il les avoit attendus une grande partie de la nuit. Dans l'intervalle, il a chargé son esclave de lui procurer des vases, des habits, des domestiques. L'esclave adroit a rassemblé ces objets assez rapidement et les a choisis avec goût. Le glorieux conduit alors les étrangers chez lui, en disant qu'il avoit prêté la plus grande de ses maisons à un ami pour y célébrer des noces. Cependant celui dont il a emprunté les vases a conçu des craintes, l'esclave vient annoncer qu'on les redemande. Va-t'en, lui dit le maître, j'ai prêté ma maison et mes gens, et l'on veut encore mon argenterie! Cependant, quoique j'aie des étrangers moi-même, je veux bien qu'il s'en serve pour aujourd'hui; nous nous contenterons de vaisselle de Samos⁶.

⁶ Cet ouvrage, dont l'auteur est incertain, est imprimé

ordinairement à la tête des ouvrages de Cicéron ; * est attribué par quelques critiques à Cornificius, ami de cet illustre orateur. Ce caractère s'y trouve, liv. IV, chap. 50 et 51.

² Ce caractère est censé faire partie d'un discours prononcé devant des juges devant lesquels apparemment ce glorieux est traduit pour une dette qu'il ne peut pas payer.

³ Selon l'usage romain. Voyez le Museo Pio Clementino, t. III, pl. 35, où l'on trouve la statue d'un Nègre avec le strigile et le flacon qui servoient au bain.

⁴ Ces repas se faisoient ordinairement à l'instar de ceux dont il a été question plusieurs fois dans les Caractères de Théophraste, dans des maisons louées pour cet usage. Le glorieux connoît le propriétaire de la maison, mais non ceux qui viennent y manger et dont on vient lui annoncer l'arrivée.

⁵ Luxe ordinaire chez les anciens; on exposoit des vases et d'autres objets précieux *.

⁶ Pline dit ** que les vases fabriqués à Samos étoient de terre, d'un travail élégant, mais de peu de valeur; et il ajoute que les pauvres en faisoient usage.

* Voyez Virgile, *Æneid.* I, v. 639 et suiv.

** Liv. XXXV, chap. 12.

DE DION CHRYSOSTOME ¹.

I.

L'AVARE.

LE génie de l'avarice ² n'aime que l'or, l'argent, les champs, les prairies, les fermes, et en général tout ce qui a une valeur pécuniaire. Si un artiste habile vouloit le représenter, il lui donneroit sans doute une physionomie sinistre et morne, un costume vil et ignoble, un corps négligé et sale.

Il n'aime ni sa patrie, ni ses enfants, ni ceux qui lui ont donné le jour; il ne connoît d'autre parenté que la fortune ³. Il conclut que les dieux n'existent plus, de ce qu'ils ne lui révèlent pas un grand nombre de riches trésors, et ne font pas mourir des parents dont il puisse hériter. D'ailleurs les fêtes qu'on célèbre en leur honneur lui paroissent depuis long-temps une pure perte et une dépense vaine et inutile. Jamais on ne le voit rire, pas même sourire: toujours soupçonneux, il croit que chacun a le projet de lui nuire, et se défie de tout le monde. Son regard a toujours l'air de choisir et de fixer quelque proie; ses doigts sont sans cesse en mouvement pour calculer, soit sa fortune, soit celle d'un autre

Amant aveugle de l'aveugle Plutus, il est insensible et ignorant dans tout ce qui n'a point de rapport avec l'argent, et tourne en dérision l'instruction et les lettres, excepté l'art des calculs et la science des contrats.

Rien ne lui paroît indigne de sa convoitise : il n'est pas comme l'aimant, qui n'attire que du fer ; il prend également et le cuivre, et le plomb, et tout ce qu'on lui présente, fût-ce même du sable ou une pierre. Pour avancer ses affaires plus vite et à moins de frais, il sort à la pointe du jour et à la chute de la nuit ⁴. Il ne tient aucun compte des ennemis qu'il se fait et des sarcasmes qu'on lui lance. Il trouve que les autres acquisitions font perdre du temps et tiennent en quelque sorte du luxe et de la recherche, tandis que dans l'argent tous les avantages de la richesse sont, pour ainsi dire, concentrés. Voilà donc ce qu'il recherche et poursuit en tout et par-tout, en ne se laissant détourner par rien ; le déshonneur et l'injustice ne lui répugnent point, il ne craint que les punitions et sur-tout les amendes.

Il est bas et rampant, ou disputeur et grossier : Jamais il ne se livre avec abandon ni au sommeil ni à la gaité. Dans son extérieur et ses manières, il ressemble à ces impudents et vils suppôts des lieux les plus infâmes ; il porte même un habit pareil au leur, qui a passé par plusieurs teintures,

et qui est bigarré de différentes couleurs par les pièces qu'il y a fait mettre ⁵.

Le mauvais et sordide génie qui anime des hommes de ce genre asservit et avilit ses amis pour en faire ses esclaves , soit qu'il les rencontre dans l'état de simples particuliers, soit qu'il les trouve sur le trône et au nombre des rois les plus puissants.

Jamais il ne permet à ces malheureux d'employer leur richesse à se procurer quelque jouissance ou à faire quelque dépense honorable. Ce n'est pas même dans la vue de s'en servir qu'il leur permet de les rassembler , mais pour les cacher dans des lieux obscurs et secrets d'où jamais elles ne doivent sortir.

⁵ Dion étoit un rhéteur grec de la fin du premier et du commencement du deuxième siècle. Il étoit stoïcien, et vivoit à Rome. Il s'en exila lui-même, et se rendit chez les Thraces et les Gètes pour fuir la tyrannie de Domitien. Il fut rappelé par Nerva, et jouit de la faveur de Trajan. Le surnom de Chrysostome, qui signifie bouche d'or, lui a été donné, ainsi qu'au père de l'église du quatrième siècle connu sous ce nom, à cause de son éloquence. Mais en comparant ses discours à ceux des écrivains des beaux siècles d'Athènes et de Rome, on y trouvera bien des vestiges de la décadence du goût au temps où il a vécu. Ces trois caractères sont pris de son quatrième discours DE REGNO, p. 167 et suiv. de l'éd. de Reiske.

* Dion personnifie les qualités de l'homme qu'il veut peindre sous la forme d'un être idéal qu'il appelle DÉMON; c'est un hommage rendu à l'esprit de son siècle. Il avertit d'ailleurs expressément qu'il faut entendre par ce démon le caractère et l'esprit individuel de chacun. « J'ai » rassemblé, dit-il à cette occasion, beaucoup de traits » particuliers pour faire tout le contraire de ce que font » les physiognomistes; ils devinent et annoncent les » mœurs et les caractères d'après la figure; moi, je veux » dessiner le portrait en peignant le caractère et les » mœurs. »

3 « De telles gens, dit La Bruyère, ne sont ni parents, » ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des » hommes; ils ont de l'argent. »

4 Dion écrivoit dans un pays où la chaleur empêchoit qu'on ne fit ses affaires au milieu du jour, et dans un siècle où il étoit assez reçu de se faire porter en litière. L'avare profite des heures les plus fraîches pour faire ses affaires à pied.

5 L'espèce d'hommes désignée dans le texte, et pour lesquels il n'y a pas de nom honnête en françois, portoit des habits de plusieurs couleurs *.

* Voyez Pollux, IV, 120.

L'ADORATEUR de la volupté est constamment occupé de son corps et des jouissances sensuelles dont il est insatiable. Loin d'écouter ce que lui commande la partie la plus noble de son être, il ne fait au contraire absolument rien pour elle. Enfoncé dans la mollesse, il hait le grand air et les travaux¹; il prend chaque jour plusieurs bains chauds, et fait usage des parfums les plus délicieux. Jamais il ne s'expose à la moindre fatigue; ses habits sont de la mollesse la plus recherchée; sa démarche et ses mouvements sont étudiés avec soin; il est entouré de serviteurs attentifs à se partager le soin d'accomplir ses desirs et de prévenir ses besoins. Il chérit cette mollesse de toute son ame; mais ce qui fait l'objet de ses desirs les plus ardents et les plus effrénés, ce sont les jouissances de l'amour, dans lesquelles il ne respecte aucune des bornes que la nature leur a tracées. Si quelque trésor royal ou une grande fortune particulière fournit sans cesse à ses dépenses, il se roulera, jusques dans sa vieillesse, dans de longues et continuelles débauches: si sa fortune est moindre, il dissipera rapidement ce qu'il possède; mais tout pauvre qu'il sera, il n'en

restera pas moins adonné aux plaisirs ; il sera tourmenté à-la-fois par le besoin et par les desirs , et ne cessera de poursuivre des jouissances qu'il ne pourra plus atteindre.

Le voluptueux , d'un caractère foible et timide , ne risque au moins que les maux , les douleurs et le déshonneur obscur qui suivent nécessairement une telle conduite ; mais le libertin , hardi et effronté , s'expose , pour assouvir ses desirs , aux amendes et aux supplices en violant toutes les lois divines et humaines. Le premier confesse sa honte en ne se mêlant d'aucune occupation virile , et en abandonnant les affaires publiques à ceux dont la conduite est meilleure que la sienne : mais le second bravela honte et les injures , parle au peuple assemblé d'une voix forte et pénétrante , comme un acteur sur le théâtre ² ; et si les suffrages s'égarerent au point de le créer général ou démagogue , il jette sur-le-champ son vêtement efféminé , prend un habit de soldat ou d'orateur , se promène en regardant tout le monde avec impudenee , et devient un délateur formidable.

Le génie de la volupté , représenté par un peintre fidèle , sera vêtu mollement et avec un luxe efféminé ; il s'avancera d'un pas vacillant et lent , répandra par-tout autour de lui l'odeur des parfums et des vins ; des ris immodérés seront à tout instant sur ses lèvres. Il ressemblera à un buveur qui

revient en plein jour d'une débauche nocturne, couronné de fleurs fanées et la tête penchée sur l'épaule, dansant, et chantant un air fade et langoureux. Il est conduit au son des timbalés et des flûtes par des femmes lubriques appelées les Desirs; elles cherchent toutes à l'entraîner, et il ne résiste à aucune d'elles. L'Illusion les précède; sa tournure est agréable et séduisante; sa parure est celle d'une courtisane: elle sourit constamment, et promet une foule de jouissances, comme si elle conduisoit vers la félicité même; mais elle disparoit au bord d'un abîme où elle jette ceux qui la suivent, en les laissant se vautrer dans la fange³.

¹ Je me suis permis ici, et en quelques autres endroits de ces caractères, de légères transpositions, que me sembloient exiger les omissions que j'ai cru devoir faire, ou auxquelles la nature des passages me forçoit.

² Les théâtres des anciens étant beaucoup plus grands que les nôtres, ils exigeoient de la part des acteurs la voix que leur attribue le texte.

³ Dion me paroît avoir emprunté quelques traits de ce caractère du Tableau de la vie humaine par Cébès, et de l'allégorie de Prodicus, d'Hercule tenté par le Vice et réclamé par la Vertu.

III.

L'AMBITIEUX.

LE génie de l'ambition est porté vers les hauteurs célestes sur des ailes fragiles et par des vents inconstants. Souvent lorsque la foule, qu'il a rendue maîtresse de son bonheur, lui refuse son admiration ou lui inspire quelque crainte, un sombre nuage le voile au milieu de son brillant essor; souvent, nouvel Icare, il tombe de sa hauteur, et périt.

Ce génie élève ou abaisse l'homme qui lui a confié sa fortune, au gré des honneurs et des louanges que lui accorde au hasard une multitude capricieuse. Cet infortuné paroît aux autres et se voit lui-même, tantôt grand et heureux, tantôt humble et misérable. Comme Ixion attaché sur la roue, il tourne dans un cercle éternel; son ame est obligée de prendre plus de formes nouvelles que le potier n'en donne à l'argile qu'il façonne. Lorsque toujours on le voit flatter ou la foule dans les assemblées publiques, ou les rois dans leurs audiences, ou les tyrans dans leurs cours, qui est-ce qui ne prendroit pas une telle vie en pitié?

Celui qui la mène est sans cesse tourmenté par des passions haineuses et personnelles; il est plein

d'animosité, inconsidéré, vain, glorieux, envieux, et sur-tout inconstant, puisqu'il sert le plus inconstant des maîtres.

Comme les chasseurs, et plus qu'eux, il est sans cesse ballotté entre la joie et le déplaisir. A la moindre louange, son ame s'enfle et croit à une hauteur prodigieuse ; elle ressemble alors à cet olivier sacré d'Athènes qui sortit de terre et s'éleva à toute sa hauteur dans un même jour ¹ : mais cette même ame se contracte et se rapetisse à l'instant par le blâme.

Ce génie est accompagné de l'illusion la plus trompeuse, car, loin de confesser une partie de sa honte, comme les illusions du voluptueux ou de l'avare, elle couvre ses prestiges des noms d'amour du beau, de la vertu et de la gloire. Cependant elle n'accomplit les desirs de l'ambiteux qu'avec des nuages ; il les embrasse comme Ixion embrassa l'image vaporeuse de Junon, et il ne peut en naître que des monstres semblables aux Centaures que produisit cette union trompeuse ².

¹ L'auteur parle de cet olivier que Minerve fit naître pour mériter le principal culte d'Athènes brigué par les douze dieux. Cet arbre existoit encore du temps de Pausanias. On l'avoit mis à couvert sous un toit contigu au temple d'Erechthée, et soutenu par des Cariatides qui existent encore aujourd'hui ; elles sont représentées dans Stuart.

² Dion ajoute : « Tels sont les systèmes politiques » enfantés par certains démagogues , ou les écrits des » sophistes. » Il dit ensuite qu'il vient de traiter des hommes possédés chacun par un seul mauvais génie , mais que souvent deux ou plusieurs de ces démons s'emparent du même individu , et le jettent dans des troubles intérieurs et dans des malheurs continuels en le poussant en divers sens , et en le menaçant des plus graves punitions s'il n'obéit pas à leurs ordres. Après quelques développemens de cette idée , l'auteur termine son discours par l'exhortation suivante , qui peut servir aussi de conclusion à cet ouvrage :

« Si ces désordres et les maux qui en sont la suite nous » révoltent et nous effraient. cherchons à établir en nous- » mêmes une harmonie plus pure et plus parfaite ; et » que ceux qu'un sort heureux a placés , par le moyen » d'une bonne éducation et par la prépondérance de la » saine raison , sous l'influence du bon génie ou de la » divinité lui rendent grace de ce bienfait. »

F I N.

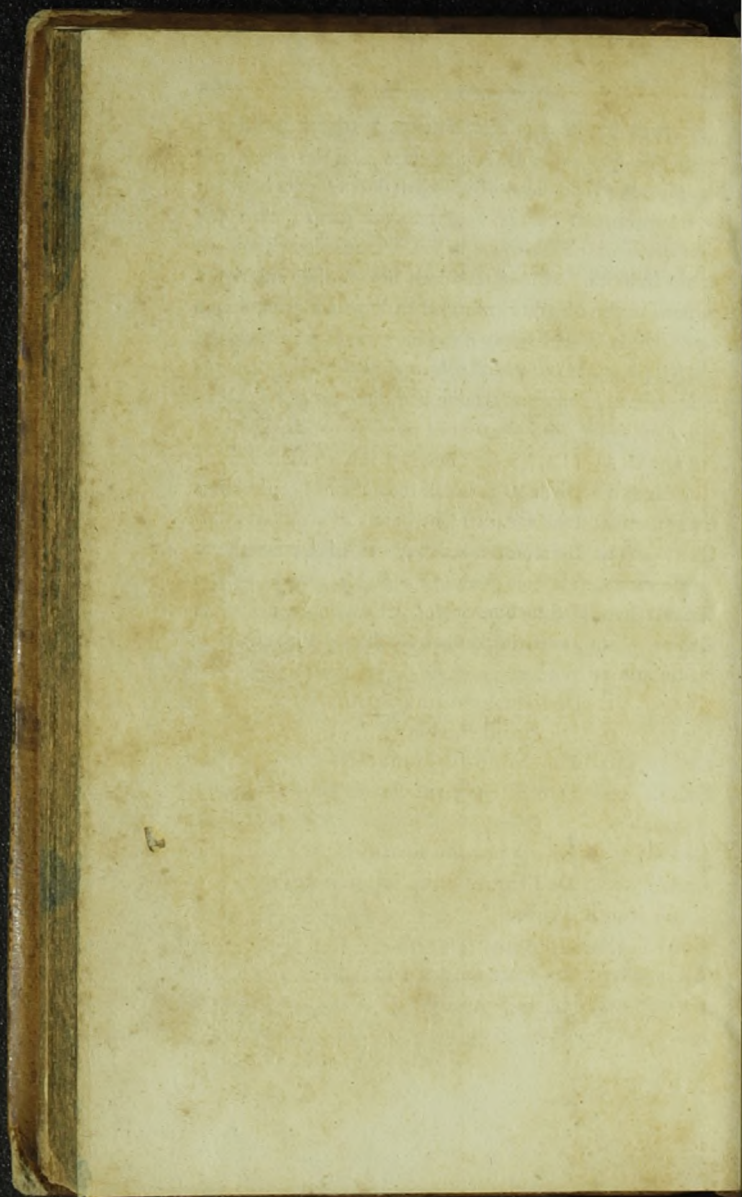
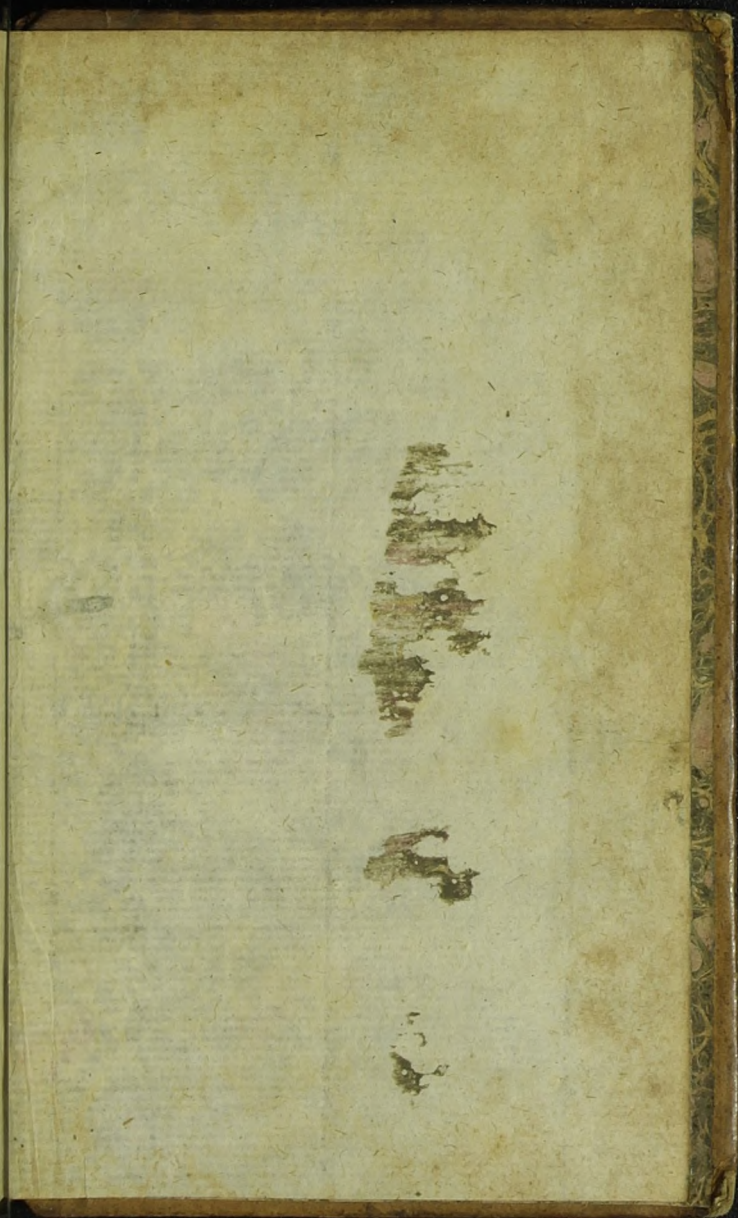


TABLE DES MATIÈRES

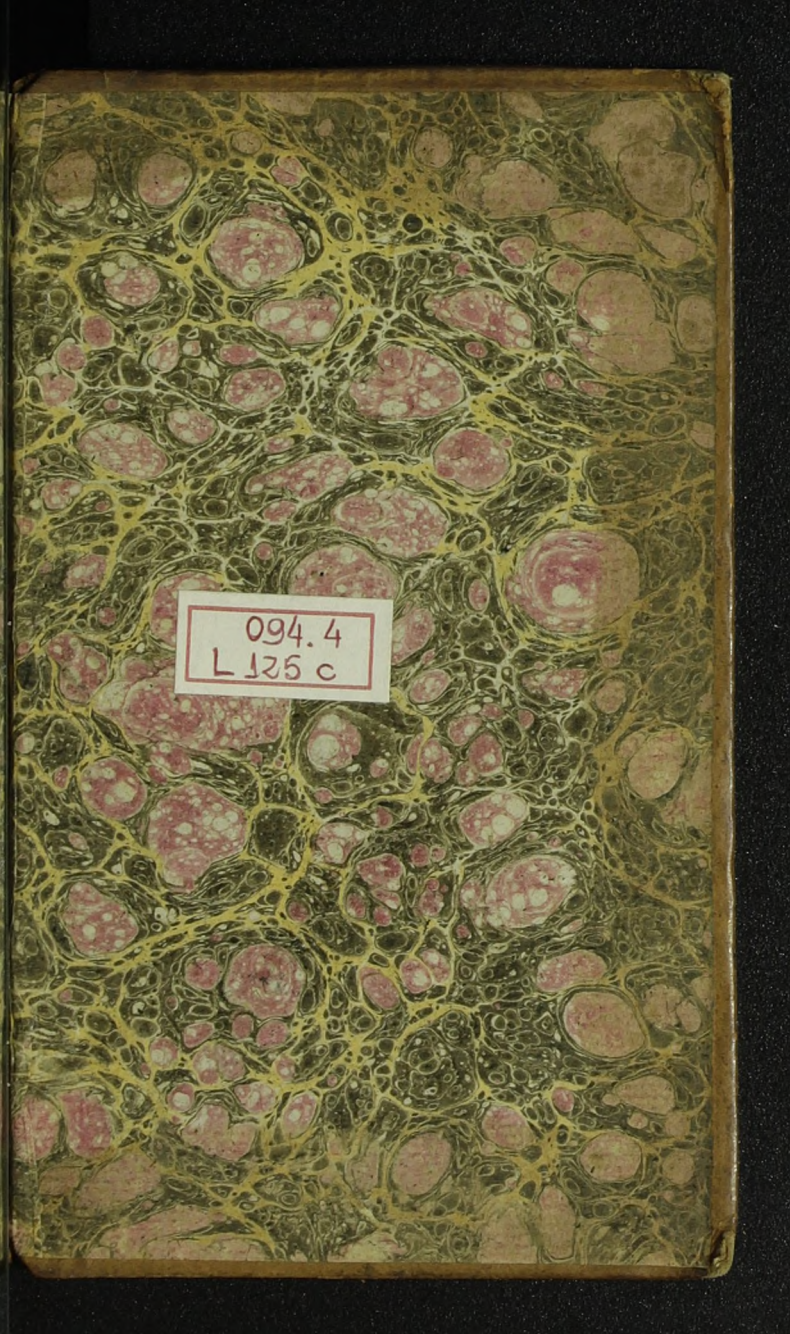
CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR,	Page v
APERÇU de l'histoire de la morale en Grèce avant Théophraste,	XI
DISCOURS de La Bruyere sur Théophraste,	XIX
NOTES et additions pour ce Discours,	XLII
AVANT-PROPOS DE THÉOPHRASTE ;	I
LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE,	5
CHAPITRE I. De la Dissimulation,	ibid.
CHAP. I I. De la Flatterie,	9
CHAP. III. De l'Impertinent, ou du Discour de riens,	14
CHAP. IV. De la Rusticité,	18
CHAP. V. Du Complaisant, ou de l'Envie de plaire,	23
CHAP. VI. De l'Image d'un coquin,	29
CHAP. VII. Du grand Parleur,	34
CHAP. VIII. Du Débit des nouvelles,	38
CHAP. I X. De l'Effronterie causée par l'ava- rice,	42
CHAP. X. De l'Épargne sordide,	46
CHAP. XI. De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien,	51
CHAP. XII. Du Contre-temps,	56
CHAP. XIII. De l'Air empressé,	59
CHAP. XIV. De la Stupidité,	62

CHAP. xv.	De la Brutalité,	Page 66
CHAP. xvi.	De la Superstition,	69
CHAP. xvii.	De l'Esprit chagrin,	78
CHAP. xviii.	De la Défiance,	81
CHAP. xix.	D'un vilain Homme,	85
CHAP. xx.	D'un Homme incommode,	88
CHAP. xxi.	De la sotte Vanité,	91
CHAP. xxii.	De l'Avarice,	96
CHAP. xxiii.	De l'Ostentation,	101
CHAP. xxiv.	De l'Orgueil,	106
CHAP. xxv.	De la Peur, ou du Défaut de courage,	108
CHAP. xxvi.	Des Grands d'une republique,	113
CHAP. xxvii.	D'une tardive Instruction,	117
CHAP. xxviii.	De la Médisance,	121
CHAP. xxix.	Du Coût qu'on a pour les vi- cieux,	126
CHAP. xxx.	Du Gain sordide,	129
CARACTÈRES TIRÉS DE DIFFÉRENTS AUTEURS		
	ANCIENS,	135
D'ARISTOTE.	I. La Magnificence,	ibid.
—————	II. Le Courage,	140
DE LYCON.	Le Buveur,	143
DE L'OUVRAGE DE RHÉTORIQUE ADRESSÉ A HÉ- RENNIUS,		146
	Le Glorieux,	ibid.
DE DION CHRYSOSTOME.	I. L'Avare,	150
—————	II. Le Voluptueux,	154
—————	III. L'Ambitieux,	157





The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called 'stone' or 'shell' marbling. This pattern consists of irregular, organic shapes in shades of pink, red, and white, set against a dark green or black background. A network of thin, yellowish-gold lines weaves through the design, creating a complex, cellular appearance. The book's spine is visible on the left, and the edges of the pages are visible at the top and bottom. A small, rectangular white paper label is affixed to the center of the cover. The label has a thin red border and contains two lines of handwritten text in black ink. The first line reads '094.4' and the second line reads 'L 125 c'.

094.4
L 125 c

